

LE CHEMIN QUI MÈNE AU SAINT DES SAINTS

Expositions de l'Épître aux Hébreux

(Chapitres 1 à 33)

par

Frederick Brotherton Meyer

(1893)

Version originale anglaise

disponible dans le domaine public :

THE WAY INTO THE HOLIEST

Expositions of the Epistle to the Hebrews

publié en français par

ConnaitreChrist.net

Préface

Cette épître ne porte ni le nom de son auteur, ni la désignation d'une église. Cependant, elle n'en a pas besoin. Dans chaque phrase, nous pouvons détecter la paternité du Saint-Esprit et sentir qu'elle ne s'adresse pas à une seule époque, mais à toutes ; non pas à une seule communauté, mais à l'Église universelle. Nous ne discuterons donc pas des questions qui sont largement traitées dans chaque commentaire, mais nous nous attacherons plutôt à tirer les grandes leçons spirituelles qui sont contenues dans ces mots sublimes.

Il n'y a probablement pas de meilleur moyen de défendre l'autorité du Pentateuque que de montrer qu'il était à la base de l'enseignement de l'Église primitive et que le Livre du Lévitique, en particulier, a été le terreau de la théologie du Nouveau Testament.

Deux tendances fortes se manifestent autour de nous à l'heure actuelle : l'une consiste à minimiser l'aspect substitutif de la mort de Christ, l'autre à exagérer l'importance des simples rites extérieurs. L'étude de cette grande épître permet de corriger chacune de ces tendances. Elle nous enseigne que la mort de notre Seigneur était un sacrifice. Elle nous enseigne également que nous sommes passés du royaume des ombres à celui des réalités.

Ces chapitres sont tout à fait insuffisants pour traiter un thème aussi vaste, mais tels qu'ils sont, ils sont publiés, avec la bénédiction divine, dans l'espoir fervent qu'ils serviront à rendre plus claire et plus évidente, pour ceux qui veulent la trouver et y entrer, la voie qui mène au Saint des Saints.

F. B. MEYER

TABLE DES MATIÈRES

- | | |
|--|--|
| 1. LA PAROLE DE DIEU | 18. LE VÉRITABLE TABERNACLE |
| 2. LA DIGNITÉ DE CHRIST | 19. LES DEUX ALLIANCES |
| 3. LA GLOIRE DE LA FONCTION DE CHRIST | 20. LES CHOSES CÉLESTES ELLES-MÊMES |
| 4. À LA DÉRIVE | 21. L'ENSEIGNEMENT PAR CONTRASTE |
| 5. « QU'EST-CE QUE L'HOMME ? » | 22. LE SANG DE CHRIST |
| 6. « PARFAIT PAR LES SOUFFRANCES » | 23. « UNE FOIS POUR TOUTES » |
| 7. LA MORT DE LA MORT | 24. UNE ANCIENNE COUTUME HÉBRAÏQUE |
| 8. L'AIDE MISÉRICORDIEUSE ET FIDÈLE DE CHRIST | 25. SE RETIRER |
| 9. UN AVERTISSEMENT CONTRE L'INCRÉDULITÉ | 26. LA FOI ET SES EXPLOITS |
| 10. L'ÉVANGILE DU REPOS | 27. SE DÉVÊTIR POUR LA COURSE |
| 11. LA PAROLE DE DIEU ET SON TRANCHANT | 28. LE CHÂTIMENT |
| 12. UNE AIDE OPPORTUNE ET NÉCESSAIRE | 29. LA VIE IDÉALE |
| 13. « GETHSÉMANÉ » | 30. SINAÏ ET SION |
| 14. IMPOSSIBLE D'ÊTRE RENOUVELÉS ET AMENÉS À LA REPENTANCE | 31. « LES CHOSES QUI NE PEUVENT ÊTRE ÉBRANLÉES » |
| 15. L'ANCRE DE L'ÂME | 32. DIEU, UN FEU DÉVORANT |
| 16. LE SACERDOCE DE CHRIST | 33. LE SAUVEUR QUI NE CHANGE PAS |
| 17. LA GRANDEUR SUPRÊME DE CHRIST | 34. LE CŒUR AFFERMI |
| | 35. LA PRIÈRE DE CLÔTURE |

Chapitre 1

LA PAROLE DE DIEU

« Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils. » — **Hébreux 1:1-2 (Version Darby)**

« DIEU ». Quel mot pourrait mieux convenir en tête de la première ligne du premier paragraphe de cette noble épître ! Chaque structure doit reposer sur Lui comme sur un fondement ; chaque arbre doit jaillir de Lui comme d'une racine ; chaque projet et chaque entreprise doivent trouver leur origine en Lui comme en une source. « AU COMMENCEMENT — DIEU » est une devise digne d'être inscrite au début de chaque traité, qu'il s'agisse d'un ouvrage volumineux ou d'un tract éphémère. Et c'est avec ce nom que nous commençons notre tentative de rassembler certaines des leçons lumineuses qui ont d'abord été adressées aux Hébreux persécutés et vacillants à l'époque primitive, mais qui ont toujours été très appréciées par les Gentils croyants dans toute l'Église universelle. À l'origine, la fête était destinée aux enfants de la race d'Abraham, mais qui oserait contester notre droit à en recueillir les miettes ? Dans notre effort pour les rassembler, sois Toi, ô Dieu, l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier.

Dans le texte grec original, le mot « Dieu » est précédé de deux autres mots qui décrivent la diversité et la multiplicité de sa révélation à l'homme. L'ensemble du verset est particulièrement intéressant, car il détaille l'origine et l'autorité de la Parole de Dieu et illustre la grande loi qui apparaît dans tant d'aspects de l'œuvre de Dieu et qui a été appelée à juste titre la loi de la DIVERSITÉ DANS L'UNITÉ.

Cette loi s'applique dans la nature — le plus ancien livre de Dieu. Aucun homme réfléchi ne peut regarder autour de lui sans être frappé par l'infinie variété qui l'entoure de toutes parts. « Toute chair n'est pas la même chair ; ...il y a des corps célestes et des corps terrestres : mais la gloire des célestes est une, et la gloire des terrestres en est une autre. ...Une étoile diffère d'une autre étoile en gloire. On ne peut trouver deux visages identiques dans une foule, deux feuilles identiques dans une forêt ou deux fleurs identiques dans les bois au printemps. Il semblerait que les moules dans lesquels les produits naturels sont façonnés soient brisés et mis de côté dès qu'un résultat a été obtenu. Et c'est cela qui offre un champ d'investigation et de plaisir infini, interdisant toute crainte de monotonie ou de lassitude de l'âme.

LA DIVERSITÉ DANS L'UNITÉ

Et pourtant, au milieu de toute cette diversité naturelle, il existe une unité remarquable. Chaque partie de l'univers est reliée aux autres par des liens subtils et délicats. Il est impossible de perturber l'équilibre à un endroit sans provoquer une onde de choc dans tout le système. Tout comme dans une majestueuse cathédrale gothique, où la même idée se répète sous des formes plus ou moins audacieuses, les mêmes grandes pensées se retrouvent dans les arbres et les fleurs, dans les molécules et les planètes, dans les algues et les hommes. Et tout cela parce que, si l'on pénètre au cœur de la nature, on rencontre Dieu. « De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. » « Il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. » L'unité qui imprègne le temple de la nature est le résultat de son origine unique et de son accomplissement par une seule main : l'esprit et la main de Dieu.

Cette loi s'applique également à l'ensemble des Écritures. — On y trouve une grande diversité, tout comme dans la nature. Elles ont été rédigées à différentes époques : certaines à l'époque des « pères », d'autres à « la fin de ces jours » pour nous. Dans les premiers chapitres, sous la direction de l'Esprit de Dieu, Moïse a incarné des fragments de tradition sacrée, qui se transmettaient de bouche à oreille dans les tentes des patriarches ; et les chapitres suivants ont été écrits alors que la ville sainte, Jérusalem, avait déjà été détruite par la main armée de Titus.

Ils ont été rédigés dans différents pays : ceux-ci dans les déserts d'Arabie, ceux-là à l'ombre des pyramides, et d'autres encore au milieu des marées de la vie qui balayaient les plus grandes villes de Grèce et de Rome. On peut y déceler dans certains la vie pastorale simple de la Palestine, dans

d'autres la magnificence de l'empire de Nebucadnetsar. Dans l'un, on entend le murmure de la mer Égée bleue ; dans plusieurs autres, le cliquetis des chaînes dans les cellules des prisons romaines.

Ils ont été rédigés par des hommes de rangs, de professions et de modes de pensée divers : bergers et pêcheurs, guerriers et rois ; le psalmiste, le prophète et le prêtre ; certains utilisant le majestueux hébreu religieux, d'autres le patois chaldéen, d'autres encore le grec raffiné, dans une grande variété de styles, allant de la lettre amicale ou du proverbe sentencieux à l'histoire nationale ou au traité soigneusement préparé, dans lesquels la pensée et l'expression brillent comme dans les feux — mais tous contribuant à la symétrie et à la beauté de l'ensemble.

Et pourtant, tout au long de la Bible, il existe une unité indéniable. Qu'est-ce qui aurait pu amener l'humanité à considérer ces soixante-six petits livres comme étant si indéniablement liés les uns aux autres qu'ils doivent être reliés ensemble sous une couverture commune ? Il y a quelque chose de si unique dans ces livres qu'ils ont toujours été considérés comme un tout. En désintégrant un, c'était les perdre tous. Croire en l'un d'eux conduisait à croire en tous. Ils sont si étroitement liés les uns aux autres que lorsque l'un disparaît, tous doivent suivre. Et bien que des hommes sages et intelligents aient fait de leur mieux, ils n'ont jamais réussi à produire un seul traité contenant cette qualité indéfinissable qui leur confère leur mystérieuse unité ; et dont l'absence est fatale à toute prétention d'un livre à être inclus parmi eux ou à exiger la vénération et l'hommage particuliers de l'humanité.

Le monde regorge d'ouvrages religieux ; cependant, celui qui a nourri sa vie spirituelle de la Bible saura immédiatement faire la différence entre ces ouvrages et les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'œil peut immédiatement détecter l'absence de vie dans une fleur artificielle ; la langue peut immédiatement et avec certitude détecter l'absence ou la présence d'une certaine saveur soumise au goût ; et le cœur de l'homme — son sens moral — détecte rapidement l'absence, dans tous les autres livres religieux, d'une certaine saveur qui imprègne la Bible, depuis la Genèse, le livre des origines, jusqu'aux annonces apocalyptiques de la venue prochaine du Roi.

L'INSPIRATION DES ÉCRITURES

Et, possédant cet attribut mystérieux, l'Ancien et le Nouveau Testament ne font qu'un. On ne peut affirmer qu'il soit plus présent dans les paragraphes passionnés de l'apôtre Paul que dans les splendides prophéties et les appels du grand prophète évangélique Ésaïe. Il est certainement présent dans les Évangiles, mais il ne l'est pas moins dans l'histoire de l'Exode. Tout au long du texte, il y a un silence sur des sujets qui ne font que satisfaire la curiosité, mais sur lesquels d'autres révélations professées ont été abondantes. Tout au long du texte, il n'y a aucune tentative de donner des instructions sur la science ou la nature, mais plutôt de consacrer toute l'énergie à discuter des revendications de Dieu sur les hommes. Tout au long du texte, le fil rouge du sacrifice est clairement manifeste, sur lequel les livres sont enfilés comme des perles sur un fil. Et tout au long de l'ouvrage, on retrouve cette qualité subtile, mystérieuse et ineffable qu'on appelle l'inspiration : un terme qui s'explique par les mots majestueux de ce verset d'ouverture : « Dieu, qui a parlé autrefois aux pères, nous a parlé à nous à la fin de ces jours. »

Les Écritures sont la parole de Dieu adressée à l'homme. — C'est ce qui leur confère leur unité. « Le Seigneur, le Dieu puissant, a parlé et appelé la terre. » Les scribes peuvent différer, mais l'esprit qui les inspire est le même. Les instruments peuvent varier, mais dans tous les cas, le même thème est joué par la même main de maître. Nous devrions lire la Bible comme ceux qui écoutent la parole même de Dieu. Elle peut à juste titre être appelée « la Parole de Dieu ».

Cependant, l'Écriture est la parole de Dieu dans l'homme. — Le trésor céleste se trouve dans des vases d'argile. « Il a parlé aux pères par les prophètes... Il nous a parlé par son Fils. » Il est remarquable d'étudier la vie de Jésus et d'écouter Ses déclarations constantes sur la source de Ses paroles merveilleuses. Il s'était tellement vidé de Lui-même qu'Il n'avait rien créé de Son propre chef, mais vivait par le Père, de la même manière que nous devons vivre par Lui. Il a clairement déclaré que les paroles qu'Il prononçait ne venaient pas de Lui, mais que Ses paroles et Ses œuvres étaient le fruit du Père qui habitait en Lui. C'est par ces lèvres d'argile que le Dieu éternel s'exprimait. Il pouvait donc à juste titre être appelé « la Parole de Dieu » !

Et ici, les paroles des prophètes de l'Ancien Testament sont élevées au niveau des paroles de Jésus dans le Nouveau Testament. Sans s'attarder à faire la moindre distinction, notre auteur nous dit,

sous l'inspiration de l'Esprit, que celui qui a parlé dans l'un a également parlé dans les autres. Considérons donc l'Ancien Testament avec la même révérence que le Nouveau Testament. C'était la Bible de notre Sauveur. C'était la nourriture que Jésus aimait et dont il se nourrissait. Il se contentait de jeûner de toute autre nourriture, pourvu qu'il puisse avoir celle-ci. C'était son seul argument suprême dans Son combat contre le diable, et dans la conclusion de Ses arguments et de Ses exhortations avec Et ici, nous découvrons la raison. La voix de Dieu s'est exprimée à travers les prophètes, dont le nom même les assimile à l'éruption du geyser depuis sa source cachée.

Lorsque Dieu s'exprimait à travers les hommes, il est évident qu'Il leur laissait le soin d'exprimer Ses pensées dans la langue et selon la méthode qui leur étaient les plus familières. — Ils parleront de la nature telle qu'ils ont l'habitude de la percevoir. Ils utiliseront le mode d'expression — qu'il s'agisse de poésie ou de prose — qui correspond le mieux à leur façon de penser. Ils feront allusion aux événements qui se déroulent autour d'eux, afin d'être facilement compris par leurs semblables. Cependant, bien qu'ils aient été laissés libres d'exprimer les pensées de Dieu à leur manière, il est certain que l'Esprit divin a soigneusement supervisé leurs propos, afin que leurs paroles transmettent fidèlement ses messages aux hommes.

RÉVÉLATION PROGRESSIVE

Dans de nombreuses parties de la Bible, il y a une dictée absolue, mot pour mot. Dans d'autres, il y a une supervision divine qui protège de l'erreur et guide dans la sélection et l'agencement des éléments : comme lorsque Daniel cite des documents historiques et que Moïse incarne les récits sacrés que sa mère lui avait enseignés au bord du Nil. Dans l'ensemble, il y a la pleine inspiration de l'Esprit de Dieu, par qui toute l'Écriture a été donnée. « Des hommes saints ont parlé, poussés par le Saint-Esprit, [...] cherchant à savoir quel était le temps ou la manière dont l'Esprit de Christ qui était en eux signifiait » (**2 Timothée 3:16 ; 2 Pierre 1:20-21 ; 1 Pierre 1:11**).

Nous ne nions pas que d'autres hommes aient été illuminés ; mais la différence entre l'illumination et l'inspiration est aussi grande que celle entre l'Orient et l'Occident. Nous ne disons pas non plus que Dieu n'ait pas parlé à travers d'autres hommes, ou à travers ces hommes à d'autres moments ; mais nous affirmons que c'est uniquement dans la Bible que Dieu a donné la révélation suprême de Sa volonté et la règle faisant autorité pour notre foi et notre pratique. Le cœur de l'homme en témoigne. Nous savons qu'il y a dans ces mots une tonalité que l'on n'entend dans aucune autre voix. Les cordes aiguës de cet instrument lui donnent un timbre que nul autre ne peut égaler.

La révélation dans l'Ancien Testament a été donnée par fragments (ou portions). — C'est le sens du mot traduit dans l'ancienne version par « diverses fois » et dans la version révisée par « diverses portions ». Il ne fait pas référence aux âges successifs sur lesquels elle s'est étendue, mais aux nombreuses « portions » dans lesquelles elle a été divisée. Aucun prophète ne pouvait dire toute la vérité. Chacun se voyait confier une ou deux syllabes dans les puissantes phrases du discours de Dieu. Au mieux, la vision de Dieu, transmise aux hommes par les prophètes, bien que vraie, était partielle et limitée. Mais en Jésus, il n'y a rien de cette révélation fragmentaire. « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. » Il a révélé le Père. Quiconque l'a vu a vu Dieu ; et entendre ses paroles, c'est obtenir la révélation complète de l'Infini.

Les révélations antérieures ont pris de nombreuses formes. — Le tremblement de terre, le feu, la tempête et la petite voix douce — chacune avait son rôle à jouer. Symboles et paraboles, visions et métaphores, types et préfigurations historiques — tous ont tour à tour servi la fin divine, à l'instar du rayon qui se décompose en de nombreuses couleurs prismatiques. Cependant, en Jésus, il y a l'éclat constant du rayon pur de sa gloire, une méthode de révélation uniforme et invariable.

Ô livre incomparable et glorieux, Parole de Dieu aux hommes — à nous ; révélant non seulement Dieu, mais aussi nous-mêmes ; expliquant des états d'âme que nous ne pouvions déchiffrer ; nous touchant comme aucun autre livre ne le peut, et à des moments où toutes les autres voix s'éteignent et se taisent ; nous révélant des faits que nous n'avons pas pu découvrir, mais que nous reconnaissons instantanément comme étant la vérité ; le pain de l'âme ; la clé de la vie ; dévoilant davantage de profondeur à mesure que nous progressons dans l'expérience chrétienne : nous t'avons testé trop longtemps pour douter que tu es ce que Jésus a dit que tu étais, le don indispensable et précieux de Dieu.

Chapitre 2

LA DIGNITÉ DU CHRIST

« Étant le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et soutenant toutes choses par sa parole puissante, a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts, devenu d'autant supérieur aux anges. » — **Hébreux 1:1-2**

Dans ces quelques lignes, nous ne pouvons qu'effleurer les titres majestueux qu'un cœur aimant et admiratif accorde ici au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur. Ce thème pourrait bien inspirer la langue d'un séraphin. Pourtant, nos cœurs peuvent brûler d'une ardeur de même nature, sinon de même intensité. Et peut-être sommes-nous conscients d'éléments d'extase que les fils de la lumière ne connaîtront jamais, en raison de sa proche parenté avec nous. « Mon cœur déborde d'une bonne matière : je dis les choses que j'ai faites en touchant au Roi. »

FILS. — « Il nous a parlé par son Fils. » Dieu a de nombreux fils, mais un seul Fils. Lorsque, le matin de sa résurrection, notre Seigneur a rencontré les femmes effrayées, il leur a dit : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Cependant, lorsqu'il a prononcé ces mots, ils avaient une signification infiniment plus grande pour lui qu'ils ne pourraient jamais en avoir pour un homme, aussi saint ou innocent soit-il. Aucune créature n'aura jamais les ailes pour nous faire traverser l'abîme qui sépare toute vie créée de toute vie incréée. Cependant, nous pouvons accepter avec révérence le fait, si souvent souligné, que Jésus est « le Fils unique, qui est dans le sein du Père » (**Jean 1:18**). Il est Fils dans un sens tout à fait unique.

Ce terme, tel qu'il était utilisé par notre Seigneur et compris par les Juifs, signifiait non seulement une relation divine, mais aussi une égalité divine. C'est pourquoi, à une occasion, les Juifs ont cherché à Le tuer, car Il avait déclaré que Dieu était Son Père, Se rendant ainsi égal à Dieu (**Jean 5:18**). Et Lui, loin de corriger cette opinion — comme Il aurait dû le faire immédiatement si elle avait été erronée — continua à la confirmer et à en prouver la véracité. L'impression que Jésus de Nazareth laissa à tous ceux qui Le connaissaient était celle d'une extrême humilité ; mais sur ce point, Il ne pouvait renoncer à une seule virgule de Ses revendications, de peur de trahir la connaissance qu'Il avait de Lui-même et la voix répétée de Dieu. Et c'est ainsi qu'Il est mort, parce qu'Il a affirmé, au milieu de l'horreur feinte de ses juges, qu'Il était le Christ, le Fils de Dieu. « Il n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être égal avec Dieu. » C'était son droit.

« MOI ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN. »

Sa dignité est encore davantage mise en évidence dans les mots qui suivent. — Il est LE RAYON DE LA GLOIRE DIVINE, car c'est ainsi que l'on pourrait traduire le mot « effulgence ». Nous n'avons jamais vu le soleil, mais seulement son rayon qui a parcouru une longue distance, quittant sa surface quelques minutes auparavant. Cependant, le rayon est de même nature que l'astre dont il provient ; si vous en déchiffrez la texture, vous apprendrez quelque chose sur la nature même du soleil ; ils vivent dans une unité perpétuelle et glorieuse. Et lorsque nous considérons l'intimité de cette union, nous nous souvenons de ces mots familiers qui nous disent que, bien que personne n'ait jamais vu Dieu, Il s'est révélé dans le Verbe fait chair. Nous entendons notre Maître répéter ces paroles anciennes, profondes et mystérieuses : « Moi et mon Père, nous sommes un. Nous viendrons et nous ferons notre demeure. » Et nous pouvons nous identifier à l'hymne du soir de l'Église primitive, chanté sur les rives du Bosphore.

« Salut ! Lumière réjouissante, issue de sa pure gloire,
qui est le Père immortel, céleste et béni. »

Il est également L'EMPREINTE DE LA NATURE DIVINE. Il s'agit ici d'une allusion à l'empreinte laissée par un sceau sur de la cire fondue ; et tout comme l'image reproduite sur la cire est la réplique exacte, bien que sur une autre substance, du moule, de même le Christ est la réplique exacte du Père dans notre chair humaine. C'est pourquoi Il a pu dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père. La vie de Jésus est la vie de Dieu traduite en termes de notre vie humaine ; de sorte que nous pouvons comprendre l'être et la nature mêmes de Dieu en les voyant reproduits devant nous, dans la mesure du possible, dans le caractère et la vie de Jésus.

Ces deux images se complètent. On pourrait soutenir, à partir de la première, que, tout comme le rayon n'est qu'une partie du soleil, le Christ n'est qu'une partie de Dieu ; mais cette erreur est corrigée par la seconde, car une empreinte doit être coextensive au sceau. On pourrait argumenter à partir de la seconde image que, tout comme l'empreinte peut être faite sur un matériau de qualité inférieure, la nature du Christ était un véhicule indigne de la gloire divine ; cependant, cette erreur est corrigée par la première image, car un rayon a la même texture que le soleil. De même étendue que Dieu, de même nature que Dieu, tel est Jésus-Christ.

IL EST DONC SUPÉRIEUR AUX ANGES (verset **3:4**). — Aussi élevée que fût l'estime dans laquelle les croyants hébreux avaient coutume de tenir ces esprits lumineux et bénis, ils ne pouvaient en aucun cas être comparés à celui dont les prétentions majestueuses sont le thème de ces mots élogieux.

Il les surpasse dans la gloire de la nature divine. — Reportez-vous au **Psaume 2**. — l'un des plus grands drames miniatures de toute la littérature. Probablement composé à partir d'un épisode marquant du règne de David, il y a dans la diction une ardeur, une sublimité qu'aucun monarque terrestre ne pourrait épuiser. Nous ne sommes donc pas surpris de voir l'Église primitive l'appliquer au Christ (**Actes 4:25**). En le lisant, nous entendons d'abord le rugissement de la foule et la décision calme du trône ; puis notre attention se concentre sur celui qui s'avance, portant l'autographe divin du décret qui le déclare Fils. Rien de tel n'a jamais été dit à un ange, aussi exalté soit-il dans son caractère ou dévoué dans son service. Il est donc tout à fait approprié que les fils de lumière, sans péché, l'adorent ; et lorsque nous entendons le commandement « Que tous les anges de Dieu l'adorent », nous sommes encore plus impressionnés par l'immense distance qui sépare leur nature de la sienne.

L'adorons-nous suffisamment ? — Au cours de sa vie terrestre, il était constamment l'objet d'actes d'hommage expressifs, qu'il ne réprimait pas, contrairement à Pierre dans la maison de Corneille. Le geste presque instinctif du petit groupe, dont il fut séparé sur le mont des Oliviers lors de son ascension, fut de l'adorer (**Luc 24:52**). Et dès qu'il fut rentré chez Lui, une vague d'adoration jaillit de l'Église, qui n'a fait que s'amplifier et s'approfondir au fil des siècles. Les Épîtres, et en particulier le Livre de l'Apocalypse, regorgent d'expressions d'adoration envers le Christ. Et les cris des martyrs ont certainement familiarisé l'esprit païen avec l'hommage rendu au Christ par les chrétiens. Le paganisme ignorait nécessairement le culte qui lui était rendu dans les catacombes ou lors de leurs réunions secrètes, dans des repaires et des grottes. Mais le comportement et les exclamations des serviteurs de Jésus, traduits devant les tribunaux païens et exposés à des morts des plus atroces, étaient de notoriété publique.

Il y a quelques années, sous les ruines du palais du Palatin, on a découvert une esquisse grossière, probablement dessinée par un esclave païen au IIe siècle. Une figure humaine, avec une tête d'âne, est représentée clouée sur une croix, tandis qu'une autre figure, vêtue d'une tunique, se tient à côté, faisant un geste qui était l'expression païenne habituelle de l'adoration. Sous cette caricature figurait l'inscription, écrite de manière grossière : « Alexamenos adore son Dieu ». Quel hommage rendu au culte rendu à notre Sauveur à cette époque, au milieu des railleries, des moqueries et des persécutions !

" GLORIA IN EXCELSIS ! "

Les hymnes qui nous ont été transmis résonnent du même esprit. Pline écrit à l'empereur pour lui dire que les chrétiens d'Asie Mineure avaient coutume de se réunir pour chanter les louanges du Christ en tant que Dieu. Chaque matin, les croyants de cette époque primitive répétaient en privé le Gloria in Excelsis, leur hymne de supplication et de louange : « Toi seul es saint ; toi seul es le Seigneur ; toi seul, ô Christ, avec le Saint-Esprit, es le plus haut dans la gloire de Dieu le Père. » L'Église primitive n'admirait pas simplement le Christ, elle l'adorait.

N'est-ce pas là une grande lacune dans nos dévotions privées ? — Nous avons tellement tendance à concentrer nos pensées sur nous-mêmes et à rendre grâce pour ce que nous avons reçu. Nous oublions trop rarement nos petits désirs et nos petites inquiétudes, et nous nous lançons dans notre petit ruisseau jusqu'à ce que nous soyons emportés dans le grand océan de louanges qui déferle sans cesse en musique autour de la personne de Jésus.

La louange est l'un des actes les plus nobles dont nous sommes capables ; elle s'apparente le plus au service céleste. Là-haut, ils ne demandent rien, car ils ont tout et en abondance ; mais tout au

long des cycles de gloire, les habitants de ces mondes lumineux les comblent de louanges. Et pourquoi les tâches terrestres ne seraient-elles pas accomplies sur la même musique ? Nous sommes les prêtres de la création ; il nous appartient de recueillir et d'exprimer les sentiments qui sont muets, mais qui attendent notre offrande sur l'autel de Dieu.

Qu'une partie de notre dévotion privée et publique soit toujours consacrée à la louange de Jésus ; lorsque nous entonnerons un hymne, un psaume ou un chant spirituel, chantant et louant le Christ avec les anges, les archanges et toutes les armées des rachetés. Sur ce front, autrefois couronné d'épines, entrelacement nos lauriers. Sur cette oreille, autrefois habituée aux menaces et au mépris, déversons toute notre dévotion admirative. Ainsi, nous acquerrons et transmettrons de nouvelles réflexions sur la dignité suprême du Seigneur Jésus. « Tu es digne de recevoir... l'honneur. »

Chapitre 3

LA GLOIRE DE LA FONCTION DU CHRIST

« Il a hérité d'un nom plus excellent que le leur. » — **Hébreux 1:4**

À partir des Écritures, nous aurions dû être enclins à déduire l'existence d'autres ordres d'êtres intelligents et spirituels en dehors de l'homme. De même que l'ordre de la création s'élève vers l'homme à partir de l'organisme vivant le plus bas en passant par de nombreux stades d'existence, il est certain que la série doit se poursuivre au-delà de l'homme, à travers des rangs successifs d'existence spirituelle jusqu'aux marches mêmes du trône éternel. L'esprit divin doit être aussi prolifique dans les formes spirituelles qu'il l'a été dans les formes naturelles de la vie.

Cependant, nous ne sommes pas laissés à nos conjectures. De toutes les parties des Écritures proviennent des témoignages de l'existence des anges. Ils se sont réjouis lorsque le monde a été créé, et ils sont décrits comme annonçant par des chants cette nouvelle création à laquelle nous aspirons. Ils montaient la garde à la porte d'un paradis perdu ; et à chacune des douze portes de la Nouvelle Jérusalem se tient un ange (**Apocalypse 11:12**). Ils ont foulé les plaines de Mamré et chanté sur les champs de Bethléem. L'un d'eux a préparé un repas dans le désert pour Élie, un autre a conduit Pierre hors de prison, et un troisième a traversé la tempête pour se tenir près du hamac où dormait l'apôtre Paul (**Actes 27:23-24**).

Cependant, dans l'esprit des pieux Hébreux, l'œuvre la plus importante jamais accomplie par les anges était liée à la remise de la loi. Les enfants d'Israël reçurent la loi « telle qu'elle avait été ordonnée par les anges » (**Actes 7:53**). Il était donc nécessaire, pour démontrer la supériorité de l'Évangile sur la loi, de commencer par démontrer la supériorité de Celui par qui l'Évangile a été donné sur tous les ordres d'esprits lumineux et bénis qui, dans leurs rangs brillants et leurs vingt mille chars, allaient et venaient pendant la remise du décalogue depuis le sommet du Sinaï (**Psaume 68:17**).

Il n'est pas difficile de démontrer la supériorité du Seigneur sur les anges. Elle est double : dans la nature et dans la fonction.

Dans la nature. — « Il a reçu par héritage un nom plus excellent que le leur » (verset **1:4**). Au verset **1:7**, tiré du **Psaume 104:4**, où ils sont clairement désignés comme messagers et ministres, ils sont comparés à des vents et à des flammes — des vents, pour leur rapidité et leur invisibilité ; des flammes, pour leur amour ardent. Mais quel gouffre sépare leur nature, que l'on peut ainsi comparer aux éléments de la création, et la nature de cet Être glorieux qu'ils sont invités à adorer et qui est désigné par le titre sublime de Fils ! (**Hébreux 1:6 ; Psaume 97:7**)

Dans la fonction. — Au verset **1:14**, ils sont décrits comme des esprits au service de Dieu, « envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut » Cette liturgie du service est une réalité littérale. Lorsque nous luttons contre des difficultés insurmontables, lorsque nous marchons seuls dans les cols sombres et sauvages, lorsque nous sommes en danger ou dans le besoin urgent, nous sommes entourés de formes invisibles, comme celles qui ont accompagné Jésus sur son chemin, le servant dans le désert, le fortifiant dans le jardin, planant autour de sa croix, veillant sur sa tombe et l'accompagnant jusqu'à sa demeure. Ils suivent le rythme des trains les plus rapides dans lesquels nous voyageons. Elles traversent sans se souiller l'air le plus trouble. Elles aplanissent les difficultés les plus lourdes. Elles gardent de leur lumière les sépulcres les plus sombres. Elles nous portent dans leurs mains, de peur que nous ne trébuchions sur une pierre. De nombreuses échappées belles à un danger imminent, de nombreuses aides inattendues, de nombreuses pensées lumineuses et saintes chuchotées à l'oreille, dont nous ne savons ni d'où elles viennent ni comment elles sont apparues, sont dues à ces esprits lumineux et aimants. « Que le bon Dieu me pardonne, dit l'évêque Hall, d'avoir, parmi mes autres offenses, tant oublié la présence de ses saints anges. » Mais aussi précieuse que soit leur fonction, elle ne peut être mentionnée dans le même souffle que celle du Christ, qui nous est présentée dans ce chapitre.

« **L'ORGANE DE LA CRÉATION.** »

IL EST L'ORGANE DE LA CRÉATION. — « Par lui, il a aussi créé les mondes. » Créer ce qui est visible à partir de rien, c'est la création : c'est une œuvre divine ; et la création est attribuée au Christ. « Par lui, toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. » « Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui, rien de ce qui a été fait n'a été fait » (**Colossiens 1:16 ; Jean 1:3**). Cependant, le mot traduit ici et dans le verset **11:3** par « mondes » signifie « âges ». Non seulement l'univers matériel a été créé par lui, mais chacun des grands âges de l'histoire du monde a été institué par Jésus-Christ.

Lorsque le génie aspire à l'immortalité, il laisse le nom de l'artiste gravé dans la pierre ou sur la toile : ainsi, l'Inspiration, trempant sa plume dans la vérité indélébile, inscrit le nom de Jésus sur tout ce que nous voyons — sur le soleil et les étoiles, les fleurs et les arbres, les rochers et les montagnes, les eaux instables et la terre ferme ; et aussi sur ce que nous ne voyons pas, et ne verrons pas, jusqu'à ce que la mort ait levé le voile — sur les anges et les esprits, sur la ville et les cieux du monde éternel. » Cette pensée ressort clairement dans la citation sublime du **Psaume 102:25**. Ce poème inspiré est manifestement dédié à Jéhovah : « Toi, Jéhovah, au commencement, tu as fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de tes mains. » Mais ici, sans la moindre excuse ni allusion à une utilisation inférieure des mots, elle est directement appliquée au Christ. Remarquez la certitude de cet homme inspiré que Jésus est Jéhovah ! Quelle assurance quant à la divinité de son Seigneur ! Et quel magnifique hommage à son immuabilité !

Remarquez comment l'épître résonne de l'immutabilité de Jésus, dans son amour humain (**13:8**), dans son sacerdoce (**7:24**) et ici dans sa nature divine. Nous vivons dans un monde en constante évolution. La Terre n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a des siècles, ni ce qu'elle sera dans des siècles. Le soleil rayonne de sa chaleur. La lune ne brille plus comme autrefois ; elle n'est plus qu'un immense cendrier opaque, reflétant la lumière du soleil sur son disque. Des étoiles se sont éteintes et d'autres s'éteindront. L'univers vieillit, comme des vêtements qui s'usent à force d'être portés. Mais l'usure des vêtements n'est pas une preuve de la diminution de la force ou de l'énergie de celui qui les porte. Au contraire, c'est généralement lorsque les vêtements s'usent le plus vite que l'on est dans la fleur de l'âge ou dans la force de l'âge. Vous emballez et rangez vos vêtements lorsqu'ils ont rempli leur fonction, mais vous êtes le même dans votre nouveau costume que dans l'ancien. La création est le vêtement du Christ. Il s'enveloppe dans ses larges plis. Sa dégradation ne l'affecte pas. Et lorsqu'il l'aura mise de côté et remplacée par les nouveaux cieux et la nouvelle terre, il sera le même pour toujours.

Avec quel regain d'intérêt pouvons-nous désormais nous tourner vers le récit archaïque qui raconte comment Dieu a créé les cieux et la terre. Ces syllabes sublimes, « Que la lumière soit ! », ont été prononcées par la voix qui tremblait dans l'agonie de la mort sur la croix. Les rivières qui roulent, les mers qui gonflent, les bois qui ondulent, les fleurs qui éclatent, les oiseaux qui chantent, les innombrables bêtes, les étoiles qui scintillent comme des diamants dans le pavillon de la nuit — tout cela nouvellement créé ; tout palpitant de la vie même de Dieu ; et tout étant très bon : mais, surtout et glorieusement, tout étant l'œuvre de ces mains qui ont été clouées sans défense sur la croix, qui, tout comme le fer qui l'a transpercé, était le résultat de Sa volonté créatrice.

PREMIER MINISTRE DE L'UNIVERS.

IL EST LE DIEU DE LA PROVIDENCE. — « Il soutient toutes choses par la parole de sa puissance » (verset **1:3**). Il est le pilier qui soutient la création. Le Christ, et non le destin. Le Christ, et non la nature, le Christ, et non une loi abstraite et impersonnelle. La loi n'est que la méthode immuable de son action. « En lui, toutes choses vivent, se meuvent et ont leur être. » « Par lui, toutes choses subsistent. » Il est toujours à l'œuvre, répétant à grande échelle dans la création les actes de sa vie terrestre. Et s'il ne les accomplissait pas, elles seraient à jamais perdues. À sa parole, l'eau de pluie et la rosée se transforment en jus de raisin ; de petites poignées de céréales remplissent les granges en automne ; les tempêtes s'apaisent ; les poissons sont guidés à travers les chemins de la mer ; des ruisseaux sont envoyés dans les montagnes ; et les étoiles sont maintenues dans leur course, de sorte qu'« aucune ne manque ».

Tout pouvoir Lui a été donné dans les cieux et sur la terre. Pourquoi, alors, êtes-vous si triste ? Votre meilleur ami est le Seigneur de la Providence. Votre frère est le Premier ministre de l'univers et détient les clés du commissariat divin. Allez vers Lui avec les sacs vides de vos besoins ; non seulement Il les remplira, mais Il les remplira généreusement, sans argent et sans prix, comme Joseph l'a fait dans l'ancienne histoire des jours des pharaons.

IL EST LE SAUVEUR DES PÉCHEURS. — « Il a purifié nos péchés. » Nous aurons de nombreuses occasions de méditer sur ce fait glorieux. Jésus est Sauveur, Rédempteur et Grand Prêtre. C'est là Son titre le plus prestigieux ; dans cette fonction, aucun ange ni aucun esprit créé ne peut Lui faire concurrence. Dans l'œuvre du salut, Il est seul. Aucun ange ne pouvait expier le péché, plaider notre cause ou nous libérer de l'emprise du mal.

Mais remarquez le caractère définitif de cet acte. « Il a purifié les péchés » (voir le grec). C'est achevé ; accompli pour toujours ; fait de manière irrévocable et définitive. Si seulement nous sommes unis à Lui par une foi vivante, nos péchés, qui étaient nombreux, sont effacés ; comme une inscription sur une ardoise, comme une tache sur une robe, comme un nuage dans le ciel azur. Ils ont disparu — comme une pierre tombée dans un abîme sans fond ! Ils ont disparu — pour ne plus jamais nous hanter ici-bas ni dans l'au-delà ! « Qui nous condamnera ? C'est Christ qui est mort, et même, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, qui fait même intercession pour nous » (**Romains 8:34**).

IL EST ÉGALEMENT ROI. — Et sur quoi repose Son royaume ? Quelle est la base de cette royauté que nous chantons sans cesse, dans les nobles paroles de l'Église primitive ? « Tu es le Roi de gloire, ô Christ. » Il s'agit d'une double base.

Il est Roi de par sa nature divine. — « Ton trône, ô Dieu, est éternel. » Le psaume 45 pourrait bien s'intituler « Le poème des lis », comme pour souligner sa beauté pure, raffinée et incomparable. Il célèbre le mariage de Salomon, mais, à l'instar de ces chanteurs inspirés, ses auteurs sont rapidement passés du terrestre au céleste, du caractère éphémère du royaume terrestre à la réalité éternelle et impérissable de la royauté divine du Christ.

Il est également roi en récompense de son obéissance jusqu'à la mort. « Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé » (**Philippiens 2:8-9**). Satan lui a offert la souveraineté en échange d'un seul acte d'hommage, mais le Christ a refusé et est descendu de la montagne vers la pauvreté, la honte et la mort ; mais grâce à cela, il a gagné pour Lui-même un royaume qui en est encore à ses débuts, mais qui est destiné à subsister lorsque tous les royaumes de ce monde seront réduits en poussière.

« IL S'EST ASSIS. »

Lorsque le Christ est sorti de la croix et du tombeau, où Il avait expié nos péchés, il semblait que les paroles que David avait prononcées des siècles auparavant Lui étaient adressées : « L'Éternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied » (verset **1:13** ; **Psaume 110:1**). C'est l'interprétation que l'apôtre Pierre, dans l'élan de l'inspiration pentecôtiste, a donnée à ces paroles (**Actes 2:34**). Et, en conséquence, il nous est dit : « Il fut élevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu » (**Marc 16:19**). Il s'assit à la droite de la Majesté divine dans les lieux très hauts » (verset **1:3**).

Il s'assit. « L'amour règne. L'Agneau est au milieu du trône. Contemplez sa majesté et adorez-le avec les anges, les archanges et toute la foule des rachetés. Prosternez-vous à Ses pieds, consacrez-Lui tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez. Réconfortez-vous également en vous rappelant qu'Il ne s'assiérait pas pour se reposer de Ses travaux de rédemption et de purification des péchés, à moins qu'ils ne soient si complètement achevés qu'il n'y ait plus rien à faire. Tout est accompli, et tout est très bien. Il a cessé Ses œuvres, car elles sont achevées ; c'est pourquoi Il est entré dans Son repos. Et ce mot « jusqu'à » est plein d'espoir. Dieu le prononce et nous encourage à attendre le moment où Il aura aboli toute domination, toute autorité et toute puissance, et où la mort elle-même, le dernier ennemi, sera détruite (**1 Corinthiens 15:24-26**).

Chapitre 4

EMPORTÉS AU LOIN

« C'est pourquoi nous devons nous attacher avec plus de soin aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés au loin. » — **Hébreux 2:1 (Version Fillion)**

Le salut est un mot important ; c'est l'un des mots clés de cette épître. Héritiers du salut (**1:14**) ; si grand salut (**2:3**) ; prince de notre salut (**2:10**) ; salut éternel (**5:9**) ; des choses meilleures et favorables au salut (**6:9**) ; salut parfait (**7:25**) ; et son apparition pour la seconde fois sans péché pour le salut (**9:28**).

Parfois, il est question du salut de la punition du péché. Le passé est alors utilisé pour désigner cet acte définitif et béni par lequel, grâce à la foi dans le sang de Jésus, nous sommes à jamais libérés de la crainte du jugement et du châtement ; ainsi, nous sommes à l'abri de la tempête, qui s'est déchaînée sur la tête de notre substitut et représentant au Calvaire, et qui ne peut donc jamais nous atteindre. « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (**Éphésiens 2:8**).

Parfois, il s'agit du salut du pouvoir du péché. Le présent est alors utilisé pour décrire le processus long et graduel par lequel nous sommes libérés du mal, qui s'est profondément ancré dans notre système. « Pour nous qui sommes sauvés, la parole de la croix est la puissance de Dieu » (**1 Corinthiens 1:18**).

Parfois, le salut de tous les maux physiques et autres est sous-entendu. Le temps futur est alors invoqué, peignant ses splendides fresques sur les brumes qui obscurcissent notre vue, et nous annonçant la résurrection à l'image de notre Sauveur et la présentation dans Sa demeure, sans défaut, dans une joie immense. « Nous savons que, lorsqu'il apparaîtra, nous serons semblables à lui, car nous le verrons tel qu'il est » (**1 Jean 3:2**). « Notre salut est maintenant plus proche que lorsque nous avons cru ; la nuit est avancée, le jour approche » (**Romains 13:11-12**).

UN GRAND PORT.

Dans le passage ci-dessus, le mot « salut » englobe tout le processus, du début à la fin, même s'il est peut-être particulièrement imprégné de la première idée mentionnée ci-dessus. Et si nous suivons l'image suggérée par la traduction du premier verset de ce chapitre dans la version révisée, nous pouvons comparer le salut à un grand port, au-delà duquel nous risquons de dériver par négligence coupable. « Nous devons prêter une attention plus sérieuse aux choses qui ont été entendues, de peur que nous ne nous en éloignons. » « Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ? »

CONSIDÉREZ LE PLAN DE SALUT DE DIEU COMME UN GRAND PORT. — Après une nuit agitée, nous sommes descendus au port, sur les bras duquel les vagues déchaînées se sont écrasées dans un grondement de tonnerre et des nuages d'écume. À l'extérieur, la mer était agitée et bouillonnante ; les nuages filaient à toute vitesse dans le ciel ; les vents hurlaient comme les furies des anciennes fables. Cependant, à l'intérieur de ces murs glorieux, les bateaux qui avaient accosté pendant la nuit étaient en sécurité ; les marins se reposaient ou réparaient les voiles et les gréements déchirés, tandis que les eaux restaient calmes malgré la tempête qui faisait rage à l'extérieur. Un tel refuge ou port est un symbole approprié du salut, où les âmes tourmentées par la tempête trouvent abri et paix.

Il est vaste dans son ampleur. — Suffisant pour embrasser un monde en ruines. Il y a de la place pour que des flottes entières d'âmes y jettent l'ancre. Assez d'espace pour tous les navires de la race d'Adam lancés depuis les rivages du temps. « Il est la propitiation pour le monde entier. » « Quiconque le veut. » Il est déjà en train de se remplir. Il y a là un navire autrefois commandé par sept démons, un navire pirate, mais capturé par notre Emmanuel ; et à sa poupe, le nom « Marie de Magdala ». Et ici, un autre, démâté et presque brisé, sauvé in extremis de la fureur du maelström ; à sa poupe, les mots « Le voleur mourant ». Et là, un autre, longtemps employé à saper les murs mêmes du port, et arborant maintenant un fanion au sommet du mât, Chef des pêcheurs et le moindre des saints. Et tout autour, une forêt de mâts, « une multitude que nul ne peut compter, de toutes nations, tribus, peuples et langues ».

Ses fondations sont solides. — La condition essentielle pour construire une digue est d'avoir des fondations capables de résister aux mers les plus agitées. Il faut creuser dans le sable mouvant jusqu'à atteindre la roche granitique. Mais ce port a des fondations suffisamment solides pour inspirer un profond réconfort à ceux qui s'y sont réfugiés : la promesse, et comme si cela ne suffisait pas, le serment de Dieu (**Hébreux 6:17-18**). Écoutez, comment la tempête du jugement se lève là-bas, en mer ! « Si les fondations sont détruites, que feront les justes ? » N'ayez crainte ! Il n'y a pas lieu de s'alarmer. Les vagues peuvent emporter quelques coquilles de moules ou arracher le lichen vert qui recouvre les moulures des murs, mais il serait plus facile de déterrer les collines éternelles de leur base que de faire bouger une seule pierre de ces fondations.

Son coût était considérable. — Près du pont tubulaire qui enjambe le détroit de Menai¹ se dresse une colonne sur laquelle sont gravés les noms de ceux qui ont perdu la vie lors de la construction de ce grand ouvrage d'art. Rien n'est dit sur l'argent dépensé, seulement sur les vies sacrifiées. Ainsi, à côté du port de notre salut, près de son embouchure, afin que tous les navires qui y entrent puissent la lire, s'élève une autre colonne, avec cette inscription : « Sacrée à la mémoire du Fils de Dieu, qui a donné sa vie en sacrifice pour les péchés du monde. » Il semble facile d'être sauvé : « Regardez vers moi, et vous serez sauvés. » Mais nous n'avons pas toujours conscience de tout ce qui s'est passé avant que cela ne devienne si facile : l'agonie et la sueur sanglante, la croix et la passion, la mort et l'enterrement précieux.

L'ANNONCE.

Son annonce a été remarquable. — Les Juifs accordaient une grande importance à leur loi, en raison de la majesté de sa proclamation. Elle a été prononcée depuis les falaises inaccessibles du Sinai, avec ses pics escarpés, ses sommets de grès rouge baignés de feu, tandis que le tonnerre et les éclairs, les nuages épais et les notes de trompette constituaient les accessoires sublimes de la scène. Il était également admis que la Loi avait été donnée par des anges (**Deutéronome 33:2 ; Actes 7:53 ; Galates 3:19 ; Hébreux 2:2**). Et l'idée que ces êtres puissants et sans péché étaient les intermédiaires de la volonté du Tout-Puissant contribuait, aux yeux de tous les Hébreux pieux, à rehausser le caractère sacré et la gloire de la Loi.

En comparaison, les paroles de Jésus sont d'une grande simplicité. Prononcées d'une voix douce et agréable, elles tombent comme une pluie légère sur l'herbe tendre et se distillent tranquillement comme la rosée ; elles n'effraient pas les plus pécheurs, ni ne surprennent les petits enfants, elles se glissent comme la mélodie des clochettes d'argent, portées par le vent d'été jusqu'aux oreilles des hommes. Le bateau ou le versant d'une colline lui servaient de chaire, les pauvres constituaient son auditoire, les événements courants de la nature ou de la vie lui fournissaient ses textes.

Cependant, en réalité, il existait une différence considérable. L'annonce de la Loi a été faite par des anges. L'annonce de l'Évangile a été faite par le Fils. Si l'une était auguste, que dire de l'autre ! Si l'une était garantie par les sanctions les plus terribles, que dire de l'autre ! Proclamée par le Seigneur, confirmée par les apôtres et les témoins oculaires, attestée par le Tout-Puissant Lui-même, par des signes et des prodiges, et par les dons du Saint-Esprit, comment oserions-nous la traiter avec mépris ou la négliger ? Ou, si nous le faisons, notre punition ne sera-t-elle pas proportionnelle à la gravité de notre offense ? « Si la parole prononcée par les anges s'est avérée inébranlable, et si toute transgression et désobéissance a reçu une juste récompense, comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ? » « C'est pourquoi nous devons prêter une attention plus sérieuse aux choses qui ont été entendues, de peur que nous ne nous en éloignons. »

Les sanctions seront sévères. — Notre époque a tendance à minimiser le juste jugement de Dieu sur le péché. Il semble que l'opinion dominante soit que, puisque notre dispensation est celle de l'amour et de la miséricorde, il y a moins lieu de craindre les conséquences du péché. Mais l'auteur inspiré soutient ici exactement le contraire. C'est précisément parce que notre époque est celle d'une miséricorde si tendre que les péchés contre Son Roi sont plus graves et les sanctions plus lourdes. Dans l'Antiquité, aucune transgression, positive, ni aucune désobéissance, négative, n'échappait à sa juste rétribution ; et de nos jours, il y a encore moins de chances que cela se produise. La parole prononcée par le Fils est encore plus ferme (c'est-à-dire efficace pour garantir l'application de la

¹ référence au Britannia Tubular Bridge, un pont ferroviaire reliant l'île d'Anglesey au pays de Galles continental (NdT)

punition qu'elle annonce) que la parole des anges. Mes lecteurs, prenez garde ! « Celui qui a méprisé la loi de Moïse est mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins ; à quel châtement plus sévère celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu sera-t-il jugé digne ? » (10:28-29).

NOTRE DANGER

LE DANGER AUQUEL NOUS SOMMES LE PLUS EXPOSÉS. — « De peur que nous ne soyons emportés au loin. » (2:1). Pour chaque personne qui tourne définitivement le dos au Christ, il y en a des centaines qui s'éloignent de Lui. L'océan de la vie est rempli de courants, dont chacun peut nous emporter loin du port, même lorsque nous semblons en être le plus près, et nous entraîner au large.

C'est la dérive qui détruit les hommes. — La dérive du monde religieux. La dérive des vieilles habitudes et associations qui, dans le cas de ces chrétiens hébreux, les ramenait si fortement vers le judaïsme, les ramenant vers le système religieux dont ils s'étaient éloignés. La dérive de notre propre nature mauvaise, qui cherche toujours à nous éloigner de Dieu pour nous ramener vers ce qui est terrestre et sensuel. L'éloignement dû à la dérive de la pression de la tentation.

Le jeune homme issu d'un foyer pieux ne déclare pas clairement et délibérément : « Je renonce au Dieu de mon père ». Cependant, il se retrouve entouré de collègues qui ne se soucient guère de la religion ; après une brève période de lutte intérieure, il relâche ses efforts et commence à dériver, jusqu'à ce que la côte du paradis s'éloigne tellement dans le lointain qu'il en vient à douter de l'avoir jamais vue.

L'homme d'affaires qui suit aujourd'hui sans vergogne les principes les plus bas de son métier était autrefois intègre et noble d'esprit. Il aurait rougi à l'idée que de telles choses puissent être commises par lui. Cependant, il a commencé par céder sur des points très insignifiants à la forte pression de la concurrence ; et une fois qu'il s'est laissé emporter par le courant, celui-ci l'a entraîné bien au-delà de son intention initiale.

Le chrétien professant qui, aujourd'hui, ne fait même plus semblant d'ouvrir la Bible ou de prier, n'est pas arrivé à cette situation déplorable d'un seul coup, mais en cédant à la pression de l'égoïsme constant de son ancienne nature, et s'est ainsi retrouvé dans une région arctique où il risque de périr, engourdi et gelé, à moins d'être secouru et lancé dans le Gulf Stream de l'amour de Dieu.

Il est tellement plus simple et agréable de se laisser emporter au loin. Il suffit de s'allonger, de renoncer à tout effort et de se laisser porter par les flots qui viennent se briser en musique contre les flancs du bateau qui tanguent. Cependant, le remords est ineffable et les conséquences désastreuses.

Êtes-vous à la dérive ? Vous pouvez facilement le savoir. Êtes-vous conscient de l'effort, de la résistance quotidienne, horaire, au courant qui vous entoure et qui est en vous ? Les choses de Dieu et du ciel apparaissent-elles plus clairement dans votre vision ? Les eaux moussent-elles avec colère à votre proue lorsque vous vous frayez un chemin à travers elles ? Si oui, réjouissez-vous ! Mais souvenez-vous que seule la force divine peut suffire à maintenir le conflit et à garder la proue du bateau contre le courant. Si non, vous êtes à la dérive. Saluez le puissant Fils de Dieu ! Demandez-Lui de monter à bord, de vous soutenir et de vous conduire à bon port

UNE QUESTION SANS RÉPONSE. — « Comment échapperons-nous, si nous négligeons ? » Le marin qui refuse le canot de sauvetage et le port n'échappe pas. Le suicidaire qui arrache les bandages de ses blessures n'échappe pas. Le médecin qui ridiculise les précautions ordinaires contre la peste n'échappe pas. « Comment alors échapperons-nous ? »

« COMMENT ÉCHAPPERONS-NOUS ? »

L'Israélite qui a refusé d'asperger le sang sur les montants de sa porte a-t-il échappé au châtement ? L'homme qui a ramassé du bois le jour du sabbat a-t-il échappé au châtement, même s'il aurait pu plaider que c'était sa première infraction ? Le prince qui avait pris pour épouse une Moabite a-t-il échappé au châtement, malgré son rang élevé ? Moïse et Aaron ont-ils échappé au châtement, alors qu'ils étaient les chefs du peuple ? Non ! Aucun d'entre eux n'a échappé au châtement. « Chaque transgression et chaque désobéissance ont reçu leur juste rétribution. » « Comment alors échapperons-nous ? »

Est-il probable que nous puissions échapper à notre sort ? Nous avons négligé le seul Nom donné sous le ciel parmi les hommes par lequel nous pouvons être sauvés. Nous avons ajouté l'insulte à la négligence en refusant ce que Dieu a donné au prix de tant de sacrifices. Nous avons bafoué son Fils unique, notre Seigneur ; et notre manque de respect à Son égard ne peut être considéré comme un crime mineur aux yeux du Père infini. « Comment échapperons-nous ? »

Non, si vous négligez (et notez bien que négliger, c'est rejeter), il n'y a pas d'échappatoire. Vous n'échapperez pas aux tempêtes du chagrin, de la tentation ou du juste jugement de Dieu. Vous n'échapperez pas au châtimeut mérité et nécessaire de vos péchés. Vous n'échapperez pas au ver qui ne meurt jamais, ni au feu qui ne s'éteint jamais. Là-bas, sans abri au milieu de la fureur de la mer ; ou là-bas, brisé sur les rochers : vous serez détruit et coulerez avec tout votre équipage, sans jamais être aperçu par les gardiens célestes, ni accueilli dans le port du repos éternel des saints.

Chapitre 5

« QU'EST-CE QUE L'HOMME ? »

« Nous le voyons... couronné de gloire et d'honneur. » — **Hébreux 2:5-9**

Dans la première grande partie de ce traité, nous avons observé la supériorité incomparable du Seigneur Jésus sur les anges, les archanges et toute l'armée céleste. Cependant, une objection se présente maintenant, objection qui a été très vivement ressentie par ces chrétiens d'origine hébraïque et qui, dans une certaine mesure, nous interpelle tous — pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme ? Comment les douleurs, les souffrances et la mort de l'homme de Nazareth sont-elles compatibles avec la gloire sublime du Fils de Dieu, égal et compagnon de l'Éternel ?

Ces questions trouvent leur réponse dans la suite du chapitre et peuvent être résumées en une seule phrase : celui qui était au-dessus de tous les anges s'est abaissé pendant un court instant afin de relever les hommes de leur condition et de les élever à son niveau glorieux dans le royaume de son Père céleste, et afin d'être un Grand Prêtre fidèle et miséricordieux pour ceux qui souffrent, qui sont tentés et qui sont mourants. Voici un acte digne d'un Dieu ! Voici des raisons qui sont plus que suffisantes pour répondre à la vieille question, à laquelle Anselme a préparé une réponse si élaborée dans son livre « Cur Deus Homo ? »

L'HOMME TEL QUE DIEU L'A CRÉÉ.

« Qu'est-ce que l'homme ? » — Ces trois mots du verset 2:6 constituent le point de départ approprié de l'argumentation. Nous avons besoin non seulement d'une véritable philosophie de Dieu, mais aussi d'une véritable philosophie de l'homme, afin de bien comprendre l'Évangile. L'idolâtre considère l'homme comme inférieur aux oiseaux, aux bêtes et aux reptiles, devant lesquels il se prosterne. Le matérialiste le considère comme le produit fortuit des forces naturelles qui l'ont fait évoluer et devant lesquelles il est donc susceptible de disparaître. La pseudo-science de l'époque le fait apparenté au singe et au gorille, et lui attribue une origine commune avec les bêtes. Voyez quels systèmes d'erreurs gigantesques se sont développés à partir de conceptions erronées de la véritable nature et de la dignité de l'homme !

À partir de tout cela, nous nous tournons vers ce noble idéal de la dignité essentielle de l'homme, présenté dans ce paragraphe sublime, qui corrige nos idées erronées et, tout en nous donnant une explication qui s'harmonise avec toute notre expérience et nos observations, nous ouvre des perspectives de réflexion dignes de Dieu.

L'HOMME TEL QUE DIEU L'A CRÉÉ. — La description donnée ici de l'origine et de la dignité de l'homme est tirée du Psaume 8, qui est sans doute un souvenir de l'époque où David gardait les moutons de son père ; même s'il n'a pas été composé à l'endroit même où, des années plus tard, les chœurs célestes ont surpris les bergers étonnés « qui habitaient dans les champs et veillaient sur leur troupeau pendant la nuit ».

Veillez vous reporter à ce psaume et observez à quel point il exprime bien les émotions qui doivent jaillir dans les cœurs pieux envers Dieu lorsque nous contemplons le ciel nocturne, l'œuvre de ses doigts, et les sphères éclairées par la lune et les étoiles, qu'il a ordonnées. Il est impossible pour ceux qui sont enclins à la réflexion pieuse d'entrer en contact avec l'une des formes les plus grandioses de la beauté naturelle — l'étendue infinie de l'océan, les contours des montagnes, la splendeur changeante du ciel — sans se tourner de l'œuvre vers le grand Artisan, avec une expression telle que l'apostrophe qui ouvre et clôt le psaume : « Seigneur, notre Seigneur, que ton nom est magnifique sur toute la terre ! »

À première vue, l'homme est tout à fait indigne d'être comparé à ces spectacles vastes et merveilleux que nous révèle le voile du soleil. Sa vie n'est qu'un souffle, une ombre qui passe sur le flanc d'une montagne, l'existence des pucerons sur une feuille dans les vastes forêts de l'être. Que dire de son caractère, souillé et corrompu, par opposition aux sommets dont les neiges vierges n'ont jamais été souillées, aux scènes sylvestres dont la paix n'a jamais été troublée, aux sphères argentées dont les carillons d'une parfaite harmonie n'ont jamais été brisés par la discorde ? Quatre fois, la question

est posée dans les pages de l'Écriture : « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? » (**Psaume 144:3 ; Job 7:17, 20 ; Psaume 8:4 ; Hébreux 2:6**).

Pourtant, il est indéniable que Dieu se soucie de l'homme et qu'il lui rend visite. Il se soucie ! « Il n'y a pas un instant dans l'existence de Dieu où il ne se soucie pas de ce monde des hommes comme une mère se soucie de son bébé qu'elle a laissé un instant dans la pièce voisine, mais dont elle perçoit immédiatement le moindre cri ou gémissement. » « Je suis pauvre et dans le besoin, mais le Seigneur pense à moi. « Que tes pensées sont précieuses pour moi, ô Dieu ! » « Visite ! » Aucun lit n'est trop humble, aucun cœur trop capricieux, aucune vie trop solitaire pour que Dieu ne lui rende visite. Personne ne lira ces lignes sans que le chemin qui mène à la porte de son cœur ne soit foulé par les pieds de celui qui vient souvent, s'arrête et frappe. Nous parlons comme si seules nos souffrances étaient des visites divines. Hélas pour nous, si ce n'était que cela ! Chaque battement de désir sacré, chaque douce miséricorde, chaque don de la Providence, est une visite de Dieu.

« À L'IMAGE DE DIEU. »

Cependant, il doit y avoir une raison importante et suffisante pour que le Créateur de l'univers s'intéresse autant à l'être humain. Il est évident que la grandeur n'est pas synonyme d'importance ; un petit enfant vaut plus que la plus haute montagne ; et une mère impératrice restera dans la pièce où son enfant est malade, même si elle doit abandonner le reste de son domaine presque illimité. Et si la Terre s'avérait être la nurserie de l'univers ? Cependant, la véritable clé de toute spéculation se trouve dans la déclaration du psalmiste sur le dessein originel de Dieu en créant l'homme : « Tu l'as couronné... Tu l'as fait régner... Tu as mis toutes choses sous ses pieds » (**Psaume 9:5-6**). Cet idéal élevé n'a pas été donné pour la première fois à la vision poétique du psalmiste. Il a une origine plus ancienne. C'est un fragment de la grande charte de l'humanité, que Dieu a donnée à nos premiers parents au Paradis.

Considérons ce noble récit archaïque, **Genèse 1:26-28**, qui transcende l'imagination de la science moderne autant que les légendes de la création qui rendent incroyable la littérature païenne dans laquelle elles sont incorporées. Sa simplicité, sa sublimité, sa pertinence attestent son origine et son autorité divines. Nous sommes prêts à admettre que l'œuvre de Dieu dans la création était symétrique et ordonnée, et qu'il a réalisé son dessein selon un plan qui se dévoile sans cesse. Cependant, la science n'a encore rien découvert qui contredise les déclarations expresses de l'Écriture, selon lesquelles le premier homme n'était en rien inférieur à nous-mêmes dans ces facultés intellectuelles et morales qui constituent l'héritage le plus noble de l'humanité.

« Dieu créa l'homme à son image » (**Genèse 1:27**). — Nous avons là la ressemblance divine. Notre nature mentale et morale est conçue selon le même plan que celle de Dieu : le divin en miniature. La vérité, l'amour et la pureté, tout comme les principes mathématiques, sont les mêmes en nous qu'en lui. S'il n'en était pas ainsi, nous ne pourrions ni le connaître ni le comprendre. Mais comme il en est ainsi, il lui a été possible de prendre notre nature, et il est également possible que nous soyons un jour transformés à l'image parfaite de sa beauté.

« Et Dieu dit : Dominez » (**Genèse 1:28**). Vous avez là la suprématie royale. L'homme était destiné à être le vice-roi et le représentant de Dieu. Roi dans un palais rempli de tout ce qui pouvait lui plaire : monarque et souverain de tous les ordres inférieurs de la création. Le soleil pour travailler pour lui comme un véritable Hercule ; la lune pour éclairer ses nuits ou diriger les eaux autour de la terre en marées, nettoyant ses côtes ; les éléments de la nature pour être ses esclaves et ses messagers ; les fleurs pour parfumer son chemin ; les fruits pour satisfaire son goût ; les oiseaux pour chanter pour lui ; les poissons pour le nourrir ; les bêtes pour travailler pour lui et le transporter. Non pas un esclave servile, mais un roi couronné de la gloire du pouvoir et de l'honneur de la suprématie universelle. Seulement un peu inférieur aux anges, car ceux-ci ne sont pas, comme lui, encombrés de chair et de sang. Tel est l'homme tel que Dieu l'a créé.

L'HOMME TEL QUE LE PÉCHÉ L'A FAIT. — « Nous ne voyons pas encore toutes choses lui être soumises » (**Hébreux 2:8**). Sa couronne est roulée dans la poussière, son honneur terni et souillé. Sa souveraineté est fortement contestée par les ordres inférieurs de la création. Si les arbres le nourrissent, c'est après des soins laborieux, et ils le déçoivent souvent. Si la terre lui fournit de la nourriture, c'est en réponse tardive à un travail épuisant. Si les bêtes le servent, c'est parce qu'elles ont été laborieusement apprivoisées et dressées, tandis qu'un grand nombre d'entre elles errent dans

les clairières de la forêt, le défiante. S'il attrape les poissons de la mer ou les oiseaux du ciel, il doit attendre longtemps, habilement caché.

L'HOMME TEL QUE LE PÉCHÉ L'A FAIT.

Certaines traces de l'ancienne seigneurie sont encore visibles dans la crainte que le son de la voix humaine et le regard inspirent encore aux créatures inférieures, comme dans les exploits des dompteurs de lions ou des charmeurs de serpents. Cependant, l'anarchie et la rébellion ont pour la plupart dévasté le royaume de l'homme.

Il est devenu si dégradé qu'il s'est incliné devant les objets qu'il était censé commander et a prosterné sa forme royale dans des sanctuaires dédiés aux oiseaux, aux bêtes à quatre pattes et aux reptiles. Il est de bon ton aujourd'hui de louer la philosophie païenne, mais comment la comparer un seul instant à la religion de la Bible, alors que ses pyramides sont remplies de momies d'animaux déifiés et ses temples de taureaux sacrés !

Où réside la suprématie de l'homme ? Non pas chez les sauvages qui tremblent devant les bêtes de la forêt, ni chez les races civilisées qui sont esclaves de la luxure, de la sensualité et des plaisirs grossiers, ni chez ceux qui, refusant de reconnaître l'autorité de Dieu, n'exercent eux-mêmes aucune autorité. « Le péché a régné », comme le dit très justement l'apôtre (**Romains 5:21**). Et tous ceux qui courbent l'échine sous son joug sont des esclaves, des serviteurs et des êtres abjects, comparés à ce que Dieu a créé et à ce qu'il voulait qu'ils soient.

Ne pointez pas du doigt les groupes misérables qui entourent les portes des bars à gin dans la métropole du peuple le plus chrétien du monde, et ne considérez pas leur condition comme une tache sur l'amour ou la puissance de Dieu. Ce n'est pas son œuvre. Ce sont les produits du péché. C'est l'œuvre d'un ennemi. Si vous souhaitez voir l'homme tel que Dieu l'a voulu, vous devez retourner à l'Éden ou vous projeter dans la Nouvelle Jérusalem. Le péché souille, avilit, défigure et détruit tout ce qu'il touche. Et nous pouvons frémir à l'idée que son virus agit à travers notre corps, lorsque nous découvrons les résultats de ses ravages sur des myriades de personnes autour de nous.

L'HOMME TEL QUE LE CHRIST PEUT LE FAIRE. — « Nous contemplons Jésus couronné de gloire et d'honneur » (verset **2:9**). « En quoi cela nous aide-t-il ? » s'exclame un détracteur ; « bien sûr qu'il est couronné de gloire et d'honneur, puisqu'il est le Fils de Dieu. » Mais remarquez que la gloire et l'honneur mentionnés ici sont tout à fait différents de la gloire dont il est question dans **Hébreux 1:3**. Celle-ci était la gloire incomparable de sa divinité. Celle-ci est la gloire acquise de son humanité.

Dans **Jean 17**, notre Seigneur lui-même fait la distinction entre les deux. Au verset **17:5**, la gloire qu'il avait auprès du Père comme son droit avant tous les mondes. Au verset **17:24**, la gloire donnée en récompense de ses souffrances, qu'il n'aurait pas pu avoir s'il n'avait pas pris la forme d'un serviteur, s'il n'avait pas été fait à la ressemblance des hommes, s'il ne s'était pas humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort sur la croix — « rendu un peu inférieur aux anges, à cause de la souffrance de la mort ; couronné de gloire et d'honneur : afin que, par la grâce de Dieu, il goûte la mort pour tous » (**Philippiens 2:7-8 ; Hébreux 2:10**).

C'est la couronne dont son Père l'a couronné au jour de la joie de son cœur, lorsqu'en tant qu'homme, il est sorti victorieux du dernier combat contre le Prince des enfers. Tout au long de sa vie terrestre, il a accompli l'idéal antique de l'homme. Il était l'image de Dieu, et ceux qui le voyaient voyaient le Père. Il était souverain dans ses commandements. Les vents et les vagues obéissaient à ses ordres. Les arbres se flétrissaient à son contact. Les poissons en bancs obéissaient à sa volonté. Les troupeaux de bétail fuyaient devant son fouet fait de petites cordes. La maladie, la mort et les démons reconnaissent son autorité. Mais tout cela s'est réalisé plus pleinement lorsqu'il était sur le point de retourner vers son Père et qu'il a déclaré, dans un noble élan de suprématie consciente : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. »

L'HOMME TEL QUE LE CHRIST PEUT LE FAÇONNER.

« Nous le contemplons. » — Contemplez-le, cher lecteur chrétien ! Les couronnes de l'empire ornent son front. Les clés de la mort et du séjour des morts pendent à sa ceinture. Les mystérieuses créatures vivantes, représentantes de la création rachetée, attestent qu'il est digne. Toutes les choses dans les cieux, sur la terre, sous la terre et dans les mers l'adorent, tout comme les armées d'anges, au-dessous desquels il s'est abaissé pendant un court moment, pour nous.

Comme il est, nous serons également. — Il est là en tant que modèle, spécimen et représentant des hommes rachetés. Nous sommes liés à lui par une union indissoluble. Grâce à lui, nous retrouverons notre empire perdu. Nous aussi, nous serons couronnés de gloire et d'honneur. Le jour n'est pas loin où nous serons assis à ses côtés, cohéritiers de son empire, compagnons de sa gloire, comme nous avons été compagnons de ses souffrances ; sous nos pieds, toutes choses visibles et invisibles, trônes, principautés et puissances ; tandis qu'au-dessus de nous s'étendra l'empyrée sans nuages de l'amour de notre Père, pour toujours et à jamais. Ô destinée d'une félicité sans pareille ! Ô ravissement des cœurs saints ! Ô miracle de la toute-puissance divine !

Chapitre 6

« PARFAIT PAR LES SOUFFRANCES »

« Il convenait, en effet, que celui pour qui et par qui sont toutes choses, et qui voulait conduire à la gloire beaucoup de fils, élevât à la perfection par les souffrances le Prince de leur salut. » —

Hébreux 2:10

Aucun livre ne peut résister à l'épreuve de la douleur et de la souffrance comme la Bible. D'autres livres peuvent nous réjouir dans les moments heureux, lorsque le cœur est gai, mais dans les jours sombres et maussades, nous les mettons de côté et nous nous tournons avec empressement vers notre Bible. La raison en est que ce livre est né dans le feu. Il est imprégné des larmes de ceux qui l'ont écrit et de ceux à qui il s'adresse.

Prenons, par exemple, cette épître. Elle avait pour but de soulager l'amère angoisse de ces chrétiens hébreux, qui étaient exposés à la double fureur de la tempête. Tout d'abord, il y avait l'opposition et la persécution inévitables auxquelles devaient faire face tous les disciples du Nazaréen, non seulement de la part des païens, mais surtout de la part de leurs compatriotes, qui les considéraient comme des apostats.

Ensuite, il y eut la douleur de l'excommunication des rites splendides du Temple, avec son service quotidien, ses fêtes solennelles, ses cérémonies magnifiques. Seuls ceux d'entre nous qui, depuis leur enfance, ont eu l'habitude de pratiquer leur culte dans une cathédrale somptueuse, avec son orgue retentissant, son chœur à la voix puissante et le mystère de son architecture, captivant et envoûtant tous les sens de la beauté, mais qui se sont sentis contraints de se joindre au culte d'une poignée d'individus obscurs dans une simple salle de réunion, peuvent comprendre à quel point ceux à qui ces mots s'adressaient ont souffert de perdre les associations religieuses de leur enfance.

INCOMPARABLE DANS SA DOULEUR

Et puis ce Messie souffrant, couronné d'épines, mourant ! Il semblait presque impossible de réaliser qu'Il était le Christ tant désiré par le peuple. Les objections qui déconcertaient la foi des deux voyageurs vers Emmaüs surgissaient avec une force presque irrésistible : « Les principaux sacrificateurs et nos chefs l'ont crucifié ; mais nous espérons que ce serait lui qui rachèterait Israël » (**Luc 24:20**).

Ces mots ne visent en aucun cas à minimiser les souffrances du Christ. Cela serait impossible et superflu. Il est roi dans le royaume de la douleur, sans égal dans Sa souffrance, suprême dans Son angoisse. Bien que la terre soit peuplée de personnes qui souffrent, aucune ne peut rivaliser avec notre Seigneur dans Sa souffrance. La nature humaine est limitée. Les limites de ses joies ou de ses peines sont rapidement atteintes. Le pendule ne fait que balancer d'un côté et de l'autre. Mais qui peut estimer la capacité de la nature du Christ ? Et grâce à cela, Il a pu goûter à une joie plus grande que celle de ses semblables, et à une douleur si excessive qu'elle justifie le défi : « Regardez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur, dont le Seigneur m'a affligé au jour de sa colère ardente. Si, comme le dit Carlyle, notre chagrin est l'image inversée de notre noblesse, combien profond a dû être le chagrin du plus noble de notre race ! La liturgie grecque parle à juste titre, avec une infinie émotion, de ses « chagrins inconnus ».

Les souffrances du Christ devraient-elles nous inciter à rejeter le Christ ? — Quelle étrange obsession ! Autant rejeter le ciel à cause de son soleil, ou la nuit à cause de la lune majestueuse ; ou un diadème à cause de sa gemme royale ; ou la maison à cause de la mère. Les souffrances du Christ sont la plus grande fierté de l'Évangile. Il en porte lui-même l'insigne au ciel, comme un général, le jour du triomphe, choisit la plus belle décoration à porter sur sa poitrine. Oui, et c'est lui, « pour qui toutes choses sont et par qui toutes choses sont » — et qui devait donc disposer de tous les moyens nécessaires — qui a délibérément choisi que le chemin de la souffrance serait celui que son Fils emprunterait dans notre monde. Chaque trace dans la création est aussi familière à l'Omniscience que les traces dans les collines le sont au berger aux cheveux gris vêtu d'un plaid. S'il l'avait souhaité, le Père aurait pu conduire le Fils à la gloire par une autre voie que le chemin épineux et semé d'embûches de la souffrance. Mais les raisons de cette expérience étaient si impérieuses qu'il ne

pouvait les ignorer. Rien d'autre n'aurait été approprié. Ces raisons peuvent être résumées en une seule phrase.

Notre Père a entre les mains une œuvre plus grande que Sa création originelle. — Il « conduit de nombreux fils à la gloire ». Le chemin peut être difficile et fastidieux, mais son aboutissement est la gloire. Et c'est le chemin sur lequel notre Père nous conduit ; car, puisque nous croyons au Fils, nous avons le droit de nous appeler fils (**Jean 1:12**). Et nous sommes nombreux. De nombreux fils, bien qu'il n'y ait qu'un seul Fils. Nous ne marchons pas seuls sur le chemin étroit. Nous ne sommes qu'une partie d'une multitude que nul ne peut compter. La gloire dont nous avons déjà parlé, et dans laquelle Jésus est entré, n'est pas pour Lui seul, mais pour nous aussi. « De nombreux fils » seront ses cohéritiers ; ils régneront avec Lui sur Son trône, partageront Ses richesses insondables et Son règne éternel.

LE CHEMIN DE LA DOULEUR

Cependant, tous ces fils doivent emprunter le chemin de la souffrance. — Depuis que le premier péché a apporté la souffrance à nos premiers parents et le sang versé dans le premier foyer, il n'y a eu qu'un seul destin pour ceux qui vivent selon la volonté de Dieu. Leur route mène à la gloire, mais chaque centimètre carré est taché de leur sang et arrosé de leurs larmes. Elle grimpe jusqu'au sommet de l'Hermon, mais redescend immédiatement vers des plaines sombres et hantées par le mal. Il mène au mont des Oliviers, avec sa lumière ascendante ; mais il traverse d'abord les clairières de Gethsémani, le pressoir du Golgotha, la solitude et l'obscurité de la tombe.

« Le chemin de la douleur, et ce chemin seul, mène au pays où la douleur est inconnue. »

Quelle âme véritable n'a pas connu son désert de tentations, ses conflits avec les sadducéens et les scribes, ses moments de lassitude et de veille, ses larmes sur des villes remplies d'hommes rebelles, ses déceptions causées par des amis, ses persécutions par des ennemis, le rejet, l'agonie, la solitude, les reniements, les épreuves, les trahisons, les morts et les enterrements ? Tel est le calice que les plus nobles et les plus saints ont bu dans la coupe d'or de la vie.

Anticipant nos besoins, notre Père nous a donné un chef. C'est une grande bénédiction pour un groupe de pèlerins d'avoir un Grand Cœur, pour une armée d'avoir un capitaine, pour un exode d'avoir un Moïse. Les chefs courageux, sagaces et forts sont de précieux dons de Dieu aux hommes. Et c'est tout à fait normal que Dieu ait placé un tel homme à la tête de la longue file de pèlerins qu'Il s'engage à conduire vers la gloire. Les efforts semblent plus légers et la distance plus courte ; ceux qui traînent accélèrent le pas ; ceux qui s'égareront sont rappelés sur le droit chemin par la présence et la voix du chef, qui marche, efficace, royal et divin, en tête du cortège. Ô héritiers de la gloire, fatigués de cette longue et pénible marche, souvenez-vous que vous faites partie d'une grande armée et que le Prince, à la tête de la colonne, est depuis longtemps entré dans la ville ; mais il est de retour, passant comme une inspiration parmi les rangs qui peinent.

Notre chef est parfait. Bien entendu, cela ne fait pas référence à ses qualités morales ou spirituelles. À cet égard, il possède la stature de l'Homme parfait et incarne, dans les moindres détails, l'idéal divin de la virilité. Cependant, il aurait pu être tout cela sans être parfaitement adapté à la tâche de conduire de nombreux fils à travers la souffrance vers la gloire. Il aurait pu être parfait de caractère et désireux de nous aider, mais s'il n'avait jamais goûté à la mort, comment aurait-il pu apaiser nos craintes alors que nous marchons au bord du Jourdain ? S'il n'avait jamais été tenté, comment aurait-il pu secourir ceux qui sont tentés ? S'Il n'avait jamais pleuré, comment aurait-il pu sécher nos larmes ? S'Il n'avait jamais souffert, faim, fatigue sur la colline des difficultés, ou traversé les marécages du chagrin, comment aurait-il pu être un Grand Prêtre miséricordieux et fidèle, ayant compassion des ignorants et des égarés ? Mais, grâce à Dieu, notre Chef est parfait. Il est parfaitement adapté à Sa tâche. Son certificat, contresigné par la voix de l'inspiration, le déclare pleinement qualifié.

Cependant, cette efficacité parfaite, comme nous l'avons observé, est le résultat de la souffrance. Aucune autre manière concevable n'aurait pu le qualifier aussi efficacement pour être notre Guide que l'épreuve de la souffrance. Chaque douleur, chaque larme, chaque émotion — tout cela était nécessaire pour compléter son équipement afin de nous aider. Nous pouvons en déduire que la souffrance nous est parfois infligée afin de nous rendre aptes, à notre humble mesure, à guider et à reconforter nos frères qui vacillent dans leur marche. La prochaine fois que nous souffrirons, croyons

que ce n'est pas le fruit du hasard, du destin, de la négligence humaine ou de la malveillance de l'enfer, mais que Dieu perfectionne peut-être notre capacité à reconforter et à secourir les autres.

UN LEADER TOTALEMENT QUALIFIÉ.

N'y a-t-il pas dans votre entourage des personnes vers lesquelles vous vous tournez naturellement dans les moments difficiles et de tristesse ? Elles semblent toujours trouver les mots justes, donner les conseils dont vous avez besoin ; vous ne réalisez cependant pas le prix qu'elles ont dû payer avant de devenir si habiles à panser les blessures béantes et à sécher les larmes. Mais si vous examiniez leur passé, vous découvririez qu'ils ont souffert plus que la plupart des gens. Ils ont vu se dérouler lentement le cordon d'argent auquel était suspendue la lampe de la vie. Ils ont vu le vase d'or de la joie se briser à leurs pieds et son contenu se répandre. Ils ont assisté au reflux des marées, au flétrissement des courges et aux couchers de soleil à midi ; mais tout cela était nécessaire pour faire d'eux les infirmiers, les médecins, les prêtres des hommes. Les boîtes qui viennent de climats étrangers sont assez maladroites, mais elles contiennent des épices qui embaument l'air du parfum de l'Orient. Ainsi, la souffrance est rude et difficile à supporter, mais elle cache en elle la discipline, l'éducation, les possibilités qui non seulement nous rendent plus nobles, mais nous perfectionnent pour aider les autres. Ne vous inquiétez pas, ne serrez pas les dents, n'attendez pas obstinément que la souffrance passe, mais tirez-en tout ce que vous pouvez, tant pour vous-même que pour le service de votre génération, selon la volonté de Dieu.

La souffrance éduque à la compassion ; elle adoucit l'esprit, allège le toucher, rend le pas plus léger ; elle habitue l'esprit à lire de loin les symptômes d'un chagrin inexprimé ; elle enseigne à l'âme à compter les promesses qui, telles les constellations du cercle arctique, brillent de mille feux dans la nuit hivernale ; elle donne à l'esprit une profondeur, une délicatesse, une richesse qu'il ne pourrait acquérir autrement. Grâce à la souffrance, il s'est perfectionné.

Ses souffrances ont acquis notre pardon. Il a goûté à la mort pour chaque individu. Cependant, Ses souffrances lui ont permis de comprendre par expérience et d'apaiser, avec la tendresse de celui qui a souffert, toutes les douleurs et toutes les peines éprouvées par les plus faibles et les plus fatigués de la grande famille de Dieu. Loin de le rejeter à cause de Ses souffrances, celles-ci nous attireront d'autant plus rapidement à ses côtés. Et, au milieu de nos chants joyeux, cette note prévaudra : « Il fallait que le Christ souffrît. » Au milieu du trône, un Agneau comme immolé.

Chapitre 7

LA MORT DE LA MORT

« Ainsi donc, puisque les enfants participent au sang et à la chair, il y a également participé lui-même, afin que, par la mort, il anéantît celui qui a la puissance de la mort, c'est à dire le diable, et qu'il délivrât tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude. » — **Hébreux 2:14-15**

Nous craignons la mort d'une double crainte. Il y a d'abord la crainte instinctive que partagent également les animaux ; car même les brutes tremblent à l'approche de la mort. Cette crainte n'est certainement pas injustifiée. Elle est souvent innée et involontaire, et afflige certains des saints les plus nobles de Dieu : « bien que ceux-ci confesseront sans doute un jour qu'elle était tout à fait injustifiée, et que le moment de la dissolution était calme, doux et béni.

Il est de plus en plus communément admis parmi les personnes réfléchies que le moment de la mort, lorsque l'esprit quitte son tabernacle terrestre, est probablement le moment le plus indolore et le plus heureux de toute son histoire terrestre. Et si tel est généralement le cas, à combien plus forte raison doit-il en être ainsi pour ceux dont la vue s'ouvre sur les splendeurs du Paradis ! L'enfant dont les yeux se régalaient de la vue éclatante des fleurs et des fruits qui l'attirent à travers la porte du jardin, remarque à peine le bois brut de la porte elle-même lorsqu'il la franchit ; et probablement l'âme, prenant conscience de la beauté du Roi et des splendeurs de sa demeure, est trop absorbée pour remarquer l'acte de la mort, jusqu'à ce qu'elle se trouve soudain libre de s'élever, de s'envoler et de se réjouir dans la lumière naissante.

Cependant, il existe une autre crainte de la mort, qui est spirituelle. Nous redoutons son mystère. Qu'est-ce que c'est ? Où mène-t-elle ? Pourquoi survient-elle maintenant ? Quelle est la nature de la vie après la mort ? Nous observons les mouvements de l'autre côté du rideau épais qui oscille d'avant en arrière, mais nous ne pouvons distinguer aucune forme. Les mourants sont conscients de visions et de sons que nous essayons en vain de percevoir.

Nous redoutons son départ. — Le poète païen chantait tristement le départ de la terre, de la maison et de la famille. Une longue habitude rend attachants les compagnons les plus simples et les plus rudes : à combien plus forte raison ceux qui sont sincères et sympathiques — il est difficile de se séparer d'eux. Si seulement nous pouvions tous partir ensemble, cela ne poserait aucun problème. Mais ces départs séparés, ces adieux un par un, cette dérive loin du mouillage ! Qui peut nier que cela est solitaire ?

Les hommes redoutent l'au-delà. — « L'aiguillon de la mort, c'est le péché. » Le pécheur redoute la mort, car il sait qu'au-delà, il devra rencontrer le Dieu contre lequel il a péché, comparaître devant son tribunal pour rendre compte de ses actes et recevoir la récompense qui lui est due. Comment peut-il affronter cette gloire ardente ? Comment peut-il répondre de l'un des mille ? Comment un mortel peut-il être juste devant Dieu ? Comment peut-il échapper à l'enfer et trouver sa place parmi les foules joyeuses et festives de la Cité d'Or ?

« IL LUI FAUT SOUFFRIR. »

Christ connaissait bien les nombreuses craintes de l'homme. Et il savait qu'elles seraient ressenties par beaucoup de ceux qui lui étaient étroitement liés comme des frères. Si, alors, il était animé par des sentiments ordinaires de compassion envers la grande masse de l'humanité, il était particulièrement ému de soulager ceux avec qui il avait une affinité si étroite, comme le révèlent ces merveilleux versets. Lui et eux ne font qu'un (verset **2:11**). Il les appelle ses frères par la bouche du psalmiste et du prophète (verset **2:12**). Il prend place dans l'Église assemblée et chante les louanges de son Père en sa compagnie (verset **2:12**). Il s'associe même à eux dans leur humble confiance enfantine (verset **2:13**). Il ose affronter le regard de tous les mondes, alors qu'il s'avance en les guidant par la main (verset **2:13**). Oh, merveilleuse identification ! Oh, association extatique ! Bien plus merveilleuse que si un séraphin entretenait une amitié avec un ver ! Mais la valeur de cette relation réside dans le fait que Jésus fera tout son possible pour atténuer cette peur de la mort, qui est plus ou moins commune à nous tous.

Cependant, pour accomplir cela, il doit mourir. — Il ne pouvait vaincre la mort sans avoir Lui-même goûté à la mort. Il devait accomplir la loi de la mort en mourant, avant de pouvoir abolir la mort. Notre David doit se rendre dans la vallée d'Élah, affronter notre ennemi géant, lui arracher son pouvoir et le tuer avec sa propre épée. Tout comme dans l'ancienne fable, Prométhée ne pouvait pas tuer le Minotaure sans accompagner le chargement annuel de victimes, Jésus doit accompagner les myriades de notre race dans les confins sombres du tombeau, afin que la mort puisse faire son pire en vain, que la tombe puisse perdre sa victoire et que le sinistre geôlier se révèle impuissant à retenir la Résurrection et la Vie. Si le Christ n'était pas mort, on aurait pu affirmer qu'au moins en un endroit, la mort et le péché, le chaos et les ténèbres régnaient en maîtres. « Il lui fallait donc souffrir et ressusciter des morts le troisième jour. » Et, tel un autre Samson, portant les portes de sa prison, il sortit, démontrant à jamais que la lumière est plus forte que les ténèbres, le salut plus fort que le péché, la vie plus forte que la mort. Écoutez son cri triomphant, alors que le Maître ressuscité et monté au ciel s'exclame à trois reprises : « Je suis mort, et voici, je suis vivant pour toujours, et j'ai les clés de l'Hadès et de la mort. » La mort et l'enfer ont choisi leur propre champ de bataille — le plus fort ; et là, à l'heure de sa faiblesse, notre Roi les a vaincus, et porte désormais le trophée de la victoire à sa ceinture pour toujours. Alléluia !

Cependant, il ne pouvait mourir qu'en devenant homme. — Peut-être n'y a-t-il aucune autre race dans l'univers qui puisse mourir, à part la nôtre. Il n'y a donc peut-être aucun autre endroit dans le vaste univers de Dieu qui soit jonché de tombes, assombri par les ailes déployées de l'ange de la mort ou marqué par la plaie du péché. « Le péché est entré dans le monde, et la mort par le péché ; et ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes. Pour mourir, le Christ devait donc prendre sur lui notre nature humaine. Les autres meurent parce qu'ils sont nés ; le Christ est né pour mourir. C'est comme s'il disait : « De toi, ô mère humaine, je dois naître ; et je dois souffrir les douleurs et les peines de la vie mortelle ; et je dois me hâter vers le but destiné de la vie humaine ; je suis venu dans le monde pour mourir. » Puisque les enfants participent au sang et à la chair, lui aussi y a également participé, afin que, par la mort, il détruise celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'il délivre ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie soumis à la servitude. »

« NE CRAIGNEZ PAS ! »

PAR SA MORT, LE CHRIST A DÉTRUIT CELUI QUI DÉTENAIENT LE POUVOIR DE LA MORT. — Les Écritures ne laissent aucun doute quant à l'existence du diable. Et ceux qui connaissent bien leur vie intérieure et les assauts soudains du mal auxquels nous sommes exposés ne peuvent que reconnaître son terrible pouvoir. Et de ce passage, nous déduisons que ce pouvoir était encore plus grand avant la mort de Jésus. Il détenait le pouvoir de la mort. C'était l'arme principale de son arsenal infernal. La crainte qu'il inspirait était si grande qu'elle poussait les hommes à se plier à toutes les exigences des prêtres des fausses religions, avec leurs sombres impuretés et leurs rites hideux. Ainsi, les brebis timides sont effrayées par des cris et des coups horribles dans les abattoirs.

Cependant, depuis la mort de Jésus, le diable et son pouvoir ont été détruits. Réduits à néant, mais pas éteints. Il continue d'attaquer le guerrier chrétien, bien qu'armé de la tête aux pieds, et il cherche qui il peut dévorer, trompant les hommes pour les mener à leur perte. Satan n'est pas impuissant, bien qu'enchaîné. Il a reçu la blessure qui annule son pouvoir, mais celle-ci n'a pas encore réussi à le détruire.

Son pouvoir a été brisé à la croix et au tombeau de Jésus. L'heure de Gethsémani a été l'heure et le pouvoir des ténèbres. Et Satan a dû voir la résurrection avec désespoir. Ce fut le glas de son destin. Cela a scellé son sort. Le prince de ce monde a été jugé et chassé du siège du pouvoir (**Jean 12:31 ; 16:11**). La tête du serpent a été écrasée sans remède.

Ne craignez pas le diable, ô enfant de Dieu, ni la mort ! Ils font beaucoup de bruit, mais ils n'ont aucun pouvoir. Le Briseur t'a précédé, te frayant le chemin. Restez simplement près de lui. Écoutez ! Il vous donne le pouvoir sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire (**Luc 10:19**). Aucun voleur ne vous arrachera de la main de votre Berger.

PAR SA MORT, LE CHRIST NOUS DÉLIVRE DE LA PEUR DE LA MORT. — Un enfant avait l'habitude de jouer dans un grand et magnifique jardin, avec des pelouses ensoleillées ; mais il y avait une partie de ce jardin, un long chemin sinueux, où il ne s'aventurerait jamais ; en effet, il craignait de s'en approcher, car une nourrice lui avait raconté que des ogres et des gobelins habitaient dans ses ténèbres. Finalement, son frère aîné apprit sa peur et, après avoir joué un jour avec lui, il l'emmena à

l'entrée ombragée du bosquet et, le laissant là, terrifié, il traversa le bosquet en chantant, puis revint et raisonna l'enfant, lui prouvant que ses craintes étaient infondées. Finalement, il prit la main du garçon et ils traversèrent le bosquet ensemble. À partir de ce moment, la peur qui hantait cet endroit s'évanouit et fut remplacée par le souvenir de la présence de son frère. C'est ce que Jésus a fait pour nous !

Ne craignez pas le mystère de la mort. — Jésus est décédé et nous a démontré qu'il s'agit d'une porte vers une autre vie, plus juste et plus bénie que celle-ci, une vie dans laquelle les paroles humaines sont comprises, les visages humains sourient et les affections humaines persistent. Les quarante jours de sa vie après la résurrection ont résolu de nombreux problèmes et éclairé la plupart des mystères. Mourir, c'est aller immédiatement auprès de lui. Pas de gouffre, pas d'intervalle, pas de retard pénible au purgatoire. Absent du corps, présent auprès du Seigneur. Un instant ici dans les conditions de la mortalité, l'instant d'après au-delà des étoiles.

Ne craignez pas la solitude de la mort ! — L'âme dans la vallée obscure prend conscience de la présence d'un autre à ses côtés : « Tu es avec moi ». La mort ne peut nous séparer, même pour un instant, de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur. À l'heure de la mort, Jésus accomplit sa propre promesse : « Je reviendrai et je vous prendrai avec moi. » Et de l'autre côté, nous entrons dans un vaste cercle d'esprits aimants, qui accueillent le nouveau venu avec des chants festifs (**2 Pierre 1:11**).

LE MATIN ÉTERNEL.

Ne craignez pas l'au-delà ! — La malédiction et la punition du péché ont été portées par lui. La mort, sentence suprême pour les pécheurs, a été subie pour nous par notre substitut. En lui, nous avons en effet passé de l'autre côté du destin qui est justement le nôtre, en tant que membres d'une race pécheresse. « Qui est celui qui condamne ? C'est Christ qui est mort, oui, plutôt, qui est ressuscité. »

La mort ! Comment mourront ceux qui sont déjà morts en Christ ? Ce que les autres appellent la mort, nous l'appelons le sommeil. Nous ne la redoutons pas plus que le sommeil. Nos corps s'allongent, épuisés par une longue journée de travail, pour se réveiller dans l'énergie fraîche du matin éternel ; mais entre-temps, l'esprit se présente sans défaut devant la présence de sa gloire, avec une joie extrême.

Chapitre 8

L'AIDE MISÉRICORDIEUSE ET FIDÈLE DU CHRIST

« Un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu. » — **Hébreux 2:17**

Vous étonnez-vous que votre Seigneur ait été tenté et affligé ? C'est en effet un mystère de l'éternité ; et pourtant, ce n'est pas si étonnant lorsque l'on considère les êtres qu'Il a choisis pour secourir, aider et sauver, et dont chacun d'entre nous fait partie.

S'Il avait choisi de s'emparer des anges déchus, dans le but de les relever de leur état perdu, Il aurait sans aucun doute pris sur Lui leur nature et serait descendu dans la fosse ; s'identifiant à leurs misères et ouvrant, par ses souffrances, un chemin à travers le grand gouffre qui sépare leur état perdu du Paradis. Mais en vérité, Il n'a pas sauvé les anges, mais la descendance d'Abraham ; et Il n'avait donc d'autre choix que de s'assimiler en tous points à la nature de ceux qu'Il a fraternisés dans une miséricorde et une grâce infinies.

RÉCONCILIATION ET SOUTIEN.

Il y a deux choses dont vous avez besoin, cher lecteur ; et pas seulement vous, mais tous les hommes : — la réconciliation et le secours dans les moments difficiles. Ces désirs instinctifs de l'âme sont aussi puissants et irrépessibles que ceux du corps pour le sommeil ou la nourriture ; et ils sont aussi évidents dans notre luxe et notre raffinement que dans les forêts primitives ou au bord des fleuves historiques de l'Antiquité : — le Nil, l'Indus, l'Euphrate. Pour répondre à ces deux besoins, les hommes ont désigné l'un d'entre eux comme prêtre. Ce mot a une consonance inquiétante à nos oreilles, car il a été associé à l'immoralité et à la cruauté. Le monde n'a jamais connu de tyrans plus sans scrupules et plus rapaces que ses prêtres, qu'ils soient de Baal ou de Moloch, du judaïsme ou de la papauté. À travers les âges, il a semblé impossible aux hommes de recevoir le pouvoir dans le domaine spirituel sans en abuser au détriment de ceux qui sollicitaient leur aide. Étudiez l'histoire du sacerdoce, qui a assassiné le Christ parce qu'Il mettait trop en lumière ses hypocrisies et ses méfaits, et vous aurez l'histoire de toutes les religions qui ont assombri le monde de crimes et saturé son sol du sang des hommes les plus nobles et les plus saints.

Et pourtant, l'idée du prêtre est naturelle et belle. — Il est naturel pour les hommes qui sont conscients que le péché leur barre l'accès à la présence d'un Dieu saint et qui exigent un sacrifice pour obtenir la paix, de dire à l'un de leurs semblables : « Nos mains sont souillées de sang et encrassées par le labeur ; nos vêtements sont tachés de pollution et de poussière ; nos vies sont trop occupées pour que nous puissions consacrer du temps à ces rites qui seuls peuvent rendre le pécheur apte à se présenter devant Dieu : fais pour nous ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes ; prépare-toi par des rites sacrés, des veillées et le jeûne, afin de pouvoir te présenter dans la salle d'audience du Tout- ; et lorsque tu auras acquis le droit de l'audience, parle en notre nom, expie pour nous, réconcilie nos péchés ; puis reviens vers nous, secourant et bénissant ceux qui ne peuvent atteindre ta position, mais qui doivent lutter de leur mieux contre le monde fort, rude et mauvais dans lequel ils sont condamnés à vivre. »

Cela semble être la pensée sous-jacente du vaste système qui a construit des temples dans tous les pays, érigé des autels sur toutes les terres et constitué un sacerdoce parmi les races les plus dégradées comme parmi les plus civilisées de l'humanité.

Il y a une grande beauté dans le travail et le ministère d'un véritable prêtre. Il n'est pas toujours occupé à la tâche sombre de sacrifier des troupeaux de moutons à la toison blanche, seule façon, en ces temps difficiles, de calculer le coût du péché ; le véritable prêtre a d'autres tâches, peut-être plus agréables. Il serait le berger des âmes timides qui l'entourent ; il écouterait les confessions murmurées au-dessus de la tête des victimes muettes ; il éprouverait de la compassion pour ceux qui s'égarerent et qui sont rebelles ; il reconforterait ceux qui traversent des épreuves douloureuses, jusqu'à ce que leurs visages assombri par les larmes commencent à briller d'une lumière sacrée ; il arrêterait la main orgueilleuse de l'opresseur, comme l'a fait Ambroise à une époque où régnait l'anarchie, pour sauver les pauvres du coup de la cotte de mailles. Il ne rechercherait jamais son intérêt personnel, ne

consulterait jamais le confort, le plaisir ou le gain, ne se reposerait jamais tant qu'un pauvre vagabond serait perdu dans la neige ou dans la nature sauvage. Oui, et plus encore : il serait le porte-parole des âmes, priant pour ceux qui ne priaient pas pour eux-mêmes, priant pour ceux qui ne savaient pas quoi demander ni comment le demander, intercédant pour toute la race humaine. Ah ! Combien de fois un tel homme a-t-il dû, sous le poids de sa charge, s'éloigner de la foule affairée pour se rendre dans un endroit isolé, afin de déverser devant Dieu la longue litanie des besoins, des chagrins et des tentations qui s'étaient accumulés dans son cœur. Bel idéal ; ah, combien rarement réalisé !

« RENDU SIMILAIRE À SES FRÈRES ».

Tout cela, c'est Jésus-Christ, et bien plus encore. — Les mots manquent en effet pour dire tout ce qu'il est en lui-même, ou tout ce qu'il peut être pour ceux qui lui font confiance. Et c'est pour cette raison qu'il est capable d'apporter une aide si bénéfique à tous ceux qui en ont besoin. Considérons cette aide.

C'EST UNE AIDE SOUVERAINE ET INATTENDUE. — Les anges sont tombés. Autrefois, ils étaient les pairs du ciel. Ils chantaient ses chants, cueillaient ses fleurs d'amarante et buvaient sa félicité tranquille. Ils aimaient son Roi et le servaient, comme les rayons du soleil, avec une luminosité immaculée et une direction inébranlable. Mais hélas ! ils sont tombés du ciel en enfer. Et pour eux, il n'y a pas d'aide, pour autant que nous le sachions. Dieu ne s'occupe pas des anges.

Mais il a mis son cœur sur nous, pauvres enfants de poussière, créatures des moments éphémères du temps, qui sommes tombés par le même péché d'obstination. Voici un sujet de méditation ! Nous ne pouvons percer le mystère ni en comprendre toute la portée. Mais nous pouvons, avec une foi et une joie émerveillées, accepter le calice débordant d'une grâce imméritée, inattendue et injustifiée, et en boire les gorgées de félicité.

C'EST UNE AIDE HUMAINE. — « Fait semblable à ses frères ». La particularité de cette expression témoigne de la préexistence et de la gloire du Christ, et indique à quel point Il a dû s'abaisser pour devenir semblable à l'homme. Il a dû être fait semblable à l'homme, c'est-à-dire qu'Il n'était pas semblable à l'homme dans la constitution originelle de Son être. Nous ne pouvons résoudre le mystère de la sainte incarnation. Et pourtant, cette idée n'a jamais été tout à fait étrangère au cœur de l'homme. De nombreux mythes grecs et hindous reposaient sur un désir instinctif de la présence de Dieu dans la chair humaine, qui a donné naissance à la croyance qu'une telle chose avait existé et pourrait exister à nouveau. Même dans les hautes terres de Galatie, l'explication la plus évidente des miracles de Paul était que les dieux étaient descendus sous la forme d'hommes.

Cependant, bien qu'un mystère profond entoure ce sujet, l'union du Tout-Puissant avec une vie humaine n'est pas plus incompréhensible que l'union d'un principe spirituel et immatériel, tel que l'âme, avec un organisme matériel, tel que le corps humain. Lorsque les secrets de notre propre nature auront été dévoilés, il sera alors temps pour nous d'exiger du Tout-Puissant que, lorsqu'il revêt notre nature, il se dépouille de tout mystère. Quelle disposition exquise que celle qui fait que l'aide de Dieu nous parvient par le Fils de l'homme, que notre Secours verse de véritables larmes humaines et éprouve une véritable compassion humaine ! Bien qu'il fût juif, enfant du peuple le plus exclusif et le plus intolérant, l'humanité qui est plus grande que le judaïsme nous fait oublier tout le reste et nous fait voir en lui notre Frère.

C'EST UNE AIDE SACRÉE. — La pleine signification de cette phrase apparaîtra au fur et à mesure que nous avancerons. Il suffit de dire ici que tout ce que les hommes ont cherché à réaliser en vain dans les sacerdoce humains se réalise en lui avec une beauté transcendante. Il n'y a pas d'autre moyen de détourner les hommes des sacerdoce humains qui trompent que de leur présenter le sacerdoce glorieux et immaculé du Christ.

Il est peu utile de se contenter de dénoncer les prêtres qui reviennent en Angleterre protestante par mille voies détournées, ou les personnes qui les fréquentent. Il y a dans leur cœur un désir ardent qui les pousse. Il est inutile de lutter contre la nature. Mais satisfaites-le, donnez-lui sa véritable nourriture, comblez ses besoins avec réalité, et il se contentera d'abandonner le faux pour le vrai, le faux diamant pour les cailloux de Golconda, l'humain pour le divin. Les hommes ont besoin d'un prêtre, et ils reviennent aux mascarades de Rome, parce que nos chaires ont trop peu présenté le sacerdoce de Jésus.

IL NOUS AIDERA DÈS LE PETIT MATIN.

C'EST UNE AIDE MISÉRICORDIEUSE ET FIDÈLE. — Lorsque nous sommes dans le besoin, nous souhaitons une aide empreinte de miséricorde. Le patient à l'infirmier n'apprécie pas d'être traité comme une montre cassée. Oh, s'il pouvait être de nouveau chez lui, soigné par les mains douces de sa mère, qui lui ont toujours semblé si habiles, si douces et si délicates ! Nous avons besoin d'une aide miséricordieuse, qui ne nous réprimande pas, qui ne se précipite pas pour écouter et qui prend volontiers en compte toutes les circonstances atténuantes. Une telle miséricorde se trouve dans le cœur de Jésus. Et son aide est toujours fidèle. Ce mot a une nuance de sens subtile, presque perdue dans notre traduction, qui donne l'idée de quelqu'un qui accourt au premier cri de détresse. Il ne sommeille ni ne dort. Il nous observe d'un regard qui ne se détourne pas un instant de nous. Il nous voit à travers la tempête. Il est assis à côté du métal en fusion. Il nous aidera dès le petit matin — c'est-à-dire dès que le jour se lèvera. Vous pouvez être privé de toute capacité de réflexion cohérente, incapable de prononcer une seule phrase intelligible, fou de douleur et de remords ; mais si vous ne pouvez que gémir, il répondra instantanément. « Il sera très miséricordieux envers vous à la voix de votre cri. »

C'EST UNE AIDE BASÉE SUR LA RÉCONCILIATION POUR LE PÉCHÉ. — Le péché est l'un des faits les plus importants de notre histoire. Il est impossible de l'ignorer. On ne peut expliquer l'homme sans en tenir compte. C'est pourquoi le monde a été recouvert d'appareils sacrificiels et que le cri « Comment l'homme peut-il être juste devant Dieu ? » a résonné dans un désespoir monotone.

Mais Jésus a répondu aux exigences de la conscience, faisant écho à celles d'une loi enfreinte, lorsqu'au Calvaire, en tant que Grand Prêtre, il s'est offert en victime et a fait un sacrifice suffisant, satisfaisant et complet pour le péché du monde.

Vous qui êtes accablé, gémissant sous le poids du péché, souvenez-vous qu'il a porté vos péchés dans son propre corps sur le bois. Approchez-vous du Dieu saint, rappelez-lui ce fait et, grâce à cela, osez vous tenir sans honte et accepté à ses yeux.

L'AIDE MISÉRICORDIEUSE ET FIDÈLE DU CHRIST.

C'EST UNE AIDE SYMPATHIQUE POUR CEUX QUI SONT TENTÉS. — « Ceux qui sont tentés. » Nous faisons tous partie de ce cercle. Chacun est tenté de manière plus subtile, sinon plus grossière ; de manière extraordinaire, sinon ordinaire. Vous avez essayé, oh, si fort, d'être bon ; mais vous avez rencontré un coup de vent soudain et vous avez été vaincu. Tenté de désespérer ! De céder à la femme de Potiphar ! Tenté, tenté de devenir une brute ! Pas de pelouse sans le piège du chasseur ! Pas de jour sans son chagrin ! Pas de nuit sans sa pestilence nauséabonde ! Pas de rose sans ses épines !

N'avons-nous pas besoin de secours ? Certainement ; et Il est capable de secourir ceux qui sont tentés, car Il a souffert le pire que la tentation puisse infliger. Non pas qu'il y ait jamais eu le moindre signe ou la moindre pensée de céder, mais Il a souffert jusqu'à l'angoisse extrême, sous l'épreuve.

Ô vous qui souffrez, vous qui êtes tentés, désolés et sans réconfort, appuyez votre tête contre la poitrine du Dieu-Homme, dont les pieds ont foulé chaque centimètre de votre chemin épineux et dont l'expérience de la puissance du mal le rend tout à fait apte à vous fortifier pour que vous teniez bon, à vous relever si vous êtes tombés, à prononcer des paroles qui guériront la douleur de la blessure encore fraîche. S'Il était impassible, s'Il n'avait jamais pleuré ni lutté dans l'ombre du jardin, ni crié « abandonné » sur la croix, nous ne le sentirions pas aussi proche que nous le sentons maintenant dans tous les moments de douleur amère.

Ô Sauveur incomparable, sur qui Dieu notre Père a placé notre secours, nous pouvons nous passer de la sympathie humaine, de l'aide sacerdotale, du réconfort et du soutien de nombreux services sacrés ; mais vous nous êtes indispensable, dans votre vie, votre mort, votre résurrection, votre fraternité et votre intercession compatissante auprès du trône de Dieu !

Chapitre 9

UN AVERTISSEMENT CONTRE L'INCRÉDULITÉ

« Prenez garde, frère, que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, au point de se détourner du Dieu vivant. » — **Hébreux 3:12**

Le contraste entre les troisième et quatrième chapitres de cette épître est très marqué. Le premier est comme un jour morne de novembre, où tout le paysage est trempé par une pluie battante et où les feuilles pourries tombent en avalanche pour trouver leur sépulture dans un sol humide et boueux. Le second est comme un jour clair et calme au milieu de l'été, où la nature se délecte d'un bonheur paisible sous les caresses généreuses du soleil. Il y a autant de différence entre eux qu'entre les septième et huitième chapitres de l'Épître aux Romains.

Cependant, chaque chapitre représente une expérience de la vie chrétienne intérieure. Il est probable que la majorité des chrétiens vivent et décèdent au troisième chapitre, ce qui constitue une perte considérable. Relativement peu d'entre eux passent au quatrième chapitre. Cependant, cher lecteur, pourquoi ne franchiriez-vous pas la frontière aujourd'hui et ne laisseriez-vous pas derrière vous pour toujours les expériences amères et insatisfaisantes qui sont devenues la norme de votre existence ? Sortez du désert dans lequel vous avez erré si longtemps. Votre séjour là-bas n'est pas dû à un désir de la part de Dieu, ni à une décision arbitraire de sa part, ni à une incapacité naturelle de votre tempérament, mais à de graves échecs de votre part dans la conduite de votre vie intérieure.

L'antipode de vos expériences jusqu'ici mornes, c'est le Christ, les richesses insondables du Christ ; devenir participant du Christ, car le Christ est la Terre promise où coulent le lait et le miel, où nous mangeons du pain sans pénurie et où nous cueillons les raisins, les grenades et les olives d'une rare bénédiction spirituelle.

EXPÉRIENCES EN MILIEU SAUVAGE. — Jamais une nation n'a occupé une position plus honorable que celle des enfants d'Israël le matin où ils se sont tenus victorieux sur les rives de la mer Rouge. Le pouvoir du tyran avait été brisé par une série de miracles remarquables. La chevalerie d'Égypte avait sombré comme du plomb dans les eaux puissantes de la mort. Et lorsque le soleil se leva derrière les montagnes d'Édom et traça un chemin étincelant sur le miroir brillant de la mer, il révéla de longues rangées de cadavres échoués au bord de l'eau. Derrière eux, l'Égypte était définitivement laissée derrière. Au-dessus, le nuage cotonneux, char de Dieu, tabernacle de sa présence. Devant, la Terre promise. Beaucoup rêvaient déjà de vignobles et d'oliveraies, d'une maison stable, tout cela à deux ou trois mois de marche facile.

Cependant, parmi ces six cent mille hommes, gonflés d'espoir et ivres de victoire, seuls deux étaient destinés à voir la terre où coulent le lait et le miel, et ce n'est qu'après quarante longues années d'attente. Et qu'est-il advenu de tous les autres ? Hélas ! leurs corps sont tombés dans le désert. Au lieu de reposer dans un cimetière familial en Terre promise, leurs corps ont été ramassés un par un et déposés dans le désert ; le sable leur servait de linceul, la solitude leur mausolée. Il leur a fallu quarante ans pour tous mourir. Et pour cela, le taux de mortalité a dû être très élevé. Quelle tristesse que ces funérailles incessantes ! Quelle monotonie que ces gémissements orientaux qui résonnaient sans cesse dans le camp ! Pas étonnant que le **Psaume 90**, écrit dans un tel contexte, soit si inexprimablement triste !

LE REPOS INTÉRIEUR.

L'expérience du désert est emblématique, entre autres, d'agitation, d'errance et de désirs insatisfaits. Agitation : les tentes étaient constamment démontées pour être remontées à peu près au même endroit. Ils étaient dans une lassitude perpétuelle et n'étaient pas autorisés à entrer dans le repos de Dieu. Errance : ils erraient dans le désert comme des nomades ; ils ne trouvaient aucune ville où s'établir. Désirs insatisfaits : affamés et assoiffés, leur âme défailait en eux.

Mais comme cela est typique de la vie de beaucoup d'entre nous ! La vie s'écoule si rapidement, mais elle est si peu idéale ! Combien peu de chrétiens semblent avoir appris le secret du repos intérieur ! Combien sont victimes de murmures et de mécontentement, ou sont mordus par les

serpents de la jalousie et de la passion, de la haine et de la mauvaise volonté ! L'expérience presque universelle nous parle de vœux brisés et d'espoirs déçus, d'errances sans but, d'une monotonie d'échecs. Toujours en train de planter et de lever le camp ! Toujours entourés du même horizon monotone, du sable, avec ici et là un palmier ! Toujours nourris de la même nourriture, jusqu'à ce que l'âme en ait assez ! La vie s'écoule au milieu de l'agitation, de la déception irritante et de la lassitude de l'existence, jusqu'à ce que nous disions avec Salomon : « Vanité des vanités, tout est vanité. »

L'un des fléaux du désert est la tempête de sable, lorsque le vent chaud est chargé de poussière fine et légère qui pénètre dans les yeux, la bouche et les poumons, imprègne les vêtements, pique la peau et rend la vie presque insupportable. Une illustration pertinente des petits désagréments, des irritations insignifiantes, du nuage perpétuel de piqûres semblables à celles des moucherons, qui envahissent nos circonstances les plus confortables et nous font nous demander si la vie vaut la peine d'être vécue.

Il y a aussi le mirage. De loin, des clarières verdoyantes semblent attirer le voyageur fatigué qui, lorsqu'il les atteint, voit ses espoirs déçus et sa soif moquée. C'est là le symbole des déceptions auxquelles s'exposent ceux qui recherchent sans cesse des biens terrestres pour atténuer les difficultés et les chagrins de leur vie, au lieu de rechercher la communion et l'aide bénie du Christ vivant. Ils avancent, pensant à chaque pas qu'ils se rapprochent d'une oasis dans leur marche dans le désert ; mais, à mesure qu'ils s'en approchent, leurs espoirs s'évanouissent dans les airs.

« Nous sommes rendus participants de Christ. » Ces mots peuvent signifier soit que tous les croyants participent ensemble à la plénitude de Jésus, soit qu'ils participent tous avec lui à la plénitude de Dieu. « Héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. » Mais quelle que soit la traduction correcte, cette pensée est d'une aide inestimable. Jésus-Christ est notre Terre promise, et notre Josué qui nous y conduit. Il nous donne le repos. En lui se trouvent des vergers et des vignobles, et toutes sortes de choses précieuses. Son réconfort pour notre chagrin, son repos pour notre fatigue, sa force pour notre faiblesse, sa pureté pour notre corruption, son aide toujours présente pour nos besoins. Ô Jésus béni, c'est assurément une merveille du ciel que nous fassions si peu de cas de toi !

« TOUT LE PEUPLE MURMURAIT. »

LA CAUSE DE L'EXPÉRIENCE DU DÉSERT. — Ils ne purent entrer à cause de leur incrédulité. Voyez comment l'incrédulité dresse une barrière qui nous empêche d'accéder à la bénédiction. Une fortune vous a peut-être été léguée, mais si vous n'y croyez pas et ne la réclamez pas, vous n'en tirerez aucun profit. Un régiment d'anges peut passer devant votre maison, avec dans leurs mains des bénédictions qui pourraient vous enrichir pour toujours ; mais si vous ne croyez pas à la nouvelle qu'ils sont en marche, vous n'irez pas les saluer ni les accueillir. Un caractère noble peut s'élever dans le quartier où vous vivez ou dans la société dans laquelle vous évoluez ; mais si vous n'y croyez pas, vous ne tirerez aucun stimulant ni aucun réconfort de son influence bienveillante et utile. Ainsi, quel que soit le Christ, et quelle que soit sa proximité, il ne sera rien pour vous si vous n'avez pas appris à lui faire confiance.

Il existe trois conditions dans lesquelles l'incrédulité prospère chez nous, comme chez les enfants d'Israël : — ils ont murmuré. La première révolte a eu lieu dans le désert de Sin (**Exode 16**), quelques jours après l'Exode. Il n'y avait pas de pain. Les provisions apportées à la hâte d'Égypte étaient épuisées. Ils avaient leurs pétrins, mais pas de farine à pétrir. Il n'y avait pas d'intendance organisée. « Toute l'assemblée des enfants d'Israël murmura contre Moïse et Aaron dans le désert, et les enfants d'Israël leur dirent : « Si seulement nous étions morts par la main de l'Éternel dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis près des pots de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Car vous nous avez fait sortir dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette assemblée. »

La deuxième épidémie s'est déclarée à Rephidim (**Exode 17**). Il n'y avait pas d'eau. Les rares ruisseaux du désert n'étaient que des amoncellements de pierres brûlantes, et aucune feuille de végétation ne tremblait sous le soleil brûlant. Et de nouveau, des murmures de mécontentement se firent entendre, le peuple exprimant sa conviction qu'il avait été fait sortir d'Égypte pour y périr.

Mais la révolte la plus grave eut lieu peu après leur départ du Sinaï (Nombres 13) Les collines verdoyantes de Palestine apparurent enfin à l'horizon, et des espions furent envoyés en avant pour explorer le pays. Après quarante jours, ils revinrent chargés de fruits succulents, mais ils rapportèrent un récit sur la force et les fortifications des Cananéens, qui remplit le peuple de consternation ; et «

tout le peuple murmura contre Moïse et contre Aaron, et dit : Si seulement nous étions morts dans le pays d'Égypte ! Oui, ils méprisèrent le pays agréable, ils ne crurent pas à sa parole ; mais ils murmurèrent dans leurs tentes, et n'écoutèrent pas la voix de l'Éternel. C'est pourquoi il leva la main vers eux, afin de les renverser dans le désert » (**Psaume 106:24-26**). Un cœur qui murmure et se plaint est un cœur qui a déjà commencé à ne plus croire en la conduite sage et aimante du Christ, et dans lequel l'incrédulité va prospérer.

« Ils se sont éloignés du Dieu vivant. » — Dieu est la demeure et la source de la vie. C'est de Lui, comme d'une fontaine, que toutes choses tirent leur existence, leur force et leur beauté. Si Israël était resté en union vivante avec Lui, il n'y aurait eu aucune pénurie dans leurs approvisionnements, et il y aurait eu suffisamment de grâce pour rendre le peuple calme, serein et fort au milieu de ces privations et de ces difficultés. Mais ils se sont éloignés de Lui. Ils pensaient pouvoir faire mieux pour eux-mêmes. Ils ont abandonné la source d'eau vive et sont montés dans les collines pour se creuser des citernes brisées, c'est-à-dire fissurées, qui ne pouvaient retenir l'eau. Ils ont oublié le Rocher qui les avait engendrés et sont ainsi devenus comme le tamaris du désert, qui habite les terres désolées et inhabitées, contrairement à l'arbre dont les racines sont nourries par les rivières et dont les branches ombragent des générations.

Demandons-nous s'il y a eu un déclin dans notre religion du cœur — moins de prière, moins de proximité dans notre marche avec Dieu, moins de joie dans l'adoration de sa maison ; car, si tel est le cas, l'incrédulité se manifesterait certainement, comme le champignon qui se développe sur un sol humide et fétide. L'incrédulité ne peut pas exister à la lumière du soleil de la communion avec Dieu.

LA GRANDE BONTÉ DE DIEU À NOTRE ÉGARD.

Ils n'ont pas tiré les leçons du passé. — Ils n'ont pas nié le passé. Ils vous auraient raconté avec des yeux brillants la merveilleuse histoire de leur délivrance. Mais ils n'ont pas fait confiance à l'amour et à la sagesse de Dieu ; ils ne se sont pas appuyés sur Ses promesses répétées qu'Il les conduirait à coup sûr à bon port, comme Il les avait déjà fait sortir ; ils n'ont pas trouvé dans le passé la garantie qu'Il ne les abandonnerait pas et ne les délaisserait pas. À Sin, ils auraient dû dire : « Il nous a donné ces corps avec ces appétits et ces besoins : nous pouvons lui faire confiance pour les nourrir. Notre Père céleste sait que nous avons besoin de toutes ces choses. » À Mara, ils auraient dû dire : « Il nous a donné la manne, Il peut certainement étancher notre soif. » À Paran, ils auraient dû dire : « Dieu a promis de nous donner ce pays ; et donc, même si les Cananéens sont puissants et que leurs villes sont fortifiées jusqu'au ciel, nous oserons croire en lui. » Au lieu de cela, ils s'écrièrent : « Il a frappé le rocher, et l'eau a jailli ; les ruisseaux ont débordé. Peut-il aussi donner du pain ? Peut-il donner de la viande à son peuple ? »

Au cours de notre vie, nous devrions soigneusement garder dans notre cœur le souvenir de la grande bonté de Dieu et puiser dans les délivrances passées l'assurance qu'Il ne nous abandonnera jamais et ne nous délaissera jamais. Nous a-t-Il fait traverser l'Atlantique pour nous laisser nous noyer dans un fossé ? A-t-Il été avec nous dans six épreuves pour nous abandonner dans la septième ? Nous a-t-Il sauvés, et ne peut-Il pas nous garder ? Nous a-t-Il rachetés de l'enfer, et ne peut-il pas nous amener au ciel ?

« Son amour passé nous empêche de penser qu'il nous laissera finalement sombrer dans les difficultés ; chaque doux souvenir que nous avons confirme sa volonté de nous aider jusqu'au bout. »

Si nous voulons nous prémunir contre l'incrédulité, nous devons renforcer notre foi en récapitulant constamment l'histoire des actions passées de Dieu ; ainsi, à travers le flux de la mémoire, les hauteurs de notre vie nous enverront leurs dépôts de bienfaits pour nous fortifier dans nos angoisses et nos perplexités quotidiennes. « Le Seigneur s'est souvenu de nous, il nous bénira. » Si, alors que nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.

Vous étiez heureux dans votre enfance ; vos jeunes années étaient encadrées d'un cadre doré ; mais vos êtres chers ont disparu, comme l'ombre d'un chêne dans les sous-bois de la forêt, et vous vous sentez sans protection et seul ; mais le Dieu de votre enfance ne sera pas moins attentionné à votre égard qu'il ne l'était dans ces jours heureux révolus.

Vous avez avancé sur les eaux, et alors que la tempête vous menace, vous souhaitez presque revenir en arrière ; mais celui qui était avec vous dans le havre paisible sera tout aussi proche de vous

lorsque les vents se déchaîneront et que les vagues élèveront leur voix. Vous êtes sur le point d'échanger les marmites de viande d'Égypte contre la nouvelle terre de Canaan, avec sa promesse bénie ; et en chemin, votre cœur et votre chair défaillent devant ces scènes nouvelles et inconnues qui vous intimident et vous déconcertent ; mais celui qui vous a délivré de Pharaon peut vous protéger d'Amalek ; celui qui a fendu la mer Rouge divisera le Jourdain.

MISES EN GARDE INSPIRÉES. — « Prenez garde qu'il n'y ait en aucun de vous un cœur mauvais et incrédule qui s'éloigne du Dieu vivant. » L'incrédulité n'est pas le fruit de la raison, mais du cœur. Il est toujours bon de connaître la source de la maladie, afin que le médecin puisse l'attaquer à sa racine. Si l'incrédulité était le fruit de notre intellect, nous devrions la combattre par des arguments ; mais comme elle est le produit d'un mauvais état du cœur, d'un cœur mauvais, c'est là que nous devons la combattre.

« C'est, dit William Law, une vérité éternelle, sur laquelle on ne saurait trop réfléchir, que la raison suit toujours l'état du cœur ; et ce qu'est votre cœur, c'est votre raison. Si votre cœur est plein de sentiments, de pénitence et de foi, votre raison se rangera du côté de votre cœur ; mais si votre cœur est enfermé dans la mort et la sécheresse, votre raison ne se réjouira que d'objections et de spéculations arides. »

VIGILANCE ET PRIÈRE.

Méfiez-vous d'un cœur malveillant. — Si le cœur était dans un état correct, la foi lui serait aussi naturelle que les fleurs au printemps ou que les sourires sur le visage d'un enfant innocent et en bonne santé. Dès que le cœur entre dans un état mauvais — abritant le péché ; chérissant des choses que vous ne pardonneriez pas aux autres, mais que vous tolérez en vous-même ; permettant à des pensées et à des désirs impurs de rester incontrôlés et sans jugement — alors, prenez garde ! car un tel cœur n'est plus capable de croire en Dieu. Sa tête tourne, ses yeux sont aveuglés et il est en danger imminent de tomber irrémédiablement.

Prenez donc garde ; veillez et priez ; examinez-vous pour savoir si vous êtes dans la foi ; mettez-vous à l'épreuve ! Exposez-vous à la lumière pénétrante de l'Esprit de Dieu. Cultivez un cœur honnête et bon. La plupart des infidélités actuelles proviennent de la réticence de l'homme à garder Dieu dans sa connaissance. Le scepticisme peut être attribué davantage à un manque de prière qu'aux arguments des infidèles ou aux discours des laïcs. D'abord, les hommes s'éloignent de Dieu, puis ils le renient. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, l'incrédulité ne cède pas aux sermons habiles sur les preuves, mais aux coups portés à la maison qui transpercent les points de la harnais jusqu'à l'âme à l'intérieur. Gardez votre cœur plus que tout, car c'est de lui que viennent les issues de la vie.

Méfiez-vous particulièrement de l'endurcissement du cœur. — Les cœurs endurcis sont des cœurs incrédules ; méfiez-vous donc de l'ossification du cœur. Les cœurs les plus durs ont été un jour tendres, et les plus tendres peuvent s'endurcir. La craie qui retient aujourd'hui les coquillages fossilisés était autrefois une boue humide. La main calleuse du travailleur était autrefois pleine de fossettes douces. Le meurtrier frissonnait autrefois lorsqu'il écrasait un ver dans son enfance. Judas devait être autrefois un garçon tendre et impressionnable.

Mais les cœurs s'endurcissent progressivement, comme le gel d'un étang par une nuit glaciale. Au début, seul un œil exercé peut détecter ce processus. Puis apparaît une fine couche de glace, si mince qu'une épingle ou une aiguille pourrait la transpercer. Finalement, elle pourra supporter un caillou, et si l'hiver continue de régner sans partage, un enfant, un homme, une foule, une charrette suivront. Nous nous endurcissons à travers les étapes d'un processus imperceptible.

Entendre constamment la vérité sans y obéir. Connaître le bien et faire le mal. Chérir des choses impies qui semblent belles comme des anges. Refuser de confesser le mal et de professer le bien. Toutes ces choses endurcissent le cœur. Méfiez-vous de la tromperie du péché ! Prenez garde à vous-mêmes ! Exhortez-vous les uns les autres chaque jour.

Méfiez-vous d'un cœur inconstant. — C'est le péché auquel cette épître s'oppose particulièrement. Beaucoup autour de nous embrassent avec enthousiasme la nouveauté, mais lorsque les difficultés surviennent, comme c'est toujours le cas, à l'instar du tassement d'une maison, ils se relâchent. Nous devons conserver notre audace et la gloire de notre espérance jusqu'à la fin. Nous ne pouvons devenir participants du Christ que si nous conservons fermement jusqu'à la fin l'assurance que nous avons eue au commencement.

Nous devons veiller non seulement sur notre propre cœur, mais aussi sur celui de nos frères ; et nous exhorter mutuellement chaque jour, en veillant les uns sur les autres, en cherchant à raviver la piété qui faiblit et à ranimer l'espérance qui s'éteint. Prenons garde à ces choses aujourd'hui. C'est maintenant le moment de Dieu. Le Saint-Esprit dit : « Aujourd'hui ». Chaque jour de retard est dangereux, car le processus d'endurcissement devient plus habituel. Aujourd'hui, rendez ce que vous avez pris à tort ; corrigez une injustice, favorisez une justice. Aujourd'hui, renoncez à une mauvaise habitude, à un passe-temps impie, à une amitié illégitime. Aujourd'hui, cherchez à réaliser davantage l'idéal juste qui vous attire. Aujourd'hui, quittez pour toujours le désert et entrez par la foi dans la Terre promise.

Chapitre 10

L'ÉVANGILE DU REPOS

« Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu. » — **Hébreux 4:9**

Le thème principal de ce chapitre est le repos. Dans le verset **4:2**, il est présenté comme une bonne nouvelle. Existe-t-il une bonne nouvelle qui mérite davantage d'être prêchée en ces temps agités et épuisants, alors que notre époque touche à sa fin, que l'Évangile du repos ? Partout, nous entendons parler de travailleurs robustes et efficaces terrassés prématurément par les effets épuisants du labeur intellectuel. Les tissus cérébraux délicats n'ont jamais été conçus pour supporter l'énorme usure de notre époque. La nature humaine ne dispose d'aucun mécanisme permettant de réparer assez rapidement le gaspillage d'énergie nerveuse qui se produit continuellement. Il n'est donc pas surprenant que les symptômes de fatigue cérébrale deviennent familiers à de nombreux travailleurs, agissant comme des signaux d'alarme qui, s'ils ne sont pas immédiatement pris en compte, sont suivis d'un terrible effondrement mental ou physique, voire les deux.

Et pourtant, ce n'est pas tant que nous travaillons beaucoup plus dur que nos ancêtres, mais plutôt qu'il y a beaucoup plus d'agitation, d'irritation et d'inquiétude dans nos vies. La concurrence est plus intense. La population est plus dense. Les esprits sont plus vifs et plus rapides dans leurs mouvements. Les ressources de l'ingéniosité et de l'inventivité, de la création et de la production, sont mises à contribution de manière plus sévère et constante. Et notre époque semble si impitoyable et égoïste. Si l'esprit solitaire trébuche et tombe, il est piétiné dans la grande ruée vers l'avant, ou laissé à son sort ; et la crainte du piqué des vautours, avec le bruissement de leurs ailes, depuis des hauteurs inconnues, sur nous, leur proie, nous remplit d'une angoisse que nous connaissons sous le nom familier de souci. Nous pourrions mieux supporter la tension du travail si seulement nous pouvions nous reposer de nos soucis, de notre anxiété et de l'agitation de la mer agitée qui ne peut se reposer, qui gémit autour de nous, avec ses vagues bouillonnantes, avides de dévorer. Un tel repos est-il possible ?

Ce chapitre affirme qu'un tel repos est possible. — « Efforçons-nous donc d'entrer dans ce repos. » Quel repos ? Son repos, dit le premier verset ; mon repos, dit le troisième verset ; le repos de Dieu, dit le quatrième verset. Et ce dernier verset est une citation de la première page de la Bible, qui raconte comment Dieu se reposa de tout le travail qu'il avait accompli. Et lorsque nous nous tournons vers cette merveilleuse apocalypse du passé, qui correspond à bien des égards à l'apocalypse du futur que nous a donnée l'apôtre Jean, nous constatons que, alors qu'il nous est expressément fait mention du soir et du matin de chacun des autres jours de la création, il n'y a aucune référence à l'aube ou à la fin du jour de repos de Dieu ; nous en déduisons donc qu'il est imperméable au temps, indépendant de la durée, illimité et éternel ; que les âges de l'histoire humaine ne sont que des heures dans le jour de repos de Jéhovah ; et que, en fait, nous passons nos années dans l'observance du sabbat de Dieu. Mais, mieux encore, il semblerait que nous soyons invités à y entrer et à le partager ; comme un enfant vivant au bord des eaux paisibles d'un vaste lac d'eau douce peut y plonger sa coupe, boire et boire encore, sans diminuer de manière appréciable son volume ni faire de vagues à sa surface.

GOD RESTING.

Que signifie « Dieu se repose » ? Certainement pas le repos dû à la fatigue ! « Il ne faiblit point et ne se fatigue point. » Bien qu'il ait déployé les cieux, posé les fondations de la terre, pesé les montagnes à la balance et les collines au peson, et inventé dix mille formes d'êtres différentes, son inventivité était toujours aussi fraîche et son énergie toujours aussi vigoureuse. Certainement pas le repos dû à l'inactivité.

« Mon Père travaille jusqu'à présent », a déclaré notre Seigneur. « En Lui, nous vivons, nous nous mouvons et nous existons. » Il est vrai que, pour autant que nous le sachions, Il n'envoie plus actuellement de soleils, de systèmes ou de nouveaux types d'êtres. Cependant, Sa puissance est toujours à l'œuvre, réparant, renouvelant et soutenant la structure de la vaste machinerie de l'univers. Aucun moineau ne tombe à terre sans lui. Le cri du jeune lion et le mugissement des bœufs dans les pâturages attirent instantanément son attention. « Tout subsiste en lui. » C'était le repos d'une œuvre achevée. Il s'est attelé à l'œuvre spécifique de la création et a appelé à l'existence tout ce qui est ; et

quand cela fut achevé, Il dit que cela était très bon ; et aussitôt, Il se reposa de toute l'œuvre qu'Il avait créée et faite. C'était le repos de la complaisance divine, de la satisfaction infinie, du contentement parfait. Cela équivalait à dire : « Ma création est telle que je l'avais voulue, achevée et parfaite. Je suis parfaitement satisfait ; il n'y a plus rien à faire ; tout est très bon. »

C'est donc ce repos que nous sommes invités à partager. — Nous ne sommes pas appelés à un sommeil profond qui suit un travail épuisant, ni à l'inaction ou à l'indolence, mais à un repos qui est possible au milieu d'une activité intense et d'un travail acharné ; à un équilibre parfait entre les dépenses et les recettes de la vie ; à un cœur satisfait ; à une paix qui dépasse toute compréhension ; au repos de la volonté dans la volonté de Dieu ; et au calme des profondeurs de la nature, qui ne sont pas perturbées par les ouragans qui balayent la surface et poussent les vagues puissantes. Ce repos tend les deux mains aux âmes fatiguées des hommes à travers les âges, leur offrant son abri comme un havre contre les tempêtes de la vie.

Mais est-il certain que ce repos n'a pas déjà été atteint et épuisé par les enfants des hommes ? — Cette question est examinée en détail et répondue dans ce paragraphe remarquable. Le sabbat n'a pas réalisé ce repos (verset **4:3**). Nous ne pouvons pas trop louer son ministère. Sa loi est écrite, non seulement dans les Écritures, mais aussi dans la nature de l'homme. La bande impie des révolutionnaires français a découvert qu'elle ne pouvait pas remplacer la semaine par la décennie, le jour sur sept par le jour sur dix. Tel un ange serviteur, il soulage la monotonie du travail, fait taire la lourde machinerie de la vie et tisse sa magie de repos ; mais il est trop irrégulier et éphémère pour réaliser le repos de Dieu. Il peut le symboliser, mais il ne peut l'épuiser. En effet, il a été rompu par la rébellion de l'homme dès que Dieu l'a sanctifié et consacré. Canaan n'a pas connu ce repos (verset **4:8**). La Terre promise était un grand soulagement après les marches et les privations du désert. Mais il a été constamment interrompu, et finalement brisé, lors de la captivité, comme les formes des montagnes dans le lac par une averse de grêle. De plus, dans le livre des Psaumes, écrit quatre cents ans après que Josué eut conduit Israël à travers le Jourdain, le Saint-Esprit, parlant par l'intermédiaire de David, indique un repos encore à venir (**Psaume 95:7**). Il est certain donc que si aucun de ces événements n'a réalisé le repos de Dieu, celui-ci demeure encore, attendant nous et tout le peuple de Dieu. « Il reste donc », inépuisable et non réalisé, « un repos sabbatique pour le peuple de Dieu ».

LE SABBAT DU RÉDEMPTEUR.

Il existe une autre raison qui justifie cette conviction que le repos de Dieu est inépuisable — Jésus, notre Précurseur et Représentant, y est entré pour nous. Voyez ce qu'affirme le verset **4:10** : « Celui qui est entré dans son repos ; et qui peut-il être, sinon notre grand Josué, Jéhovah-Jésus ? Lui aussi a cessé Son œuvre de rédemption, comme Dieu a cessé Son œuvre de création. Après l'acte créateur, vint le sabbat, où Dieu cessa Son œuvre et la déclara très bonne ; ainsi, après l'acte rédempteur, vint le sabbat pour le Rédempteur. Il reposa, pendant le septième jour, dans le tombeau de Joseph, non pas parce qu'il était épuisé ou inactif, mais parce que la rédemption était achevée et qu'il n'avait plus rien à faire. Il s'assit à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts ; et cette session majestueuse n'est le signe ni de fatigue ni d'indolence. Il vit éternellement pour intercéder ; il travaille avec Ses serviteurs, confirmant leurs paroles par des signes ; il marche au milieu des sept chandeliers d'or. Et pourtant, il se repose comme un homme peut se reposer après s'être élevé au-dessus de sa vie ordinaire pour accomplir un grand acte d'émancipation et de délivrance ; mais, après l'avoir accompli, il retourne à la routine ordinaire de sa vie antérieure, heureux et satisfait dans son cœur. Ce repos n'est pas réservé au Christ seul, mais aussi à nous, qui sommes identifiés à jamais à lui dans sa vie glorieuse. Nous avons été élevés avec lui dans l'esprit et le dessein de Dieu, et nous avons été amenés à nous asseoir avec Lui dans les lieux célestes ; de sorte qu'en Jésus, nous sommes déjà entrés dans le repos de Dieu, et nous n'avons plus qu'à nous l'approprier par une foi vivante.

Comment, alors, pouvons-nous concrètement réaliser et apprécier le repos de Dieu ? — (1) Nous devons vouloir la volonté de Dieu. Tant que la volonté de Dieu, qu'elle soit exprimée dans la Bible ou dans la providence, va dans une direction et que notre volonté va dans une autre, le repos est impossible. Peut-il y avoir du repos dans une famille terrestre lorsque les enfants s'opposent constamment aux règles et au contrôle de leurs parents ? À combien plus forte raison ne pouvons-nous pas être en paix si nous nourrissons un esprit incessant d'insubordination, de remise en question, de contradiction et de résistance à la volonté de Dieu ! Cette volonté doit être faite sur terre comme au ciel. Personne ne peut retenir Sa main ou dire : « Que fais-tu ? » Elle sera faite avec nous ou malgré nous. Si nous y résistons, le joug contre lequel nous nous rebellons ne fera que nous irriter la peau,

mais nous devons quand même le porter. Il est donc beaucoup plus sage de s'y soumettre humblement et de nous soumettre à la main puissante de Dieu en disant : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » L'homme qui a appris le secret du Christ, en disant un « oui » perpétuel à la volonté de Dieu ; dont la vie est une riche mélodie sur le thème « Ainsi soit-il, Père » ; dont la volonté suit le courant de la volonté de Dieu, comme la fumée de nos cheminées se laisse emporter par les vents de l'automne — cet homme trouvera le repos pour son âme.

(2) Nous devons accepter l'œuvre accomplie par le Christ. — Il a achevé l'œuvre de notre rédemption, car Il n'avait plus rien à faire. Nos péchés et ceux du monde ont été effacés. Le pouvoir de l'adversaire a été annulé. La porte du ciel a été ouverte à tous ceux qui croient. Tout était achevé, et c'était très bon. Cessons donc nos œuvres. Ne pensons plus que nous devons faire quoi que ce soit, par nos larmes, nos prières ou nos œuvres, pour nous rendre acceptables à Dieu. Pourquoi chercherions-nous à ajouter un point à un vêtement achevé, ou à apposer un trait supplémentaire sur le mandat de pardon signé et scellé qui nous a été remis ? Nous n'avons pas à nous inquiéter de l'achèvement ou de la suffisance d'une œuvre divinement accomplie. Apaisons nos craintes en considérant que ce qui satisfait le Christ, notre Sauveur et notre Chef, peut très bien nous satisfaire. Osons nous tenir sans crainte devant Dieu, en vertu du sacrifice glorieux et accompli du Calvaire. Faisons taire toute agitation en nous rappelant le cri du Christ mourant sur la croix et le témoignage du tombeau vide.

« IL PREND SOIN DE VOUS. »

(3) Nous devons faire confiance à la sollicitude de notre Père. — « Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car il prend soin de vous. » Parfois comme un déluge sauvage qui emporte tout sur son passage, parfois comme une goutte d'eau qui tombe sans cesse, les soucis troublent notre paix. Que nous tomberons un jour sous la main de Saül ; que nous serons laissés mourir de faim ou dépérir dans un hospice respectable ; que nous ne serons jamais capables de surmonter les difficultés des jours ou des semaines à venir ; les soucis domestiques, les soucis familiaux, les soucis professionnels ; les soucis concernant les domestiques, les enfants, l'argent ; les soucis écrasants, et les soucis qui bourdonnent autour de l'âme comme un essaim de moucherons un jour d'été — quel repos peut-il y avoir pour une âme ainsi assaillie ? Mais, lorsque nous apprenons à vivre par la foi, en croyant que notre Père nous aime, qu'Il ne nous oubliera pas et ne nous abandonnera pas, mais qu'Il s'engage à pourvoir à tous nos besoins ; lorsque nous acquérons la sainte habitude de Lui parler de tout et de tout Lui confier, dès que la moindre ombre se profile sur notre âme ; lorsque nous acceptons les insultes, les contrariétés et les interruptions, d'où qu'elles viennent, comme étant Sa permission et, par conséquent, comme faisant partie de Sa volonté pour nous, alors nous avons appris le secret de l'Évangile du repos.

(4) Nous devons suivre l'exemple de notre Berger. — « Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos » (verset 3). Le chemin est sombre ; le sentier de montagne est souvent caché à notre vue par les épais brouillards qui recouvrent les collines et les vallées ; nous pouvons à peine distinguer un pas devant nous. Cependant, notre Guide divin sait. Celui qui a foulé les chemins de la terre marche à nos côtés, invisible. Le bouclier de sa protection nous entoure, et sa voix, claire et douce, nous murmure la paix. Pourquoi aurions-nous peur ? Celui qui nous touche touche son épouse, son bien acquis, la prunelle de ses yeux. Nous pouvons donc avoir confiance et ne pas craindre. Même si les montagnes s'éloignaient ou si les collines étaient déplacées, sa bonté ne s'éloignerait pas de nous, et l'alliance de sa paix ne serait pas supprimée. Et au milieu de la tempête, de l'obscurité et des attaques de nos ennemis, nous l'entendrons nous apaiser avec le doux refrain de sa berceuse de repos : « Je vous donne ma paix ; dans le monde, vous aurez des tribulations, mais en moi, vous aurez la paix. »

Chapitre 11

LA PAROLE DE DIEU ET SON TRANCHANT

« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles; elle juge les sentiments et les pensées du cœur. » — **Hébreux 4:12**

Nous avons tous affaire à Dieu. « Celui avec qui nous avons affaire ». Vous ne pouvez pas rompre ce lien. Vous devez avoir affaire à Lui en tant que rebelle, si ce n'est en tant qu'ami ; sur la base des œuvres, si ce n'est sur la base de la grâce ; devant le grand trône blanc, si ce n'est dans les jours éphémères du temps. Vous ne pouvez pas vous passer de Dieu. Vous ne pouvez pas agir comme vous le feriez s'il n'y avait pas de Dieu. Vous ne pouvez pas éviter d'avoir affaire à lui ; car même si vous deviez dire qu'il n'y a pas de Dieu, en violant les instincts les plus évidents de votre être, vous respireriez quand même son air, mangeriez sa nourriture, occuperiez son monde et vous tiendriez finalement devant son tribunal.

Et, si vous me pardonnez le matérialisme de la référence, je suivrai la suggestion de mon texte et dirai que le Dieu avec lequel nous avons affaire a des yeux. « Les yeux de celui avec qui nous avons affaire. » « Tu es un Dieu qui voit » s'écria, stupéfaite, une esclave égyptienne qui avait passé son enfance parmi les vastes statues de dieux aux yeux de pierre qui regardaient au loin, mais ne voyaient pas. Et elle avait raison. « Le Seigneur regarde du haut des cieux ; ses yeux voient, ses paupières examinent les enfants des hommes. »

Ces yeux ne ratent personne. — « Il n'y a aucune créature qui ne soit manifeste à ses yeux. » La bonté la plus authentique est la moins ostentatoire. Elle se faufile discrètement à travers le monde, remplissant ses journées d'actes et de paroles d'une douce gentillesse, que seul le ciel connaît ; et c'est là qu'elle trouve sa récompense suffisante. Elle prie derrière des portes closes ; elle pratique un renoncement vigoureux en secret ; elle accomplit son œuvre de miséricorde en toute discrétion. Ainsi, le monde bruyant des hommes, avec ses trompettes, ses hérauts et ses annonces dans les journaux, en sait peu à son sujet et ne peut trouver les recoins où les fleurs sauvages de Dieu fleurissent dans des hauteurs inaccessibles, à la vue de son œil seul. Mais le Père voit en secret. Les yeux du Seigneur sont sur les justes. Ses yeux parcourent toute la terre, pour se montrer fort au nom de ceux dont le cœur est parfait envers lui. Souhaitez-vous être guidé ? — Levez les yeux ! Ces yeux attendent de vous guider d'un regard. Êtes-vous dans la douleur ? — Ils se voileront de larmes. Vous écarterez-vous du droit chemin ? — Ils vous ramèneront et briseront votre cœur, comme celui de Pierre. Vous trouverez votre paradis dans la lumière rayonnante du regard de Dieu, une fois que vous aurez appris à Le rencontrer, revêtu de la justice de Jésus.

L'ŒIL DE DIEU QUI TOUT VOIT.

Cher lecteur non converti, souvenez-vous qu'il n'existe aucun écran qui puisse cacher quoi que ce soit aux yeux de Dieu. Ses yeux sont comme une flamme de feu, et nos écrans les plus solides se fissurent comme de la gaze devant le contact de cette flamme sacrée. Même les rochers et les collines sont insuffisants pour se cacher du visage de celui qui siège sur le trône. « Où irais-je loin de ta présence ? » Cette question reste sans réponse, et il est impossible d'y répondre. Elle figure dans les Écritures depuis trois mille ans, et personne parmi les myriades de personnes qui les ont lues n'a encore été capable d'y répondre. Le ciel dit : « Pas ici. L'enfer dit : « Pas ici. » Ce n'est pas parmi les anges, ni parmi les perdus, ni dans les vastes espaces silencieux de l'éternité. Il n'y a aucune créature qui ne soit visible à ses yeux. Celui qui a créé les vautours, capables de discerner depuis les hauteurs les plus élevées le moindre morceau de nourriture dans le désert, a des yeux aussi perçants que les leurs. Et pensez à la puissance des yeux de Dieu ! Lorsque les cavaliers égyptiens poursuivirent Israël dans les profondeurs de la mer, ils firent soudain demi-tour pour s'enfuir. Pourquoi ? Non pas à cause du tonnerre, de la foudre ou d'une voix, mais à cause d'un regard. « Le Seigneur regarda hors de la nuée et troubla les Égyptiens. » Ah, pécheur, combien il sera terrible pour vous de rester sous le regard sévère de Dieu ! « Il se montrera sévère envers les rebelles. »

Ces yeux ne manquent rien. — « Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. » Il est dit du Seigneur Jésus qu'à une occasion, il entra dans

Jérusalem et dans le Temple ; et après avoir regardé tout autour de lui, il sortit. C'était son dernier regard d'adieu. Mais remarquez son exhaustivité. Rien ne lui échappa. Nous ne voyons que des parties des choses, et souvent nous regardons sans voir. Mais le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit ; car l'homme regarde à l'apparence extérieure, mais le Seigneur regarde au cœur. « Mis à nu et dévoilé ». C'est une expression sacrificielle, qui désigne l'acte sacerdotal consistant à jeter la victime sur le dos devant Lui, afin qu'elle reste exposée à son regard, incapable de se relever, prête à être égorgée. Ah, avec quelle ardeur nous essayons de cacher et de dissimuler notre péché ! Nous n'osons pas écrire un journal intime véridique ; nous redoutons la maladie qui délierait notre langue en bavardages incessants ; nous reculons devant le regard aimant de nos êtres chers. Nous trompons les hommes, et parfois nous-mêmes, mais pas notre grand Prêtre. Il voit tous — ces péchés secrets, cette inimitié cachée, cette chambre fermée, ce cambrioleur caché, cet assassin masqué, ce passager clandestin, cette déclinaison du cœur, cette petite fissure dans la lyre, cette tache de pourriture dans le fruit succulent. Et c'est ainsi que les hommes sont tenus à l'écart du Canaan du repos de Dieu, car il voit le cœur mauvais de l'incrédulité qui s'éloigne de lui ; et à cause de cela, il jure aujourd'hui, comme autrefois : « Ils n'entreront pas dans mon repos. »

N'est-il pas remarquable que Celui qui nous connaît si bien continue de nous aimer ? — Ce serait en effet un mystère inexplicable, si ce n'était la vérité des mots qui suivent si doucement : « Puisque nous avons un grand souverain sacrificateur... ». Il a un cœur de prêtre. Son regard scrutateur n'est pas celui d'une curiosité morbide ou oisive, mais celui d'un chirurgien qui examine attentivement la source de la maladie avec compassion et tendresse, et qui décide de l'extirper aussi rapidement et aussi doucement que possible. N'est-il pas fréquent qu'une connaissance plus approfondie engendre un amour qui semblait autrefois impossible ? Certaines personnes ont un visage si dur et un regard si froid que nous sommes immédiatement rebutés ; mais si nous savions tout ce qu'elles ont enduré, leurs blessures et leurs déceptions, nous commencerions à avoir pitié d'elles, et la pitié est proche de l'amour. Le Sauveur nous connaît depuis toute éternité — nos chutes et nos ascensions, nos possibilités secrètes de mal, nos profondeurs insondables d'égarément et de dépravation ; et pourtant, il nous aime et continuera de nous aimer.

« Il sait tout, mais nous aime plus qu'il ne le sait. »

LA PAROLE VIVANTE.

Et de cet amour, qui jaillit éternellement dans le cœur de Jésus, insensible à l'hiver de notre négligence, inébranlable face aux exigences de notre inconstance, découle la discipline rigoureuse dont parle ce passage. Dans une phrase majestueuse, le voyant apocalyptique raconte comment il a vu la Parole de Dieu chevaucher son cheval blanc comme neige, vêtu d'une robe cramoisie, tandis que les nombreuses couronnes de l'empire brillaient sur son front. Deux traits sont particulièrement remarquables dans son apparence. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; cette caractéristique renvoie aux paroles que nous avons examinées. De Sa bouche sortait une épée aiguë à double tranchant ; cela renvoie aux paroles qui nous invitent maintenant. Nous ne devons jamais séparer ces deux éléments. Les yeux et l'épée. Pas seulement les yeux, car à quoi servirait de voir sans frapper ? Pas seulement l'épée, car frapper sans voir causerait une douleur inutile — ce serait comme une opération chirurgicale les yeux bandés. Mais le regard tendre et pénétrant, suivi du coup rapide et décisif de l'épée de l'amputation et de la délivrance. Oh, qui se soumettra maintenant à ce coup, porté par la main douce qui a souvent apporté guérison et bénédiction, et qui a été clouée sur la croix, guidée par une sagesse infaillible et soutenue par la force toute-puissante ? Ce n'est pas la mort, mais la vie et la fécondité, la liberté et la bénédiction qui attendent ce seul coup d'émancipation. Cette épée est la Parole de Dieu.

La parole de Dieu est vivante. — Les paroles qu'il prononce sont esprit et vie (**Jean 6:63**). Où qu'elles tombent, même dans un sol aride et sans vie, elles commencent à engendrer la vie et produisent des fruits semblables à elles-mêmes. Elles pénètrent dans le cœur d'une femme désespérée ; aussitôt, elle éprouve du remords pour son passé, fait le vœu de se repentir et se précipite pour devenir évangéliste auprès des autres. Elles pénètrent dans le cœur d'un brigand mourant ; et immédiatement, il s'abstient de blasphémer, réprimande son compagnon et annonce la messianité, l'innocence et la gloire prochaine du Sauveur mourant. Ils pénètrent dans les cœurs épuisés par les excès sauvages des grandes époques païennes et mécontents, bien qu'enrichis par les fruits de l'art, du raffinement et de la philosophie à l'apogée même de leur développement ; et voilà que le désert moral commence à germer avec des récoltes de sainteté et à fleurir avec les roses du ciel. Si

seulement ces paroles, prononcées par le Christ, pouvaient agir sur les consciences, il y aurait immédiatement un regain de vie.

La parole de Dieu est active, c'est-à-dire énergique. — Sous son emprise, les aveugles voient, les sourds entendent, les paralysés sont animés d'une nouvelle énergie, les morts s'agitent dans leurs tombes et se lèvent. Peu de choses sont plus énergiques que la vie. Placez une graine dans la fissure d'un rocher, et elle le fendra en deux de haut en bas. Même si les murs, les rochers et les ruines entravent la progression de la jeune pousse, elle se frayera néanmoins un chemin vers la lumière, l'air et la pluie. Et lorsque la Parole de Dieu pénètre dans le cœur, ce n'est pas comme un meuble ou un morceau de bois. Elle s'affirme et lutte pour la maîtrise, et oblige les hommes à renoncer au péché, à régler des querelles de longue date, à restituer les gains mal acquis, à s'efforcer d'entrer par la porte étroite. « Maintenant, vous êtes purifiés », a dit notre Seigneur, « par la parole que je vous ai dite ». Les paroles du Christ sont son van, avec lequel il a coutume de purifier sa farine, que ce soit dans le cœur ou dans le monde. Nous ne sommes donc pas surpris qu'un commerçant important d'un centre commercial florissant ait déclaré que la visite de deux évangélistes, qui n'ont fait que répéter la Parole de Dieu, avait eu autant d'effet qu'un renouveau du commerce, car elle avait incité de nombreuses personnes à rembourser des dettes qui étaient considérées comme perdues.

LE TYPE DE PRÉDICATION NÉCESSAIRE.

La parole de Dieu est tranchante. — Sa tranchant est triple. Elle est tranchante pour transpercer. Le jour de la Pentecôte, lorsque Pierre brandit l'épée de l'Esprit, elle transperça le cœur de trois mille personnes ; et celles-ci tombèrent blessées à mort devant lui, s'écriant : « Que devons-nous faire ? » Depuis lors, souvent des hommes forts ont été terrassés sous l'effet de cette même épée, habilement maniée. Et c'est le genre de prédication dont nous avons besoin. Les hommes sont exhortés à accepter le don de Dieu, et beaucoup semblent accepter l'invitation ; mais avec le temps, ils s'éloignent. La cause n'en est-elle pas qu'ils n'ont jamais été blessés à mort dans leur amour-propre, que leur cœur n'a jamais été transpercé au point de laisser couler le sang de leur propre vie, qu'ils n'ont jamais été réduits à l'état de poussière de mort ? Oh, pour Boanerges ! — capable de percer l'armure des excuses et des vains espoirs derrière lesquels les hommes se protègent, afin que beaucoup puissent crier avec Achab, transpercé entre les articulations de son harnais : « Tourne ta main et emmène-moi hors de la bataille, car je suis blessé ! »

Il est important de bien diviser. — Avec son couteau tranchant, le prêtre avait l'habitude de disséquer les articulations de l'animal et d'ouvrir même la moelle des os. Chaque poil était examiné, chaque membre inspecté ; ainsi, le don sacré était accepté et pouvait être offert en sacrifice. Et l'examen minutieux de Dieu ne se satisfait pas de l'apparence extérieure et de la profession. Il va beaucoup plus loin. Il pénètre dans ces régions mystérieuses de la nature où l'âme et l'esprit, le but, l'intention, le motif et l'impulsion tiennent leur cour secrète et font fonctionner les rouages cachés de la vie humaine. Qui peut fouler les confins mystérieux où l'âme et l'esprit se touchent ? Quelle est la ligne de démarcation ? Où l'un finit-il et où l'autre commence-t-il ? Nous ne pouvons le dire ; mais cette Parole mystique de Dieu pourrait séparer l'un de l'autre aussi facilement que l'on sépare la lisière du tissu. Elle est à l'aise dans des distinctions trop fines et trop minutieuses pour être comprises par l'esprit humain. Elle assume une fonction semblable à celle que Jésus a refusée lorsqu'il a dit : « Qui m'a établi pour être votre juge et votre diviseur ? »

Il est sévère dans ses critiques et ses jugements. — « Prompt à discerner les pensées et les intentions du cœur. » Le Christ est attentif à cela. Car ce qu'un homme pense et envisage dans son cœur, il le deviendra tôt ou tard dans la vie. Nous devons nous attendre à ce que nos pensées, nos relations et nos intentions les plus secrètes soient interrogées, critiquées et évaluées par la Parole de Dieu. Aucun tribunal d'enquête n'a jamais été présidé par un inquisiteur plus rigoureux que celui-ci. Les cadavres du passé sont exhumés ; les vieux greniers avec leurs boîtes cadennassées sont explorés ; les comptes des années passées sont vérifiés et imposés. Dieu est le critique de tous les secrets du cœur. Il examine chaque pensée ou intention qui nous traverse l'esprit. Il pèse constamment dans la balance nos pensées et nos objectifs, même s'ils sont légers comme l'air.

Une fois, lorsque Saül avait épargné le butin d'une ville condamnée, ainsi que son monarque, ce dernier vint voir Samuel, non pas en tant que criminel, mais avec délicatesse, comme un ami choyé. Et Samuel dit : « Comme ton épée a rendu les femmes sans enfants, ta mère sera sans enfant parmi les femmes. Et Samuel fit passer Agag au fil de l'épée devant le Seigneur. » C'est ainsi que nous avons épargné trop de nos péchés, au risque d'être irrémédiablement rejetés du trône de la véritable virilité

et de la justice. Combien il vaut mieux laisser le Christ accomplir Son œuvre d'amputation et d'excision ! Si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, demandons-Lui de nous sonder. Si nous ne pouvons pas couper le membre offensant, tournons-nous vers lui pour qu'il nous en débarrasse.

Ne le craignons pas ; après ces paroles terribles, comme le son des cloches après le fracas de la tempête sur l'orgue de Fribourg, on nous dit qu'« Il a été tenté en tout point comme nous » et que « nous n'avons pas un grand prêtre qui ne puisse compatir à nos faiblesses ». « Chante-t-elle bien ? » demanda le professeur d'une nouvelle chanteuse d'opéra. « Magnifiquement », répondit-il, « mais si je devais la faire débiter, je commencerais par lui briser le cœur ». Il voulait dire que celui qui n'avait pas été brisé par le chagrin ne pouvait toucher les cordes les plus profondes de la vie humaine. Ah ! cela n'est pas nécessaire avec notre Seigneur Jésus ; le reproche lui a brisé le cœur. Il comprend les cœurs brisés et est capable d'apaiser et de sauver tous ceux qui viennent à Dieu par Lui.

Chapitre 12

UNE AIDE OPPORTUNE ET NÉCESSAIRE

« Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secouru dans nos besoins. » — **Hébreux 4:16**

« Besoin ! Moment de besoin ! De besoin ; et nous ressentons nos besoins avec la plus grande acuité. Et même si vous possédez une abondance de biens et n'avez besoin de rien, vous êtes dans la plus grande misère ; mais lorsque vous vous reconnaissez comme malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu, alors le marchand ambulante se tient déjà à votre porte et frappe (**Apocalypse 3:17-20**). C'est lorsque les réserves s'épuisent que le roi de Cana remplit les vases de vin.

Êtes-vous convaincu de votre besoin ? Si ce n'est pas le cas, il est fort probable que vous vivrez et mourrez sans avoir entrevu la riche provision que Dieu a préparée pour y répondre. À quoi bon parler de riches provisions et de mets somptueux à ceux qui sont déjà rassasiés ? Mais lorsque l'âme, poussée par la nécessité, est au bord du désespoir — lorsque nous criions avec les lépreux d'autrefois : « Si nous entrons dans la ville, il y a la famine, et nous y mourrons ; si nous restons ici, nous mourrons aussi » — alors nous sommes sur le point de découvrir la riche provision qui nous attend (**2 Rois 7:8**) : toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes (**Éphésiens 1:3**) ; et toutes les choses qui concernent la vie et la piété (**2 Pierre 1:3**). Il y a donc deux raisons pour lesquelles de nombreux chrétiens mènent une vie si pauvre : ils n'ont jamais pris conscience de leur besoin infini et ils n'ont jamais profité des ressources infinies qui sont à leur portée, comme les fruits des branches basses d'un verger en automne.

Nos besoins sont doubles. Nous avons besoin de miséricorde. — C'est notre besoin fondamental. La miséricorde lorsque nous sommes au plus mal, oui, et lorsque nous sommes au mieux ; la miséricorde lorsque le couteau d'élagage coupe profondément — oui, et lorsque nous sommes couverts de feuillage, de fleurs ou de fruits ; la miséricorde lorsque nous sommes brisés et profondément affligés — oui, et lorsque nous nous tenons sur le saphir pavé au sommet de la montagne pour converser avec Dieu. Le plus grand saint parmi nous ne peut exister sans la miséricorde de Dieu, tout comme les insectes éphémères d'un midi d'été ne peuvent vivre sans le soleil.

Nous avons besoin de la grâce pour nous aider. — Aide pour traverser les vallées et pour marcher sur les hauteurs, où les chamois peuvent à peine se tenir debout. Aide pour souffrir, pour rester immobile, pour attendre, pour vaincre, pour verdir un petit coin de jardin dans le grand labour de Dieu. Aide pour vivre et pour mourir.

LES PRÊTRES D'ISRAËL.

Chacun d'entre eux est accueilli devant le trône. — Venez, nous y allons. Ce n'est pas le grand trône blanc du jugement, mais le trône de la grâce entouré d'un arc-en-ciel. « Non, vous vous exclamerez, jamais ! Je suis un homme aux lèvres et au cœur impurs ; je n'ose pas me présenter devant Celui devant qui les anges se voilent le visage ; le feu de Sa pureté redoutable jaillira sur moi, me consumant et me réduisant en cendres. Je suis extrêmement effrayé et tremblant ; ou, si je trouve le courage d'y aller une fois, je ne pourrai jamais y aller aussi souvent que j'en ai besoin, ni demander les dons communs et insignifiants nécessaires à la vie quotidienne. « Silence, âme ! Tu peux t'approcher aussi souvent et aussi hardiment que tu le souhaites, car nous avons un grand Souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux, et qui n'est pas incapable de compatir à nos faiblesses.

Un prêtre. — Au plus profond du cœur des hommes existe un besoin instinctif et profond d'un prêtre, qui soit à la fois arbitre et médiateur, qui pose une main sur l'homme et l'autre sur Dieu, et qui fasse le lien entre les deux. L'esprit et le sarcasme peuvent bien lancer leurs épithètes sur ce désir primordial, mais ils pourraient tout aussi bien essayer d'éteindre par les mêmes méthodes le désir du corps pour la nourriture, de l'esprit pour la vérité, du cœur pour l'amour. Et aucune religion n'est destinée à satisfaire les aspirations les plus profondes de l'humanité si elle n'a pas au cœur la présence d'un prêtre devant le trône de la grâce, comme autrefois le prêtre se tenait devant le propitiatoire, qui en était la préfiguration littérale sous la dispensation de la loi lévitique.

Une preuve intéressante de ce besoin humain d'un prêtre est donnée dans le Livre des Juges. — Sur la crête des collines d'Éphraïm se trouvait la maison ancestrale d'une famille aisée, qui abritait dans son enceinte un sanctuaire privé où, bien qu'il y eût des téraphim, un éphod et des vêtements sacrés, il n'y avait pas de prêtre. Cependant, rien ne pouvait compenser cette lacune fatale. Et Mica dit à un Lévitte qui passait par là : « Reste avec moi et sois pour moi un père et un prêtre. Et lorsque celui-ci, sans hésiter, accepta, Mica se reconforta en disant : « Maintenant, je sais que le Seigneur me fera du bien, puisque j'ai un Lévitte pour prêtre. » Mais les mêmes sentiments qui l'animaient étaient partagés par une partie de la tribu de Dan, en route pour coloniser une région éloignée du pays. Eux aussi devaient avoir un prêtre ; ainsi, tandis que six cents guerriers armés se tenaient autour de la porte, cinq hommes se faufilèrent dans la cour, s'introduisirent dans la petite chapelle, emportèrent ses images et autres objets de culte, soudoyèrent le prêtre en lui offrant un salaire plus élevé pour les accompagner ; et, bien avant que le vol ne soit découvert, tout le groupe avait repris son voyage et était déjà loin.

Toutes les familles humaines ont suivi le même programme général. — Partout où elles ont construit des maisons pour elles-mêmes, elles ont érigé le wigwam, la pagode, le Parthénon, le temple gardé par un obélisque, la cathédrale gothique inspirée du modèle de la clairière, un oracle feuillu pétrifié en pierre ; et elles ont choisi l'un des leurs, mis à part du travail ordinaire et sanctifié par des rites spéciaux pour officier, fouler son sol et plaider à ses autels, intercédant pour elles en temps de famine, de pestilence et de peste ; bénissant leurs armes lorsqu'elles partaient au combat et recevant le butin de la victoire ; faisant expiation pour les péchés et assurant le pardon.

Ce désir était satisfait avec le plus grand soin dans cette religion vénérable dans laquelle ces chrétiens hébreux avaient été élevés. — Les fils d'Aaron étaient les prêtres d'Israël. Ils portaient une tenue spéciale, mangeaient une nourriture spéciale et vivaient dans des villes spéciales ; tout était fait pour accentuer leur séparation afin de s'occuper des affaires spirituelles de la nation. Pendant seize siècles, ce système avait prévalu, ralliant autour de lui les émotions les plus profondes et les plus sacrées, et s'entrelaçant comme du lierre autour du chêne de la vie nationale. Et, comme nous l'avons vu, ce n'était pas une petite privation pour ces nouveaux convertis de se détacher d'un tel système et d'accepter une religion dans laquelle il n'y avait ni temple visible, ni cérémonie, ni prêtre.

LE SACERDOCE DU CHRIST.

Cependant, nous apprenons ici que Jésus-Christ est la réponse parfaite à ces aspirations instinctives qui, à travers les âges de l'histoire humaine et hébraïque, ont aveuglément conduit vers lui. Tel est l'objectif des premiers chapitres, et deux séries de preuves nous ont conduits à la même conclusion. Deux colonnes imposantes se dressent devant nous : l'une se trouve dans les chapitres I et II de cette épître, l'autre dans les chapitres III et IV. Elles ont une base commune d'où elles tirent leur origine : la filiation du Christ. La première colonne s'intitule « Le Christ supérieur aux anges » ; et le rouleau qui entoure son chapiteau indique que Jésus, en tant que représentant de l'humanité, est entré dans la gloire promise dans le huitième psaume. La deuxième colonne s'intitule « Le Christ supérieur à Moïse » ; et le rouleau qui entoure son chapiteau indique que Jésus, en tant que notre représentant, est entré dans le repos de Dieu. Chacune d'elles contribue à soutenir un chapiteau commun, le sacerdoce du Christ. Les deux premiers chapitres se terminent par une description du Grand Prêtre miséricordieux et fidèle, qui accomplit la réconciliation pour les péchés du peuple (**2:17-18**). Les deux chapitres suivants se terminent par les mots sur lesquels nous nous attardons actuellement, concernant le Grand Prêtre (**4:14**). Toute parole est confirmée par la bouche de deux témoins. Nous n'avons pas besoin de prêtres humains. Leur travail est terminé, leur fonction est remplacée, leurs tâches sont achevées. S'arroger des fonctions sacerdotales telles que le sacrifice, l'absolution ou l'administration de la grâce sacramentelle, c'est empiéter de manière sacrilège sur un domaine qui est sacré pour le Fils de Dieu ; et, aussi royaux soient-ils dans leur apparence ou leur intelligence, il faut leur résister comme Azaria a résisté à Ozias en disant : « Il ne t'appartient pas d'offrir de l'encens au Seigneur, mais à Jésus, notre Grand Prêtre ; quitte ta fonction, car tu as transgressé ; et cela ne sera pas pour ton honneur auprès du Seigneur Dieu. »

Un Grand-Prêtre. — Un prêtre parmi les prêtres, capable d'offrir des sacrifices, non seulement pour le peuple, mais aussi pour tous les prêtres de sa maison ; et seul responsable des rites du grand jour des Expiations, lorsque tous les autres prêtres étaient bannis de l'enceinte du Temple, tandis que le grand prêtre, vêtu de blanc, offrait une expiation pour ses propres péchés, ceux de sa famille et ceux de son peuple.

Nous avons été faits prêtres pour Dieu ; mais notre travail sacerdotal consiste à offrir l'encens de la prière et de la louange, et les dons de nos vies consacrées. Nous n'avons rien à voir avec l'expiation des péchés, qui nous est pourtant nécessaire, non seulement pour nos péchés en tant que membres ordinaires de la congrégation, mais aussi pour ceux que nous commettons, consciemment ou inconsciemment, dans l'exercice de notre fonction sacerdotale. Nos larmes de pénitence doivent être aspergées du sang de Jésus ; nos heures les plus saintes doivent être acceptées grâce à ses mérites ; notre service le plus noble nous condamnerait, sans son sacrifice expiatoire.

Un Grand Grand-Prêtre. — Tous les autres grands souverains Lui étaient inférieurs. Il est autant supérieur aux grands souverains que n'importe lequel d'entre eux l'était aux souverains de son époque. Mais cela n'épuise pas Sa grandeur. Il n'appartient pas à leur lignée, mais à une lignée plus ancienne, plus vénérable et plus grandiose, dont le fondateur était ce personnage mystérieux à qui Abraham, le père d'Israël, donnait la dîme et rendait hommage. Proclamé par Dieu grand prêtre selon l'ordre de Melchisédek. « Non, sa grandeur est celle du Fils de Dieu, le compagnon et l'égal de la Divinité. Il est aussi grand que sa nature infinie, sa mission divine et son idéal de ministère peuvent le rendre.

« IL EST TOUCHÉ. »

Passé à travers les cieux. — Entre le lieu saint où le prêtre accomplissait quotidiennement le service du sanctuaire et le sanctuaire intérieur interdit à tous sauf au grand prêtre une fois par an, était suspendu un voile bleu. Et que symbolisait ce voile bleu, sinon ces rideaux célestes, œuvre des doigts de Dieu, qui séparent notre vision mortelle des merveilles de sa chambre de présence ? Une fois par an, le grand prêtre portait le sang de l'expiation à travers le voile bleu de séparation et le répandait sur le propitiatoire ; et par cet acte significatif et solennel, il symbolisait l'entrée de notre Seigneur béni dans la présence immédiate de Dieu, portant les marques et les symboles de sa mort expiatoire, et prenant sa place là-bas en tant que notre Médiateur et Intercesseur, en qui nous sommes représentés, et pour qui nous sommes acceptés et aimés.

Touché par le sentiment de nos infirmités. — Il déteste le péché, mais aime le pécheur. Sa haine pour l'un est mesurée par Sa croix ; son amour pour l'autre est infini comme Sa nature. Et Son amour n'est pas une extase rêveuse, mais pratique, car tout le mécanisme de la tentation a été mis en œuvre contre Lui. Il serait trop long d'énumérer les points sur lesquels le grand adversaire des âmes nous assaille, mais il n'y a pas un sens, une faculté, un pouvoir qui ne puisse être la voie de son attaque. Par la porte des yeux, la porte des oreilles et la porte des pensées, ses escadrons cherchent à s'engouffrer. Et, aussi merveilleux que cela puisse paraître, notre Grand Prêtre a été tenté sur tous ces points, dans Son corps, Son âme et Son esprit ; mais il n'y a eu aucune hésitation dans Sa sainte résolution, aucune vacillation ni ombre de renoncement, aucun désir de céder. « Le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi. »

Toutes ses expériences sont encore vivantes dans Son esprit ; et chaque fois que nous allons vers Lui pour implorer Sa miséricorde ou Son aide, Il sait instantanément ce dont nous avons besoin et où nous en avons besoin, et immédiatement Ses intercessions nous obtiennent, et Ses mains nous accordent, exactement ce dont nous avons besoin. « Il est touché. » Ce cœur compatissant est la métropole vers laquelle chaque nerf afférent transporte immédiatement les sensations provenant des membres les plus humbles et les plus éloignés de Son corps, apportant en retour l'aide et la grâce nécessaires. Oh, vivre en contact avec le Christ ! Toujours le toucher, comme autrefois les femmes touchaient le bord de son vêtement, et recevoir des réponses, rapides comme l'éclair, et pleines de la vertu guérissante et salvatrice de Dieu (**Marc 5:28**).

Chapitre 13

« GETHSÉMANÉ »

« C'est lui qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, a appris, bien qu'il fût Fils, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, » — **Hébreux 5:7-8**

Huit oliviers anciens marquent encore aujourd'hui l'emplacement du jardin de Gethsémané ; il n'est pas improbable qu'ils aient été témoins de cette scène mémorable et mystérieuse évoquée ici. Et quelle scène ce fut ! Elle serait restée unique et inaccessible dans son émerveillement si elle n'avait pas été suivie de quinze heures d'un mystère encore plus grand.

Les mots les plus forts de la langue grecque sont utilisés pour décrire l'angoisse intense que le Sauveur a traversée entre les murs de ce jardin. « Il commença à être triste », comme si, dans toutes ses expériences passées, Il n'avait jamais connu la tristesse ! « Il était profondément troublé », comme si son esprit était presque étourdi et submergé. « Il était très accablé », Son esprit s'est courbé sous le poids de Ses chagrins, comme plus tard Son corps s'est courbé sous le poids de Sa croix ; ou bien ce mot peut signifier qu'Il était tellement distrait par le chagrin qu'Il était presque hors de Lui-même. Et le Seigneur Lui-même n'aurait pas pu trouver de mots plus forts que ceux qu'Il a utilisés lorsqu'Il a dit : « Mon âme est profondément attristée, jusqu'à la mort. »

Cependant, l'évangéliste Luc nous fournit la preuve la plus convaincante de Son angoisse lorsqu'Il nous dit que Sa sueur, telle de grosses gouttes de sang, tombait sur le sol, touchée par le léger givre et l'air froid de la nuit. La touche finale est apportée par ces mots, qui évoquent Ses cris et Ses larmes.

Les choses qu'Il a subies. — Quelles étaient-elles ? Elles n'étaient pas celles du Substitut. Le sens général des Écritures montre que l'œuvre de substitution s'est réellement accomplie sur la croix. C'est là que le vêtement de notre justice accomplie a été tissé de haut en bas. C'est sur l'arbre qu'Il a porté nos péchés dans son propre corps. C'est par Son sang qu'Il nous a rapprochés de Dieu. C'est par la mort du Fils de Dieu que nous avons été réconciliés avec Dieu ; et les références répétées de l'Écriture, et en particulier de cette épître, au sacrifice, indiquent que dans l'acte de mourir, ce qui a été accompli magnifie la loi, la rend honorable et élimine tous les obstacles qui auraient autrement empêché l'amour de Dieu de réaliser ses desseins de miséricorde.

LES SOUFFRANCES DU JARDIN.

Nous ne comprendrons jamais pleinement ici comment le Seigneur Jésus a accompli la réconciliation pour les péchés du monde, ni comment ce qu'il a porté pouvait être équivalent à la punition due par une race pécheresse. Nous n'avons aucun critère de comparaison ; nous n'avons aucune ligne assez longue pour nous permettre de descendre dans les profondeurs de ce mystère inexploré ; mais nous pouvons l'accepter avec gratitude comme un fait énoncé de manière perpétuelle dans les pages de l'Écriture, à savoir qu'Il a accompli ce qui a ôté la malédiction, expié la culpabilité humaine et a été plus qu'équivalent à toutes les souffrances qu'une race d'hommes pécheurs aurait autrement dû supporter. Le mystère défie notre langage, mais il est appréhendé par la foi ; et, du haut de ses plus hauts sommets, l'amour discerne la signification de la mort du Christ par un instinct spirituel, même s'il n'a pas encore parfaitement appris le langage dans lequel exprimer ses conceptions des mystères qui entourent la croix. Il se peut que, à travers des milliers d'actions désintéressées, il acquière les termes qui Lui permettront un jour de tout comprendre et d'expliquer.

Mais tout ce sur quoi nous devons insister ici et maintenant, c'est que les souffrances du Jardin ne doivent pas être incluses dans l'acte de substitution, bien que, comme nous le verrons, elles y soient étroitement associées. Gethsémani n'était pas l'autel, mais le chemin qui y menait.

Les souffrances de notre Seigneur à Gethsémané ne pouvaient guère provenir de la crainte des souffrances physiques qui l'attendaient. Une telle hypothèse semble tout à fait incompatible avec la force d'âme héroïque, le silence majestueux, le calme et la maîtrise de la souffrance dont il fit preuve

jusqu'à son dernier souffle, et qui suscitèrent le respect même chez les Romains endurcis et matérialistes.

De plus, si la simple perspective du fouet et de la crucifixion avait provoqué chez notre Seigneur ces cris, ces larmes et cette sueur sanglante, il se serait certainement placé à un niveau inférieur à celui atteint par la multitude de ses disciples grâce à leur foi en lui. Des vieillards comme Polycarpe, des jeunes filles tendres comme Blandine, des garçons timides comme Attale ont contemplé à l'avance avec un calme imperturbable et ont enduré avec une force inébranlable des morts bien plus terribles, plus longues, plus agonisantes. Des criminels dégradés ont gravi l'échafaud sans trembler ni sangloter ; et il est certain que la foi la plus exaltée doit se montrer aussi courageuse que l'indifférence la plus brutale face à la solennité de la mort et de l'éternité. Il a été dit à juste titre qu'il n'existe aucune passion dans l'esprit humain, aussi faible soit-elle, qui ne puisse maîtriser la peur de la mort ; il est donc impossible de supposer que la crainte de la souffrance physique et du déshonneur ait pu ébranler à ce point l'esprit de notre Sauveur.

Cependant, Il anticipait les souffrances qu'Il allait endurer en tant qu'expiation pour le péché. — Il savait qu'Il allait être associé de très près au péché qui détruisait le bonheur humain et attristait la nature divine. Il savait, puisqu'Il s'était identifié à notre race déchue, qu'Il allait, d'une manière très profonde et merveilleuse, être fait péché et porter notre malédiction et notre honte, rejeté par les hommes et apparemment abandonné par Dieu. Il savait, comme nous ne le saurons jamais, l'extrême gravité et l'horreur du péché ; et ce que c'était que d'être le lieu de rencontre où convergeraient les iniquités de notre race, de devenir le bouc émissaire chargé d'une culpabilité qui n'était pas la sienne, de porter les péchés du monde. Tout cela était infiniment terrible pour quelqu'un d'aussi saint et sensible que Lui.

Il l'avait prévu depuis longtemps. Il était l'Agneau immolé avant la fondation du monde. Chaque fois qu'un agneau était immolé par un pécheur rongé par la conscience, ou qu'un bouc émissaire était relâché dans le désert, ou qu'un pigeon était plongé dans l'eau rouge de sang de son compagnon, Il se rappelait ce qui allait arriver. Avant Son incarnation, Il savait où, dans la forêt, le jeune arbre dont le bois servirait à fabriquer Sa croix était en train de pousser. Il le nourrissait même de sa pluie et de son soleil. Souvent, pendant Son ministère public, Il regardait manifestement au-delà des événements qui se déroulaient autour de Lui, vers cet événement suprême qu'Il appelait son « heure ». Et à mesure qu'elle approchait, son âme humaine était submergée par la perspective de devoir supporter le poids du péché du monde. Sa nature humaine ne reculait pas devant la mort en tant que telle, mais devant la mort qu'Il devait subir en propitiation pour nos péchés, et pas seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier.

CRIS ET LARMES INTENSES.

Six mois avant Sa mort, Il avait décidé de se rendre à Jérusalem, avec un regard si angoissé qu'Il remplissait le cœur de Ses disciples de consternation. Lorsque les questions des Grecs Lui rappelèrent qu'Il devait bientôt tomber en terre et mourir, Son âme fut si troublée qu'Il s'écria : « Père, délivre-moi de cette heure ? » Et alors, avec de grands cris et des larmes, Il supplia son Père, en tant que roi, de Lui épargner cette épreuve, si cela était possible. C'était Son âme humaine qui parlait. Quant à Son dessein divin de rédemption, Il n'y avait ni vacillation ni hésitation. Mais, en tant qu'homme, Il demandait s'il n'y avait pas un autre moyen d'accomplir la rédemption à laquelle Il avait consacré Son cœur.

Mais il n'y avait pas d'autre moyen. La volonté du Père, qu'Il était venu accomplir du ciel, Lui indiquait le chemin escarpé et caillouteux qui montait au Calvaire, le traversait et descendait jusqu'à la tombe. Et aussitôt, Il accepta son destin, et avec les mots « Si cette coupe ne peut s'éloigner de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite », Il marcha sur les cailloux qui allaient couper ses pieds bénis, faisant couler des ruisseaux de sang.

Ses cris et ses larmes. — Notre Seigneur a eu recours à ce moyen accessible à tous et particulièrement précieux pour ceux qui souffrent et sont tentés : il a prié. Son cœur était bouleversé, et Il a déversé toute Son angoisse aux oreilles de son Père, avec des cris et des larmes. Notons les caractéristiques de cette prière, afin que nous puissions nous aussi traverser nos heures sombres, lorsqu'elles surviendront.

Il s'agissait d'une prière secrète. Laissant la majorité de Ses disciples à la porte du jardin, Il emmena avec Lui les trois qui s'étaient tenus aux côtés de l'enfant mort de Jâirus et avaient contemplé la lumière qui l'avait enveloppé lors de sa transfiguration. Eux seuls pouvaient Le voir fouler le pressoir, mais même eux furent laissés à quelques pas, tandis qu'Il s'avavançait seul dans l'ombre plus profonde. On nous dit qu'ils furent submergés par le sommeil, de sorte qu'aucune oreille mortelle n'entendit l'intégralité de cette merveilleuse prière, dont quelques bribes sont conservées dans les Évangiles.

C'était une prière humble. L'évangéliste Luc dit qu'Il s'est agenouillé. Un autre dit qu'Il est tombé face contre terre. Formé à la manière d'un homme, Il s'est humilié et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la croix. Et Il se peut que même alors, Il ait commencé à réciter ce merveilleux psaume, qui était si présent sur Ses lèvres pendant ces dernières heures, en disant : « Je suis un ver, et non un homme ; un opprobre des hommes et méprisé du peuple. »

C'était une prière filiale. Matthieu décrit notre Seigneur disant : « Ô mon Père » ; et Marc nous dit qu'Il utilisait le terme affectueux souvent prononcé par les lèvres bavardes des petits enfants juifs, Abba. La plupart du temps, Il parlait probablement grec, mais l'araméen était la langue de son enfance, la langue de sa chère maison à Nazareth. À l'heure de l'agonie mortelle, l'esprit revient toujours aux associations de son premier éveil. Le Sauveur, sentant sans doute que le grec, plus solennel, n'exprimait pas suffisamment les aspirations profondes de son cœur, le remplaça par la langue plus tendre de ses premières années. Non seulement « Père », mais « Abba, Père ! ».

« QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE. »

C'était une prière sincère. « Il pria avec plus de ferveur », et la répétition des mêmes mots en est la preuve. C'était comme si sa nature était trop opprimée pour pouvoir s'exprimer par des phrases variées, qui auraient pu indiquer une certaine liberté de pensée. Un fort courant d'angoisse à son paroxysme ne pouvait produire qu'une seule note monotone de chagrin, comme le bruit de la tempête ou du déluge. Les mots revenaient sans cesse : coupe... passer... volonté... Père. Et la sueur de sang qui perlait sur son front, comme le jus rouge du raisin sous le pied lourd du paysan, témoignait de l'intensité de son âme.

C'était une prière soumise. Matthieu et Marc citent cette phrase : « Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » Luc cite ceci : « Père, si tu veux, éloigne cette coupe de moi ; toutefois, que ta volonté soit faite, et non la mienne. »

Jésus était l'égal du Père dans Sa nature divine ; mais, dans le but de la rédemption, il était nécessaire qu'Il se dépouille temporairement de l'usage des attributs de Sa divinité et qu'Il mène une vie véritablement humaine. En tant qu'homme, Il a soigneusement observé chaque signe de la volonté de Son Père, depuis le jour où celle-ci L'a poussé à rester derrière Ses parents dans le temple ; et Il a toujours immédiatement accompli Ses ordres. « Je suis descendu du ciel, a-t-il dit, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Tel était le joug qu'Il portait, et en le prenant, Il a trouvé le repos pour Son âme. Quels que fussent les dangers ou les difficultés auxquels une telle obéissance pouvait le conduire, Il suivait toujours le nuage phare de la volonté divine, certain que la manne de la force quotidienne tomberait et que les eaux profondes et douces de la paix suivraient là où elle le conduisait. Ce chemin semblait maintenant mener au cœur d'une fournaise ardente. Il n'y avait pas d'autre choix que de le suivre ; et il choisit de le faire, mieux encore, Il s'en réjouit, même alors, d'une joie que les eaux froides de la mort ne pouvaient éteindre. En même temps, Il apprit ce que signifiait l'obéissance et en donna un exemple qui resplendissait d'une majesté, d'une pureté et d'une beauté inégalées, sans pareil dans les annales de l'univers. En tant qu'homme, notre Seigneur apprit alors toute la signification de ce mot « obéissance ». Il apprit l'obéissance. « Et maintenant, Il nous demande de lui obéir comme Il a obéi à Dieu. À ceux qui Lui obéissent. »

Parfois, le chemin de l'obéissance chrétienne devient très difficile. Il monte vers le haut ; la pente est de plus en plus raide ; les prises sont de plus en plus difficiles ; et, à mesure que le soir approche, l'alpiniste agile du matin avance lentement à quatre pattes. La journée n'est jamais plus grande que la force ; mais à mesure que la force augmente avec l'usage, les exigences sont plus grandes et les heures plus longues. Enfin, un moment peut venir où nous sommes appelés, pour l'amour de Dieu, à quitter un cercle qui nous est cher, à risquer la perte de notre réputation et de notre renommée, à renoncer à l'ambition chérie d'une vie, à encourir l'opprobre, la souffrance et la mort, à boire la coupe amère, à entrer dans le nuage sombre, à gravir la montagne fumante. Alors, nous aussi,

nous apprenons ce que signifie l'obéissance, et nous n'avons d'autre recours que des cris et des larmes.

Dans ces moments-là, épanchez votre cœur dans des cris audibles. Mêlez abondamment le nom « Père » à vos supplications. N'ayez pas peur de répéter les mêmes mots. Ne vous tournez pas vers les hommes, ils ne peuvent vous comprendre, mais vers Celui qui est plus proche de vous que vos êtres les plus chers. Ainsi, vous deviendrez plus calme et plus serein, jusqu'à ce que vous vous reposiez dans Sa volonté, comme un enfant, épuisé par une tempête de passions, qui s'endort en sanglotant sur la poitrine de sa mère.

« VENEZ ET VEILLEZ AVEC MOI. »

La réponse. — « Il fut entendu pour sa crainte de Dieu. » Sa sainte révérence et Sa dévotion à la volonté de Son Père rendaient impossible que Ses prières restent sans réponse ; bien que, comme cela arrive souvent, la réponse vint d'une autre manière que celle que Ses craintes avaient suggérée. La coupe ne fut pas retirée, mais la réponse vint. Elle est venue dans la mission de l'ange qui se tenait à ses côtés. Elle est venue dans le calme et la sérénité avec lesquels Il a affronté la foule brutale qui a rapidement envahi ce jardin tranquille de ses voix grossières et de ses pas lourds. Elle est venue dans Son triomphe sur la mort et la tombe. Elle est venue dans Son perfectionnement en tant que médiateur, pour devenir pour tous ceux qui Lui obéissent l'auteur du salut éternel et le grand prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédek.

Les prières motivées par l'amour et en harmonie avec la crainte de Dieu ne sont jamais vaines. Nous pouvons demander des choses qu'il serait imprudent et cruel de la part de Dieu d'accorder ; mais dans ce cas, Sa bonté se manifeste davantage dans le refus que dans l'assentiment. Et pourtant, la prière est entendue et exaucée. La force est insufflée au cœur défaillant. Le Grand Prêtre fidèle et miséricordieux fait pour nous ce que l'ange a tenté de faire pour Lui ; mais combien mieux, puisqu'Il a tant appris de l'art du réconfort à l'école de la souffrance ! Et de là, le chemin émerge finalement dans la vie, même si nous avons laissé notre main droite et notre pied droit dans la tombe derrière nous. Nous découvrons également que nous avons appris l'art de devenir des canaux de salut éternel pour ceux qui nous entourent. Depuis que Jésus y a souffert, Gethsémané est traversé par la grande route royale qui mène à la Nouvelle Jérusalem. Et dans Son enceinte, Dieu a gardé beaucoup de Ses enfants, afin qu'ils apprennent l'obéissance par les souffrances qu'ils endurent, et qu'ils apprennent l'art divin de réconforter les autres comme ils ont eux-mêmes été réconfortés par Dieu.

Il y en a relativement peu à qui Jésus ne dit pas, à un moment donné de leur vie : « Venez et veillez avec moi. » Il nous emmène avec Lui dans les ombres obscures du pressoir, bien qu'il y ait des recoins ombragés, à un jet de pierre, où Il doit aller seul. Ne gaspillons pas ces heures précieuses dans un profond sommeil d'insensibilité. Il y a là des leçons à apprendre qui ne peuvent être acquises nulle part ailleurs ; mais si nous ne répondons pas à Son appel à veiller avec Lui, il se peut qu'il mette fin à cette précieuse occasion en nous invitant à dormir et à nous reposer, car le délai imparti est écoulé et l'heure d'une nouvelle époque a sonné. Si nous ne profitons pas de cette heure sacrée, qui nous offre tant d'occasions de prier et de nous préparer, si nous dormons au lieu de veiller avec notre Seigneur, quel espoir avons-nous de pouvoir jouer un rôle noble lorsque les lumières aveuglantes et le piétinement des pieds annonceront l'arrivée du traître ? Gaspillez les moments de préparation, et vous risquez de regretter leur perte pendant toutes les années à venir !

Chapitre 14

IMPOSSIBLE D'ÊTRE RENOUVELÉS ET AMENÉS À LA REPENTANCE

« Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, et qui sont tombés, soient encore renouvelés et amenés à la repentance, puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. » — **Hébreux 6:4-6**

L'écrivain sacré énumère quatre principes fondamentaux : la repentance des œuvres mortes, qui dans l'ancienne dispensation était symbolisée par divers baptêmes ou ablutions ; la foi en Dieu, représentée par l'imposition des mains sur la tête des victimes sacrificielles ; la résurrection des morts ; et le jugement éternel. Il propose ensuite de ne pas les imposer à nouveau, mais de les laisser de côté. Il n'est toutefois pas question de les abandonner. Les grands principes sur lesquels Dieu sauve l'âme sont identiques à toutes les époques et indispensables.

Nous ne pouvons les abandonner que lorsque l'enfant quitte la table de multiplication, lorsqu'il l'a bien apprise, mais qui est à la base de toutes les études ultérieures ; comme la plante quitte la racine, lorsqu'elle s'élève en un arbuste majestueux, qui tire toute sa vie de cette origine modeste ; et comme le constructeur quitte les fondations, afin de pouvoir empiler pierre après pierre, et s'appuie le plus lourdement sur les fondations, lorsqu'il les a laissées à la plus grande distance sous lui. Et on nous enseigne la raison pour laquelle ces principes ne sont pas réexposés. Il serait inutile de le faire ; cela ne servirait à rien ; cela laisserait dans le même état ceux qui ont renoncé à la foi. Et ainsi, nous sommes conduits à l'un de ces passages que les esprits sensibles ont transformés en tourment et en angoisse, tout comme les hommes distillent le poison le plus puissant à partir de certaines des fleurs les plus douces.

Jusqu'où pouvons-nous aller, et pourtant tomber ? — Ces disciples apostats avaient été éclairés (verset **6:4**). Ils avaient été amenés à voir leur péché et le danger, la nature temporaire du judaïsme, la dignité et la gloire du Sauveur. D'autres Hébreux pouvaient être ignorants, les plis du voile pesant lourdement sur leur vue ; mais cela ne pouvait pas être le cas pour eux, puisqu'ils s'étaient tenus au milieu de la lumière méridienne de l'Évangile et avaient été éclairés.

Il peut en être de même pour nous. Nous ne sommes pas comme les païens, accroupis devant leur fétiche ou errant dans la nature sauvage ; nous ne sommes pas comme les disciples de Confucius, de Bouddha ou de Mahomet, tâtonnant dans la pénombre de la nature ou des conjectures religieuses ; nous ne sommes pas comme les myriades de personnes dans notre propre pays, dont le cœur est aussi sombre que le chaos dans lequel Dieu a ordonné au rayon primitif de briller : nous avons été éclairés. Nous savons peut-être que nous sommes des pécheurs ; nous avons peut-être appris dès l'enfance le plan du salut ; nous connaissons peut-être les mystères du royaume des cieux, que les anges désirent contempler ; et pourtant, nous pouvons nous égarer.

LA BONNE PAROLE DE DIEU

Ces Hébreux, dont il est question ici, avaient également goûté au don céleste. Quel est ce don ? J'entends une voix, que nous connaissons bien, parler depuis le puits de Sychar et dire : « L'eau que je donnerai sera en toi, jaillissant en vie éternelle. » C'est la vie de Dieu dans l'âme ; c'est le Christ Lui-même ; et il est disposé à être en nous, comme une source pérenne, inépuisable en période de sécheresse, insensible au gel, jaillissant dans une beauté fraîche et vivante, comme une source chaude qui crée un paradis dans le cercle arctique.

Cependant, certains se contentent de ne pas Le recevoir, mais seulement d'y goûter. C'est ce qu'ont fait ces personnes. Elles ont savouré la douceur du Christ. Elles ont eu un aperçu superficiel et passager de Son cœur. À l'instar des soldats de Gédéon, elles ont recueilli quelques gouttes dans leurs mains à partir du fleuve de Dieu, puis ont poursuivi leur chemin. Nous pouvons donc éprouver un certain plaisir à penser au Christ. Ses souffrances nous touchent, Sa beauté nous attire, Son histoire nous émeut et nous inspire. Mais ce n'est qu'un avant-goût, et pourtant nous pouvons nous détourner. Ils avaient également reçu le Saint-Esprit. Il n'est pas dit qu'ils avaient été convertis, régénérés ou remplis du Saint-Esprit. L'expression est très particulière, et elle est utilisée parce que l'écrivain sacré

ne pouvait affirmer aucune de ces choses à leur sujet, mais tenait néanmoins à montrer qu'ils avaient été soumis à Son influence bienveillante. Par exemple, Il les avait convaincus de péché, avait lutté avec eux, les avait bombardés d'avertissements et de supplications, de crainte et d'espoir. Et ils s'étaient pliés à Lui au point de renoncer à certains de leurs péchés et d'adopter l'apparence extérieure du christianisme.

De plus, ils avaient goûté à la bonne Parole de Dieu et aux puissances du monde à venir. — La première de celles-ci est évidemment les Écritures ; et la seconde est l'expression habituelle pour désigner l'époque dans laquelle nous vivons et qui, avec toutes ses forces spirituelles, commençait à émouvoir le cœur des hommes lorsque ces mots ont été écrits. Ils appréciaient un bon sermon ; la Bible était pleine d'intérêt et de charme ; ils avaient entendu les prophètes et vu les apôtres de l'ère pentecôtiste. Tout cela avait été analysé, pesé et évalué ; et pourtant, ils risquaient de revenir en arrière. Soyons donc prudents !

Qu'est-ce que l'apostasie ? — C'est plus que la chute. Le véritable enfant de Dieu peut tomber, comme David ou Pierre l'ont fait ; mais il y a une grande différence entre tomber et s'égarer. Cette dernière expérience ne peut arriver à un véritable croyant, pas plus qu'un second déluge ne peut s'abattre sur la terre ; mais elle permettra certainement de démasquer les faux et les imposteurs.

S'éloigner, c'est renoncer à la profession extérieure du christianisme, non pas temporairement, mais définitivement ; non pas à la suite d'un péché soudain, mais parce que le premier élan extérieur s'est épuisé et qu'il n'y a pas de vie véritable qui palpite dans le cœur pour réparer ou revigorer la dévotion déclinante de la vie. C'est ressembler à ces planètes errantes qui n'ont jamais brillé de leur propre lumière, mais seulement de la lumière réfléchie d'un soleil central ; mais qui, s'étant affranchies de leur laisse directrice, s'enfoncent de plus en plus dans la noirceur des ténèbres, sans aucune étincelle de vie, de chaleur ou de lumière. C'est revenir comme un chien à son vomit, et comme une truie à sa souillure ; car la réforme n'était qu'extérieure et temporaire, et la nature du chien ou de la truie n'a jamais été changée par l'œuvre gracieuse du Saint-Esprit. C'est être un autre Judas ; c'est commettre le péché contre le Saint-Esprit ; c'est perdre toute sincérité de sentiment, tout désir de meilleures choses, tout pouvoir d'émotion tendre ; et devenir complètement insensible et mort, comme le pavé sur lequel nous marchons, ou l'armure rouillée accrochée aux murs du vieux château.

PRENEZ COURAGE !

Pourquoi il est impossible de les ramener à la repentance. — Remarquez qu'il n'est pas question ici de ce que Dieu peut faire. La seule question qui se pose concerne les limites du pouvoir humain et les méthodes ordinaires permettant d'influencer la volonté humaine. Notez également qu'il n'est pas dit que Dieu ne pourrait pas sauver ceux qui se sont détournés, mais qu'il est impossible d'espérer qu'un homme qui a vécu les expériences décrites ci-dessus et qui a néanmoins apostasié puisse être touché ou influencé par les arguments ou les motivations qui constituent les armes habituelles de l'arsenal évangélique. Si les arguments les plus puissants ont été invoqués en vain sur la conscience ; si, après une légère réaction qui donnait l'espoir d'une amélioration, celle-ci est retombée dans la torpeur et l'insensibilité de son état antérieur, il ne reste plus rien à faire. Il n'y a rien de plus puissant que le cri du cœur brisé du Calvaire et le tonnerre du Sinaï ; et si ceux-ci ont été essayés en vain, il ne reste plus aucun argument susceptible de toucher la conscience et d'éveiller le cœur. Si ces personnes n'avaient jamais été exposées à ces appels, il y aurait eu un certain espoir pour elles ; mais quel espoir peut-il y avoir maintenant, puisqu'après les avoir traversés sans effet permanent, elles sont devenues plus endurcies qu'elles ne l'étaient au départ ?

Voici un homme qui a été retiré d'un étang gelé et transporté à l'infirmerie. On lui applique immédiatement des compresses chaudes, on lui frotte les membres, on utilise tous les moyens connus de la science moderne pour le ramener à la vie. Au début, il semble que ces mesures aient un effet, on observe des spasmes et des mouvements convulsifs, mais hélas, ils cessent rapidement et le chirurgien secoue gravement la tête. « N'y a-t-il rien d'autre à faire ? Rien, répond-il, j'ai utilisé toutes les méthodes que je connaissais, et si celles-ci échouent, il est impossible de le ramener à la vie. »

Ce passage n'a rien à voir avec ceux qui craignent qu'il ne les condamne. La présence de cette anxiété, comme le cri qui a trahi la véritable mère à l'époque de Salomon, établit sans aucun doute que vous n'êtes pas quelqu'un qui s'est éloigné au point de ne plus pouvoir se repentir. Si vous êtes toujours touché par les sermons de l'Évangile, si vous êtes impatient de vous repentir et si vous craignez de manière pieuse d'être rejeté, prenez courage ! Ce sont là des signes que ce passage ne

vous concerne pas. Pourquoi vous rendre malade avec le remède d'un malade ? Mais si vous devenez insensible et indifférent à la prédication de l'Évangile, examinez ce passage et voyez votre destin, à moins que vous ne vous arrêtiez rapidement dans votre élan.

L'illustration naturelle (verset **6:7**). — Observez ce champ, bien situé, préparé par une culture minutieuse et un travail acharné : la bonne graine est semée généreusement ; la pluie tombe souvent dessus ; le soleil l'embrasse ; les saisons, au fil de leur passage, l'encouragent à porter ses fruits. Au début, il semblerait qu'il soit sur le point de répondre aux attentes librement nourries. Mais voyez, la verdure qui recouvre sa surface s'avère être une récolte d'épines et de ronces. Le propriétaire pour qui il a été préparé vient le visiter. « Quoi, s'écrie-t-il, avez-vous fait tout ce que vous pouviez, ceci, cela et autre chose ? » « Tout », répond-on. Puis la décision revient, sévère et triste : « Il est inutile de consacrer plus de temps ou d'attention à ce champ. Laissez-le à son sort. Qu'il ne porte plus jamais de fruits. »

Nous pouvons ressembler à ce champ ; et pourtant, tant qu'il y a une étincelle de dévotion, un frisson de désir sacré, un soupir pour une vie meilleure, un désir ardent d'être repentant et saint, il y a encore de l'espoir. Le grand Laboureur ne nous rejettera pas tant qu'il y aura un seul élément rédempteur dans notre condition. Il ne brisera pas le roseau froissé, ni n'éteindra la mèche qui fume encore. Il ne faillira pas, ni ne se découragera, tant qu'il n'aura pas transformé le désert en jardin, et le désert en paradis de Dieu.

Chapitre 15

L'ANCRE DE L'ÂME

« En sorte que vous ne vous relâchiez point, et que vous imitiez ceux qui, par la foi et la persévérance, héritent des promesses. » — **Hébreux 6:12**

Les promesses de Dieu ! C'est un mot clé ici. Hériter des promesses (verset **6:12**) ; Dieu a fait une promesse (verset **6:13**) ; il a obtenu la promesse (verset **6:15**) ; les héritiers de la promesse (verset **6:17**). Cependant, la répétition de ce mot ne suscite peut-être pas l'intérêt ni n'émeut le cœur de ceux qui le lisent. Nous y sommes tellement habitués et, surtout, nous ne sommes pas dans des circonstances qui rendent les promesses divines particulièrement précieuses. La nuit de la tristesse doit obscurcir notre ciel, sinon nous ne pouvons jamais discerner ni apprécier les étoiles de la promesse qui scintillent comme des bijoux dans le firmament des Écritures. Ceux qui sont riches, qui possèdent de nombreux biens et qui ne manquent de rien ne peuvent pas comprendre ce que signifient réellement les promesses de Dieu.

Possédant un revenu confortable, garantissant la satisfaction de tous les besoins, il importe peu que Dieu se soit engagé à pourvoir à tous les besoins de ceux qui recherchent d'abord son royaume. Entouré d'une multitude d'amis fidèles, tels autant de lignes de défense successives retranchées dans la forteresse solide de la position et du rang, on s'intéresse moins à l'assurance que Dieu sera le bouclier et le rempart, la munition des rochers, le refuge contre la tempête pour ses saints. Mais lorsque les richesses diminuent, que les amis manquent, que la santé décline et que les difficultés, les persécutions et les épreuves menacent, alors l'âme se tourne vers les promesses de Dieu, les médite et les étudie pendant des heures, jusqu'à ce qu'elle se réveille et découvre des mines de trésors sous des pages qui étaient vierges comme les landes sous lesquelles se trouvent les gisements de charbon. Il serait bon pour certains d'entre nous que Dieu nous dépouille de toutes ces choses dans lesquelles nous plaçons tant de confiance, afin que nous soyons contraints, peut-être pour la première fois de notre vie, de chercher en lui tout ce que nous avons l'habitude de chercher dans ses dons. Oh, bénie soit cette perte qui devrait nous enseigner notre véritable richesse ! Oh, heureuse privation qui devrait nous révéler nos ressources inépuisables ! Ô discipline aimante, qui devrait briser les citernes qui retiennent l'eau de pluie saumâtre et nous contraignent à nous tourner vers le fleuve de Dieu, qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau !

La manière laxiste et superficielle dont nous lisons les pages ornées de promesses divines est en grande partie due au fait que nous n'avons jamais été confrontés à des épreuves de chagrin et de privation telles qu'elles nous permettraient d'apprécier leur valeur. Une épreuve écrasante ouvrirait tout un champ de promesses, qui sont aujourd'hui comme les portes closes d'un couloir dans un palais royal. C'est l'une des raisons pour lesquelles un homme tel que le héros chrétien Gordon passait des heures à méditer la Parole de Dieu, à compter les promesses de son Père, à les brandir comme des bijoux au soleil et à s'en réjouir comme d'un grand butin ; les hommes comme lui n'avaient guère d'autre chose ; ils n'avaient pas d'autres ressources sur lesquelles se rabattre ; ils étaient contraints de s'y accrocher pour leur propre survie. Et c'est ainsi qu'ils ont accompli l'énigme de l'apôtre : « N'ayant rien, mais possédant tout ». Ceux qui sont conscients de leur pauvreté sont ceux qui deviennent riches en foi et héritiers du Royaume.

LES PROMESSES DE DIEU SONT FIABLES.

C'est précisément dans cette situation que se trouvaient les Hébreux auxquels s'adresse ce passage. Leurs biens avaient été détruits ; ils avaient enduré de grandes souffrances ; ils avaient été exposés au ridicule par les reproches et les afflictions : tout ce sur quoi les hommes ont l'habitude de compter leur avait été enlevé ; c'est pourquoi, dans ces pages, le Saint-Esprit dirige leur esprit vers les promesses extrêmement grandes et précieuses, dans lesquelles Dieu s'engage à pourvoir à tous leurs besoins et à leur fournir, à partir de ses propres trésors, tout ce qu'ils avaient perdu, et même plus, non pas en leur donnant ces choses en possession visible, mais en leur pourvoyant selon leurs besoins et proportionnellement à leur foi. C'était certainement un bon échange que de tout perdre et de tout retrouver en Dieu !

Les promesses de Dieu sont fiables. — La parole d'un homme de bien est sacrée. Et lorsqu'un tel homme fait une promesse, notre inquiétude s'apaise, nos craintes se calment, nous trouvons un grand réconfort. Mais si, en plus de la promesse, notre ami s'est solennellement engagé par un serment, appelant le ciel et la terre à témoin, et Dieu à ratifier, l'assermentation est si importante, l'appel si impressionnant, l'impression laissée dans l'esprit si profonde, que, quoi qu'il arrive, l'âme se réfugie dans l'immuabilité de sa décision. Il lui est doublement impossible de changer ou de tromper. Et c'est là le lien par lequel Dieu s'est engagé.

Dans Ses relations avec Abraham, Dieu lui a fait des promesses répétées — d'abord la terre, puis la descendance, ainsi que la bénédiction qui devait revenir à toutes les générations d'hommes à travers lui. À une occasion, il a suivi la forme de l'alliance en vigueur parmi les peuples environnants (**Genèse 15:17**). Mais, sur le mont Moriya, lorsque le patriarche fidèle eut donné la preuve extraordinaire de sa foi et de son obéissance, jusqu'à la mort, Dieu jura, et « comme il ne pouvait jurer par un plus grand que lui, il jura par lui-même ». « Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur » (**Genèse 22:16**).

Il en va de même pour nous. Nous qui, par la foi, sommes la descendance spirituelle d'Abraham, nous sommes bénis avec Lui. « La promesse est certaine pour toute la descendance, non seulement pour celle qui est de la loi, mais aussi pour celle qui est de la foi d'Abraham, qui est le père de nous tous » (**Romains 4:16**). Toutes les promesses de Dieu sont « oui » et « amen ». Il n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir. Il a bien calculé ses ressources avant de s'engager, et une fois qu'il l'a fait, il est impossible qu'il échoue. Faites confiance aux promesses divines ; accrochez-vous à elles comme un naufragé s'accroche à une planche flottante ; misez tout sur elles ; leur accomplissement est garanti par une alliance et un serment ; par le sang, l'agonie et la mort ; par la lumière du matin de la résurrection et la gloire du mont de l'ascension ; par l'expérience de myriades de personnes qui ne les ont jamais vues échouer. Si un homme vivant a trouvé une promesse indigne de confiance, qu'il le fasse savoir au monde entier ; et les cieux se revêtiront de sac, et le soleil, la lune et les étoiles vacilleront sur leurs sièges, l'univers sera ébranlé, et un vent creux gémira à travers la création, apportant la nouvelle que Dieu est changeant, que Dieu peut mentir. Et cette voix sera le héraut de la dissolution universelle. Cela ne peut jamais, jamais arriver. Héritiers de la promesse ! La puissance de Dieu est éternelle, son conseil est immuable. Le ciel et la terre peuvent disparaître, mais sa parole ne disparaîtra jamais. Vous pouvez donc avoir une forte consolation ; même si vous perdez tout le reste, votre héritage dans la parole et le serment de Dieu restera intact, pour l'éternité.

« JE SAIS EN QUI J'AI CRU. »

Les promesses de Dieu, ainsi assurées, constituent un ancrage pour l'âme. — Peu de choses sont plus importantes pour le marin que de trouver un bon mouillage, où le sol ne cédera pas sous le poids du navire et la force de la tempête. Et avec toutes ces tendances à la dérive que nous avons déjà examinées, nous avons un besoin urgent de découvrir quelque chose de permanent, d'immuable et de satisfaisant, auquel nous pouvons nous accrocher comme à l'ancre de notre espérance. La faculté d'espérer chez un chrétien n'est pas différente de celle d'un homme mondain. C'est la même faculté ou qualité chez chacun. Mais il y a une grande différence dans le sol où l'ancre est fixée. Dans le cas de l'homme mondain, c'est le sol meuble, léger et peu fiable des hasards et des spéculations. Dans le cas du chrétien, c'est la promesse et le serment inébranlables et immuables du Dieu éternel. C'est pourquoi le premier est souvent assombri par le doute et la crainte, tandis que le second s'exclame, sans l'ombre d'un doute : « Je sais en qui j'ai cru, et j'en suis persuadé. »

L'espérance est plus que la foi. — La foi accepte et croit au témoignage ; l'espérance anticipe. La foi dit que le fruit est bon ; l'espérance le cueille et le mange. La foi est un bourgeon ; l'espérance est une fleur. La foi présente le chèque ; l'espérance dispose de la somme reçue. Et cet espoir est l'ancre de l'âme. La comparaison entre l'espérance et une ancre est familière même aux écrivains païens, et il est facile de voir à quel point elle est appropriée. Elle stabilise l'âme. Prenons un exemple tiré de la vie quotidienne. Un jeune homme promet fidélité à une jeune fille pauvre mais noble. Il est appelé sous les drapeaux pour servir à l'étranger et lui fait ses adieux pour de longues années. Pendant ce temps, elle doit faire de son mieux pour subvenir à ses besoins. Le travail est rare, les salaires bas, elle est parfois soumise à de sévères tentations et épreuves. Mais, malgré tout, elle reste fidèle à son amour absent et à sa noble personnalité, grâce au petit filet d'espérance qui la relie à un avenir heureux et uni. Ainsi, lorsque nous souffrons, sommes tentés ou découragés, notre espoir se tourne vers un avenir

béni, décrit en couleurs vives dans les pages de l'Écriture et promis par la parole de celui qui ne peut mentir ; et cette anticipation remplit l'âme de courage et de patience, afin de supporter les épreuves du temps, dans la perspective de la béatitude certaine de l'éternité.

L'ancrage dans les promesses a une triple valeur. — Il est certain qu'il n'y a aucune crainte qu'elle échoue ; aussi certain que la miséricorde de David ; aussi certain que « l'alliance éternelle, ordonnée en toutes choses et certaine » ; aussi certain que Dieu peut le faire. Elle est inébranlable : son influence sur l'âme est de la maintenir stable : « Inébranlables, immuables, toujours abondants dans l'œuvre du Seigneur ». Elle pénètre dans ce qui se trouve derrière le voile. Dans l'Antiquité, lorsqu'il n'y avait pas assez d'eau pour faire flotter un navire dans le port, un homme transportait l'ancre au-delà des hauts-fonds et la fixait dans les eaux calmes du bassin intérieur. D'une manière similaire, notre Seigneur Jésus, lorsqu'il a traversé, comme le grand prêtre dans le tabernacle juif, le voile bleu qui cache le monde céleste au nôtre, a emporté notre espérance avec lui et la garde ici. Le Seigneur Jésus est notre espérance (**1 Timothée 1:1 ; 1 Jean 2:3**). Il est notre précurseur. Il nous a précédés dans la présence de son Père, comme les prémices de ceux qui se sont endormis. Il s'y est rendu en tant que notre représentant et notre prêtre. Lorsqu'Il a majestueusement disparu de la vue de Ses disciples et s'est caché des yeux qui le suivaient avec nostalgie, Il est entré derrière le voile. Il y vit éternellement ; et c'est pour cela que nos espoirs le suivent, se concentrent en Lui et nous relient déjà à cette demeure lumineuse dont Il est le centre rayonnant.

« SOYEZ PATIENTS ! »

Il existe certaines qualités que nous devons apprendre à exercer. — Seules la foi et la patience peuvent hériter des promesses (verset **6:12**). Abraham a dû faire preuve de patience avant de recevoir la promesse (verset **6:15**). Il n'est pas facile d'attendre ou de laisser la patience accomplir son œuvre parfaite ; cela n'est possible qu'à la foi. Il n'y a pas d'exemple plus sublime de longue attente que l'histoire d'Abraham, pour lequel sa foi l'a soutenu et à qui la promesse s'est littéralement accomplie. Et il en sera de même à nouveau. Patience ! Cœurs impatients et las. Le temps viendra où vous mettrez la main sur votre capital, mais contentez-vous en attendant de profiter des intérêts. Le moment propice approche où vous connaîtrez et goûterez toute la bénédiction du paradis retrouvé ; mais en attendant, régalez-vous des raisins d'Eschol, des grenades et des autres produits de la terre. Revendiquez la patience du Christ, dont le dernier des apôtres, qui en avait besoin pour le soutenir dans la longue attente, parle si gentiment (**Apocalypse 1:9**). « Soyez patients, affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur approche. » « Courons avec patience la course qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus. » C'est ainsi que nous manifesterons « la patience des saints » et que, comme ceux qui nous ont précédés, nous hériterons enfin des promesses.

Chapitre 16

LE SACERDOCE DU CHRIST

« Tu es sacrificateur pour toujours Selon l'ordre de Melchisédek. » — **Hébreux 7:17**

Diverses croyances se sont développées autour de la personne de Melchisédek, lui attribuant des qualités extraordinaires ; cependant, il est préférable de le considérer simplement comme le chef ou le chef de famille d'une grande famille ou d'un clan, qui s'est rassemblé autour du site connu, des années plus tard, sous le nom de « ville sainte ». Son nom était déjà évoqué dans le terme « Salem », qui désignait l'ensemble des huttes ou des tentes rudimentaires. Au milieu de l'anarchie et de la dépravation quasi universelles qui balayaient la Palestine, la justice et la paix semblent s'être réfugiées dans cette petite communauté, où seul le Dieu Très-Haut, propriétaire du ciel et de la terre, était vénéré comme il se doit.

IL EST ROI ET PRÊTRE.

Nous ne pouvons expliquer comment cette oasis a vu le jour au milieu du désert moral qui l'entourait, mais cela est peut-être dû à l'influence personnelle prépondérante du roi qui, selon la coutume patriarcale, en tant que père de famille, était non seulement le chef de la vie familiale, mais aussi le chef des dévotions familiales ; ainsi, alors que Melchisédek était roi de Salem, il était également prêtre du Très-Haut. De plus, il semblerait qu'il ait eu une mission spéciale et qu'il ait été élevé dans un but précis, en tant que messenger ordonné entre Dieu et les hommes, incarnant ainsi une image frappante du sacerdoce que le Fils de Dieu exercerait pour l'humanité. Notez la signification des mots « rendu semblable au Fils de Dieu » (verset **7:3**).

Le sacerdoce éternel du Christ était la réalité archétypale, à l'image de laquelle celui de Melchisédek a été façonné. C'était comme si le Père ne pouvait attendre le jour où son Fils entrerait dans le sanctuaire en tant que prêtre, mais devait anticiper les merveilles de son ministère en incarnant les principales caractéristiques en miniature. Étudions maintenant certaines d'entre elles.

Christ est à la fois roi et prêtre (verset **7:1**). — L'histoire porte un jugement unanime contre le fait que le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel soient confiés à la même personne. En Israël, les deux fonctions étaient rigoureusement séparées ; et lorsqu'un roi franchit la barrière sacrée, s'empara d'un encensoir et pénétra dans la cour intérieure, il fut immédiatement suivi par les protestations du groupe sacerdotal, tandis que la marque blanche de la lèpre scellait son destin sur son front ; « et lui-même se hâta de sortir, car le Seigneur l'avait frappé ». » Mais le monarque simple dont nous parlons, qui vivait avant que les abus ne s'accumulent et n'interdisent l'union, combinait en sa personne le sceptre royal et l'encensoir sacerdotal. Et en cela, il préfigurait le Christ.

Jésus est Roi et Prêtre. Il est Roi parce qu'il est Prêtre. Il est hautement exalté, exigeant l'hommage de chaque genou et la confession de chaque bouche, car il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort sur la croix. Il fonde ses prétentions royales, non pas sur une descendance héréditaire, bien que le sang de David coule dans ses veines, ni sur une conquête ou une force supérieure, ni sur la législation qui sous-tend le royaume des cieux parmi les hommes, mais sur le fait qu'Il nous a rachetés à Dieu par Son sang. Il est le Roi de gloire, car il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. La croix a été le tremplin vers son trône.

Et il ne peut remplir sa fonction de prêtre s'il n'est pas d'abord reconnu comme roi. Beaucoup ne parviennent pas à tirer pleinement parti des bénédictions offertes aux hommes par le sacerdoce du Christ, car ils ne sont pas disposés à reconnaître ses prétentions au titre de roi. Ils ne le vénèrent pas et ne lui obéissent pas. Ils n'ouvrent pas tout leur for intérieur à son sceptre. Ils s'efforcent de servir deux maîtres et de rester en bons termes avec des empires aussi différents que la lumière et les ténèbres, le ciel et l'enfer, Dieu et Satan. Il doit y avoir consécration avant qu'il puisse y avoir une foi parfaite ; couronnement avant délivrance ; le Roi avant le Prêtre.

L'ordre est invariable : d'abord Roi de Justice, puis Roi de Paix (verset 7:2). « Paix, donnez-nous la paix ! » est la demande insistante des hommes ; la paix à tout prix ; la paix par tous les moyens. Mais Dieu, dans les eaux profondes, pose les fondements de la justice ; « et l'œuvre de la

justice sera la paix, et le résultat de la justice, la tranquillité et la sécurité pour toujours ». Il ne sert à rien de panser légèrement la blessure en disant « paix, paix », alors qu'il n'y en a pas. Il est infiniment préférable de sonder jusqu'au fond et de construire à partir d'une base solide et saine jusqu'à la surface de la chair. Et le Roi de la Paix n'entrera jamais dans votre âme tant que vous ne l'aurez pas d'abord reconnu comme Roi de la Justice, en vous soumettant à ses revendications justes et en renonçant à la justice qui vient de la loi pour celle qui vient de la foi.

SON SACERDOCE N'EST PAS HÉRÉDITAIRE.

Il est regrettable de constater que relativement peu de chrétiens réalisent pleinement la signification ou la puissance du christianisme. Sans joie, sans fruit, sans puissance, ils constituent un obstacle pour le monde et une moquerie pour les démons. Et n'en est-ce pas la raison ici ? Ils ne sont pas dans le droit chemin. Ils abritent des traîtres et des étrangers dans leur âme. Ils se condamnent constamment dans les choses qu'ils permettent. Sans aucun doute, ils s'excusent et inventent des raisons spéciales pour atténuer leurs fautes, de sorte que ce qui serait inadmissible chez les autres est pardonnable chez eux. Quels arguments spéciaux ! Quels raisonnements ingénieux ! Quelles prouesses acrobatiques ! Mais tout cela est vain. Que tous ceux qui lisent ces lignes sachent qu'il est impératif de faire du Christ le Roi, et le Roi de la Justice, avant de pouvoir apprécier la paix qui découle de son sacerdoce en notre faveur.

Le sacerdoce du Christ n'était pas héréditaire (verset **7:3**). — Cela ressort également clairement de l'histoire du roi-prêtre de Salem. Le prêtre lévitique devait soigneusement retracer son lien avec Aaron, d'où les généalogies élaborées qui remplissent certaines parties de la Bible. Au moment du retour de Babylone, les prêtres qui ne pouvaient prouver leur lignée ont été suspendus jusqu'à ce qu'un prêtre se présente avec l'Urim et le Thummim. Cependant, le sacerdoce de Melchisédek n'avait manifestement rien à voir avec sa descendance. Il était indépendant de toute lignée sacerdotale. Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'en déduire qu'il n'avait réellement aucun parent humain et qu'il ne connaissait ni la naissance ni la mort. Cela n'est ni affirmé ni supposé. L'argument repose simplement sur l'omission de toute référence à ces événements dans la vie humaine ordinaire et vise à prouver que, par conséquent, ce sacerdoce de l'ancien monde était tout à fait indépendant des conditions qui étaient d'une importance primordiale dans la dispensation lévitique. Il était d'un ordre entièrement différent de celui qui officiait dans le temple juif et était donc tout à fait capable de représenter celui du Christ.

En tant que Dieu, notre Seigneur n'avait pas de mère. En tant qu'homme, il n'avait pas de père. Il n'était pas issu d'une famille de prêtres, car il est évident que notre Seigneur était issu de Juda, tribu dont Moïse ne dit rien concernant le sacerdoce. Ce qui était vrai au sens allégorique pour Melchisédek était littéralement vrai pour Jésus, qui n'a eu ni commencement ni fin. Son sacerdoce est donc tout à fait unique. Il se tient parmi les hommes sans égal. Il n'y a eu personne comme Lui avant ni après. Ses fonctions ne dérivent de personne, n'étaient partagées par personne, ni transmises à personne. Il a été fait ce qu'Il était depuis toute éternité par la prescience et le conseil de Dieu.

Il n'y a jamais eu de commencement au sacerdoce du cœur de notre Sauveur. Il n'y a pas de date dans le calendrier céleste pour le surgissement en Lui de la miséricorde et de la pitié, et de l'intention de se présenter comme l'Avocat et l'Intercesseur de notre race. Avant que les montagnes ne soient créées, ou que les cieux et la terre ne soient faits, il y avait déjà dans ses pensées le germe de ce merveilleux drame qui se déroule lentement sous le regard de l'univers. Il était prêtre, tout comme l'Agneau immolé, avant même la fondation du monde. L'amour est éternel. Le sacrifice est l'un des principes fondamentaux de l'être de Dieu. Le sacerdoce fait partie intégrante de la nature de la deuxième personne de la Trinité. Il n'y a donc pas lieu de craindre qu'Il abandonne jamais sa fonction, qu'il la mette de côté pour un autre but, ou qu'il cesse d'avoir compassion des ignorants et des égarés, des tentés et des déçus.

LE PÉCHÉ ET LES PÉCHÉS.

Le sacerdoce du Christ est continu (verset **7:3**). — Les prêtres de la lignée d'Aaron ne pouvaient pas continuer à exercer leur ministère en raison de la mort. Mais de lui, « il est attesté qu'il vit » (verset **7:8**). Alléluia ! Un prêtre est apparu « selon la puissance d'une vie sans fin » (verset **7:16**). « Le Seigneur a juré et ne se repentira pas : Tu es prêtre pour toujours » (verset **7:21**). Parce qu'il demeure éternellement, son sacerdoce est immuable » (verset **7:24**). « Il vit éternellement pour intercéder » (verset **7:25**). « Consacré » pour toujours » (verset **7:28**). Quel témoignage explicite et

abondant ! Notre Grand Prêtre ne montera jamais sur le mont Hor pour être dépouillé de ses vêtements sacerdotaux et mourir. Les secrets qui lui ont été confiés n'auront jamais besoin d'être révélés à son successeur. L'amour tendre qui le lie à nous ne sera jamais rompu ou coupé par la mort. Personne d'autre ne sera jamais appelé à prendre sa place dans la supervision de nos âmes.

Cet enseignement dénonce deux erreurs — (1) L'erreur de ceux qui enseignent l'absence de péché dans la chair. —_On ne saurait exagérer le mal causé actuellement par certains qui profitent du désir universel d'une expérience supérieure et font miroiter aux âmes crédules la perspective d'atteindre un état où elles n'auront plus besoin de confesser leurs péchés, où elles n'auront plus besoin d'être purifiées en permanence par le sang du Christ, où elles ne seront plus conscientes de leur nature pécheresse.

Ceux qui parlent ainsi confondent le péché et les péchés. Ils appliquent le terme « infirmité » à des actes et à des dispositions que la Parole de Dieu désigne par des noms plus sombres et plus noirs. Cet enseignement abaisse le niveau du péché chez l'homme pour l'adapter à la doctrine erronée qu'il a assimilée. Il est contraire à l'enseignement distinct de l'Écriture, selon lequel la chair du croyant peut encore convoiter la suprématie. Il est en opposition avec toute expérience profonde de la vie chrétienne, qui montre que, même lorsque nous ne savons rien contre nous-mêmes, nous ne sommes pas pour autant justifiés, car il peut y avoir de nombreux maux dont, faute d'une lumière plus claire, nous sommes complètement ignorants, mais qui sont suffisamment évidents aux yeux de celui qui nous juge, le Seigneur qui sonde les cœurs et les reins.

(2) L'erreur de ceux qui enseignent la perpétuité d'un sacerdoce sacrificiel. —_Bien entendu, tous les croyants sont des prêtres, dans le sens où ils offrent le sacrifice de la louange et de la prière, les offrandes d'un amour abnégatif. Cependant, nombreux sont ceux parmi nous qui persistent à affirmer qu'ils sont appelés, en outre, à offrir constamment le sacrifice perpétuel du Calvaire, dans les éléments de la Cène du Seigneur. Au milieu du cérémonial de la messe, tel qu'il est célébré dans trop de nos églises anglaises par des protestants professés, se prétendant prêtres, il est difficile de voir la moindre trace de la simple institution de la Cène du Seigneur. Et cela provoque une indignation légitime de voir la manière dont ces aveugles qui guident d'autres aveugles trompent les foules, causant la ruine de leurs âmes.

On en vient parfois à regretter le sarcasme cinglant d'Érasme, le bon sens robuste de Latimer, la véhémence de Knox, pour dénoncer les prétentions non bibliques de ces hommes, parés des atours voyants de costumes païens et se livrant à des mascarades qui prêteraient à rire si tout ce système n'était pas si inexprimablement triste. « Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? »

Cependant, après tout, la véritable manière de répondre à ces erreurs est d'insister sur l'intercession et le sacerdoce continus et immuables de notre Seigneur. S'Il vit et poursuit Son œuvre, il serait certainement impertinent et arrogant de notre part de nous immiscer dans ses fonctions. Nous devons revenir aux méthodes anciennes d'interprétation et d'explication des Écritures avant de pouvoir prémunir nos jeunes contre les erreurs considérables de notre époque ou regagner la confiance de ceux qui ont été si désastreusement égarés.

Chapitre 17

LA GRANDEUR SUPRÊME DU CHRIST

« C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » — **Hébreux 7:25**

Ce chapitre doit être lu avec un profond sentiment de péché, afin d'être correctement compris et apprécié. C'est le pécheur conscient qui a besoin du prêtre. Nous pouvons très bien nous contenter du Christ en tant que Maître, philanthrope, homme idéal, jusqu'à ce que nous nous voyions tels que nous sommes aux yeux de Dieu ; mais lorsque cette vision nous est donnée, notre cœur crie avec un cri extrêmement grand et amer pour le prêtre, qui peut nous représenter auprès de Dieu, et Dieu auprès de nous.

Il est urgent de renouveler notre conscience et notre conviction d'être pécheurs, tant parmi les non-croyants que parmi ceux qui se disent chrétiens. Une vision légère du péché conduit à une vision légère du sacrifice du Calvaire, de la nécessité de l'expiation et de la terrible punition future qui attend ceux qui commettent délibérément le mal. Si les hommes comprenaient vraiment ce qu'est le péché, ils ne parleraient pas avec autant de désinvolture de leur délivrance complète ; ils confondent en effet les quelques péchés dont ils ont conscience avec la masse du mal qui réside toujours dans leur nature, comme la boue au fond d'un lac limpide, qui n'a besoin que d'être remuée pour se manifester. Et si les hommes ressentaient réellement leurs péchés, ils se précipiteraient unanimement vers le précieux Sang et vers le seul Prêtre pour obtenir l'absolution et le pardon.

Il est peu probable que ces quelques mots puissent influencer la tendance actuelle ; cependant, s'il était possible d'atteindre la grande masse des prédicateurs d'aujourd'hui, on les exhorterait à mettre de côté leurs essais littéraires, leurs débats avec les évolutionnistes, leur poésie et leur rhétorique, et à faire porter l'enseignement incisif de la Parole de Dieu sur les consciences et les vies humaines. Qu'ils s'attaquent au péché en tant que péché. Qu'ils s'attaquent spécifiquement aux péchés de leurs congrégations, comme le Boer vise son homme pour le toucher de sa balle. Qu'ils montrent ce que Dieu pense des péchés que nous traitons avec tant de légèreté. Et dès que nous reviendrons au style de prédication traditionnel, nous assisterons à un renouveau des conversions traditionnelles. Il ne sert à rien de se plaindre, alors que nous sommes nous-mêmes responsables. La nature humaine est inchangée. La loi de Dieu est inchangée. Le cri de la conscience est étouffé, mais pas réduit au silence. Nous entendrons à nouveau parler de multitudes touchées au cœur et implorant miséricorde. Et alors, le sacerdoce du Christ, tel qu'il est décrit ici, acquerra une nouvelle valeur inestimable.

Il est un grand suprême prêtre (verset **7:4**). — Sa grandeur transparaît dans l'épisode auquel il est fait référence ici. Ravi de sa victoire, ramenant avec lui tous les captifs et les biens que Kedorlaomer avait pillés à Sodome, le patriarche Abraham avait presque atteint son propre camp. Mais alors qu'il approchait de Salem, où régnaient la paix et la justice sous le règne de Melchisédek, il fut accueilli par cette figure sainte, portant dans ses mains les emblèmes sacrés du pain et du vin : image parfaite de celui qui nous aborde souvent sur le chemin de la vie, lorsque nous sommes fatigués par les conflits ou lorsque nous sommes confrontés à de subtiles tentations, et qui nous rafraîchit avec le pain de sa chair et le vin de son sang. Et Abraham s'agenouilla pour recevoir une bénédiction de sa main, et lui donna la dîme de tout (**Genèse 14:19-20**).

UN GRAND PRÊTRE PLUS GRAND QU'AARON.

Cela ne démontre-t-il pas la grandeur de Melchisédek ? Les Lévites et les prêtres étaient en effet autorisés à percevoir la dîme de leurs frères ; mais ce prêtre remarquable n'éprouvait aucun scrupule à percevoir la dîme d'une autre race. Il s'élevait au-dessus des frontières étroites de la race ou du sang, et était prêt à exercer ses fonctions avec le même soin pour un étranger que pour l'un des siens. Cette vision non sectaire, cosmopolite et généreuse de ses obligations envers l'homme en tant qu'homme est une véritable marque de grandeur. Et en cela, il manifeste un trait de la grandeur de notre cher Seigneur, dont le sacerdoce dépasse les limites que pourraient fixer la nationalité ou la naissance, et traite l'homme en tant qu'homme ; vous, lecteur, et moi, si seulement nous venons à Lui.

En outre, étant donné que le plus grand doit bénir le plus petit, il est évident qu'Abraham, aussi grand et bon qu'il fût, ami de Dieu et destinataire des promesses, devait considérer Melchisédek comme son supérieur, sinon il ne l'aurait jamais traité avec un respect aussi marqué (**Hébreux 7:6-7**). Il ne fait donc aucun doute que ce saint homme était un digne représentant de notre Seigneur béni, devant lequel tous les êtres les plus nobles du ciel et de la terre s'agenouillent, confessant qu'il est Seigneur, et lui consacrant non seulement la dîme, mais tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont.

Il est un grand prêtre plus élevé qu'Aaron ou que ses fils. — Lorsque Abraham s'agenouilla sous cette main royale et sacerdotale, il ne le fit pas seulement pour lui-même, mais en tant que représentant de l'humanité. Premier et chef de sa race, ses descendants ont été identifiés à lui dans son acte. Lévi, qui reçoit la dîme, a donc payé la dîme au patriarche et, ce faisant, a pris pour toujours la deuxième place, celle d'inférieur et de second choix.

« Arrêtez, s'écrie un opposant, si vous affirmez cette infériorité du sacerdoce juif par rapport à celui de Melchisédek, vous faites une affirmation dont les conséquences sont si importantes qu'elle nécessite une confirmation supplémentaire. Êtes-vous vraiment certain que c'est bien le cas ? »

« Certainement », répond-il, « sinon, pourquoi les Psaumes de David annoncent-ils avec tant d'insistance la venue d'un autre prêtre longtemps après que le sacerdoce juif ait été établi ? Si la perfection venait du sacerdoce lévitique, pourquoi fallait-il qu'un autre prêtre surgisse selon l'ordre de Melchisédek et ne soit pas appelé selon l'ordre d'Aaron ? »

« Mais attendez, » intervient à nouveau l'opposant ; « si vous voulez remplacer le sacerdoce lévitique, vous devez nécessairement modifier toute la loi cérémonielle qui reposait sur le sacerdoce comme une arche sur sa clé de voûte. Êtes-vous prêt à balayer un système si vénérable, si religieusement maintenu, rempart de la religion, institution de Dieu ? »

« Je suis prêt pour cela », telle est la réponse ; « les commandements précédents relatifs aux sacrifices, aux rites et aux cérémonies devront être abrogés. Ils étaient temporaires et imparfaits. Des types, et non des réalités ; des moules, et non les vases réels ; des ombres, et non la substance. Ils ne rendaient rien parfait. Leur fonction était d'apporter une meilleure espérance ; mais maintenant que celle-ci est venue, ils peuvent être annulés et mis de côté. »

SON SACERDOCE EST ÉTERNEL.

Cela nous semble insignifiant, mais c'était d'une importance capitale pour ceux à qui s'adressait ce message. Pour eux, le sacerdoce et les cérémonies juifs étaient plus qu'une religion d'État, ils étaient la religion elle-même. Tradition, coutume, vénération ancestrale, admiration personnelle et adhésion — tous ces liens devaient être brutalement rompus, car ils étaient contraints d'admettre la force de cet argument inspiré et irrésistible. Si Jésus était effectivement le prêtre dont parle David dans le **Psaume 110** — et cela ne faisait aucun doute, car cette référence lui était si souvent appliquée (**Matthieu 22:44 ; Actes 2:34**) — alors il ne faisait aucun doute que Son sacerdoce était supérieur à celui d'Aaron et que tout le système dont le sacerdoce lévitique était la caractéristique essentielle devait disparaître avant que ne s'instaure le système qui s'articule autour de la personne et de l'œuvre du Seigneur Jésus.

Il est nécessaire de distinguer entre la loi morale et la loi cérémonielle : cette dernière est transitoire et a été accomplie en Jésus-Christ ; la première, bien sûr, a une force permanente et éternelle, inscrite dans la conscience de l'homme et le gouvernement du monde.

Nous ne pouvons que nous arrêter un instant ici pour montrer à quel point il est absurde pour un prêtre catholique ou anglican de fonder ses prétentions sur l'exemple de l'Ancien Testament. Ce faisant, ils reconnaissent leur infériorité par rapport au seul sacerdoce reconnu à l'époque actuelle. Ils se trouvent dans une situation délicate. Exigez d'eux qu'ils justifient leur existence. S'ils citent **Apocalypse 1:6**, alors nous avons tous le même droit de porter leur habit et d'exercer leur fonction. S'ils citent le Lévitique, alors ils sont irrémédiablement perdus, car ce sacerdoce a été remplacé. Le temps vient où tout son peuple devra renier tout lien avec ces hommes dont les prétentions sont sans fondement, ou pire, trompeuses, et qui constituent une intrusion injustifiée dans les fonctions sacrées du Christ. Pauvres âmes, trompées et spoliées par eux !

Il est le plus grand des Grands Prêtres. Parce qu'il a été fait prêtre par le serment de Dieu (**7:20-21**). Les prêtres ordinaires n'avaient pas une telle sanction pour leur nomination, mais Lui, par

un serment. L'Éternel a juré et ne changera pas d'avis. Sa nomination est définitive, absolue, immuable. Elle ne peut jamais être remplacée, comme celle d'Aaron l'a été. Le ciel et la terre peuvent disparaître, mais elle ne disparaîtra pas.

Car Il demeure éternellement. Il détient le sacerdoce dans lequel réside la puissance d'une vie impérissable (verset **7:16**). Il est attesté qu'Il vit. « Voici, dit-Il, je suis vivant pour toujours. » Quel contraste avec tous les prêtres humains, sur les tombes desquels cette épitaphe pourrait être gravée : « N'ayant pas pu continuer à cause de la mort. » Un à un, ils vieillissent et meurent : leurs yeux, souvent embués de larmes, se ferment ; leur cœur s'arrête ; leurs mains, souvent levées pour donner l'absolution, se croisent docilement sur leur poitrine, comme pour demander pardon. Mais lui, il vit éternellement. Et cette vie éternelle a deux conséquences bénies. D'une part, il a un sacerdoce intransmissible (verset **7:24**) ; d'autre part, il est capable de sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (verset **7:25**). Il n'y a aucune limite à Son salut, aucune barrière qu'Il ne puisse franchir. Que vous soyez au bout du monde, que vous soyez désespéré, vous serez élevé au plus haut degré de gloire. Il vous sauvera de vos péchés de pensée, de parole et d'acte ; Il purifiera les pensées et les intentions de votre cœur.

En raison de Son caractère irréprochable : saint envers Dieu, inoffensif envers les hommes, pur de cœur, séparé des pécheurs dans sa vie. Il n'avait pas besoin d'offrir de sacrifice pour Lui-même, comme le faisaient les prêtres avant d'offrir pour la congrégation ; Il n'avait pas besoin de répéter quotidiennement ou annuellement ce sacrifice et cette oblation parfaits qui avaient été accomplis une fois pour toutes sur la croix (**7:26-27**).

« UN TEL GRAND PRÊTRE NOUS CONVENAIENT. »

En raison de la dignité de sa Personne (verset **7:28**) . — La fonction de médiation n'est plus confiée à un homme, ou à un groupe d'hommes, soumis à des faiblesses. Observez ! À travers les rangs resplendissants de l'être, s'avance le Fils, Lumière de Lumière, Compagnon de Jéhovah, égal à Dieu, Un avec le Père et l'Esprit dans la Trinité éternellement bénie. Il est solennellement consacré à cette tâche de réconciliation et de salut des pécheurs. Tout le ciel entend et ratifie le serment. Et nous pouvons certainement nous interroger sur ce que nous valons aux yeux de Dieu, et sur notre destin, lorsque notre cause est prise en charge, au milieu d'une telle solennité, par un être aussi auguste, aussi glorieux, aussi divin que le Grand Prêtre, qui attend maintenant l'appel du plus humble pénitent de la race humaine. « Un tel Grand Prêtre nous convenait. »

« Jusqu'au bout ». Ces mots peuvent attirer l'attention de ceux qui, épuisés par leurs larmes, ont été réduits au désespoir par la gravité et la virulence de leurs péchés. Non seulement le passé semble trop sombre pour être pardonné, mais les vieilles habitudes refont sans cesse surface, ridiculisant les résolutions les plus fermes et anéantissant la vie intérieure de l'âme. Dans ces moments-là, nous sommes enclins à envier les créatures végétales et animales, qui ne sont pas capables de pécher, ou les myriades d'enfants adorables qui ont été rappelés à Dieu avant que le temps de la rébellion consciente et de la guerre ne puisse déchirer leur cœur d'enfant. Cependant, l'ampleur de notre péché est toujours moindre que l'ampleur de la grâce de Dieu. Là où l'un abonde, l'autre abonde encore davantage. Si nous descendons au fond des montagnes et touchons le cœur des profondeurs, plus profonde encore est la miséricorde rédemptrice de Dieu. L'amour, la grâce et la puissance de Jésus dépassent nos besoins indicibles. Faites-lui simplement confiance, il est « capable de sauver jusqu'au bout » ; et il est aussi disposé que capable.

De nos jours, nombreux sont ceux qui s'interrogent sur la pureté du cœur, sur la mesure dans laquelle nous pouvons être délivrés du péché, et sur d'autres questions similaires. À ceux-là, nous disons : cessez de penser à la purification, et considérez le Purificateur ; abstenez-vous de spéculer sur la délivrance et occupez-vous du Libérateur ; ne vous préoccupez pas autant de la nature du salut, mais laissez le Sauveur entrer dans votre cœur ; et soyez assurés que tant qu'il y sera, il exercera un effet si salutaire que le péché, aussi puissant soit-il, perdra instantanément son emprise sur l'âme tourmentée qui vient à Dieu, source de sainteté, par son intermédiaire.

Chapitre 18

LE VÉRITABLE TABERNACLE

« Tout d'après le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » — **Hébreux 8:5**

Il y eut trois étapes par lesquelles Moïse, l'homme de Dieu, monta sur la montagne. Pour la première, il fut accompagné d'Aaron, de Nadab et d'Abihu, ainsi que de soixante-dix anciens d'Israël, les représentants élus du peuple. « Ils virent le Dieu d'Israël ; et sous ses pieds, il y avait comme un ouvrage pavé de pierres de saphir, et comme le corps du ciel dans sa clarté ; ils virent Dieu, et ils mangèrent et burent » (**Exode 24:10-11**). Ce repas était manifestement un symbole d'amitié et de paix, fondé sur l'effusion de sang, qui est mentionnée dans les versets précédents. Nous aussi, nous pouvons voir Dieu, manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme, sur la base de ce sang précieux par lequel nous avons été rapprochés.

Lorsque ce festin fut terminé, la voix de Dieu appela Moïse à un niveau supérieur — à une hauteur plus élevée. Il demanda d'abord aux anciens de rester où ils étaient, puis, accompagné uniquement de Josué, il se leva et monta sur la montagne de Dieu, sur laquelle la nuée planait, imprégnée et baignée de la gloire du Seigneur, comme de longues traînées de nuages dans la lumière éclatante d'un soleil couchant.

Cependant, le septième jour, même Josué fut laissé derrière. Dieu appela Moïse depuis la nuée. Et Moïse s'avança plus loin dans la montagne, de plus en plus profondément au cœur de la gloire ardente. Tous ses sens étaient en éveil, attentifs aux scènes qui l'entouraient, et fascinés ; chacun était le canal d'un flot de jouissance extatique, sans douleur, sans conscience de soi, sans paralysie de la peur, comme si l'on était porté sans cesse par un flot de gloire et de musique, dont chaque mouvement était un ravissement. « Moïse resta sur la montagne quarante jours et quarante nuits. »

Pendant ce temps, des instructions minutieuses furent données à Moïse concernant le tabernacle, qui devait être érigé dans la plaine en contrebas. Ces instructions sont données dans **Exode 25, 26 et 27**, et sont extrêmement détaillées. Mais rien n'était laissé à l'imagination humaine. Commenant par l'arche et son propitiatoire comme trône de Dieu, les instructions passent par la table en bois d'acacia, le chandelier à sept branches, les planches, les rideaux et les tentures, jusqu'à aboutir au grand autel d'airain dans la cour du tabernacle, où Dieu et le pécheur se rencontraient. N'est-ce pas là aussi le chemin parcouru par le Seigneur lui-même, la substance de tous ces types, qui est venu du sein du Père jusqu'à la croix du Calvaire, l'autel d'airain où il a effacé les péchés des hommes ?

RITUEL JUIF.

Cependant, en plus de la description minutieuse ainsi donnée, il semble qu'une représentation des choses qu'il était chargé de construire ait été présentée à l'esprit de Moïse. C'était comme si les réalités éternelles qui avaient toujours habité l'esprit de Dieu avaient pris une forme visible devant ses yeux. L'invisible était devenu visible. L'éternel avait pris forme. Un modèle lui avait été montré. Il avait parcouru les allées du véritable Tabernacle. Il avait contemplé les choses célestes elles-mêmes. Et c'est selon ce modèle qu'il fut à plusieurs reprises exhorté et chargé de construire. « Selon tout ce que je te montre, selon le modèle du tabernacle et le modèle de tous ses instruments, vous le ferez. » (**Exode 25:9, 40 ; 26:30 ; 27:8**).

Le rituel juif mérite une étude approfondie. — Il est toujours intéressant d'étudier les méthodes de culte religieux, même si les rites sont devenus obsolètes, les autels déserts et la poussière des prêtres et des fidèles s'est depuis longtemps mélangée au sable du désert ou à la verdure de la clairière. Qui peut rester indifférent devant les monuments gigantesques qui s'élèvent dans les forêts denses du centre du Mexique, vestiges d'une époque de géants disparus, sans donner aucun indice sur les symboles ou les hiéroglyphes qu'ils ont gravés ? Qui peut traverser sans émotion les cercles de pierres de Stonehenge, Keswick ou Penmaenmawr, sans se laisser aller à de sombres réflexions ?

Pour cette raison, si ce n'est pour aucune autre, le rituel lévitique aura toujours un intérêt intrinsèque. Lorsque nous pensons aux nobles esprits qui nous ont légué nos plus précieux documents

religieux, qui ont chanté dans les Psaumes, pleuré dans les Lamentations et brillé de l'extase des prédictions et prophéties messianiques ; et qui ont tous été formés dans le système dont le Tabernacle était le centre et le cœur — nous ne pouvons manquer de l'examiner avec une curiosité sacrée et respectueuse, comme si l'on visitait la crèche ou l'école où des enseignants aimés et honorés ont passé leurs premières années.

Cependant, il existe ici un intérêt encore plus profond. En effet, il nous est dit que ces éléments ont été créés à l'image de ce qui existe dans les cieux. Chaque pommeau, chaque tache, chaque rideau, chaque vase et chaque meuble avait un équivalent, une contrepartie spirituelle dont il était l'expression brute et matérielle. À travers ces exemples et ces ombres, il ne fait aucun doute que les saints de l'Antiquité ont entrevu les réalités éternelles. Nous en déduisons cela parce qu'il existe une telle similitude entre leur vie religieuse, telle qu'elle est exprimée dans leurs écrits, et la nôtre. Mais si eux, qui n'avaient que le type pour les guider, ont pu discerner tant de leçons profondes et saintes à travers ce moyen, à quel point devrions-nous être capables de voir les grands principes de la rédemption dans l'ancien rituel, alors que nous avons devant nous les scènes de Bethléem, du Calvaire, du jardin d'Arimathie et du mont de l'Ascension !

Parfois, dans l'ombre, nous pouvons voir des détails de fabrication que nous aurions pu manquer dans la substance. L'une des réalisations les plus remarquables de notre époque est la photographie solaire, qui permet d'obtenir des photographies du disque solaire dans certaines conditions. Il est évidemment beaucoup plus facile d'étudier la nature du soleil à partir de ces photographies que de l'étudier au milieu de la gloire insupportable de sa présence. L'œil peut poursuivre tranquillement ses investigations sans être ébloui ni intimidé. Ainsi, nous pouvons mieux comprendre certains détails de l'œuvre du Christ en étudiant le Lévitique qu'en nous tenant devant la croix ou avec le Voyant au milieu de la flamme céleste de la vision apocalyptique.

RÉALITÉS ÉTERNELLES.

Ne vous détournez donc pas à la légère du Livre du Lévitique, qui préfigure l'Évangile et qui, en effet, fournit une grande partie de la terminologie, des expressions et des symboles qui seront utilisés par la suite. Sous l'enseignement du même Saint-Esprit qui a enseigné Moïse autrefois, nous explorons les significations sacrées qui sous-tendent l'arche et le propitiatoire, le fin lin retors et le bleu, le chandelier et la table, l'autel des parfums et l'autel des holocaustes, la cuvette, le vase et l'éteignoir. Chacun d'eux est comme un crochet dans la maison divine, auquel Dieu a attaché une signification sacrée et qui livrera son secret à ceux qui demandent, cherchent et frappent avec révérence. En adaptant quelques mots mémorables, nous pouvons dire : « Les choses invisibles de Dieu, à partir de la construction du Tabernacle, sont clairement visibles, étant comprises par les choses qui ont été faites, même son dessein éternel de rédemption. »

Les vérités de l'Évangile sont des réalités éternelles. — Nous ne devons pas considérer qu'elles sont destinées à disparaître, comme ce fut le cas pour les types juifs. Elles ne peuvent pas disparaître. Elles sont les choses célestes elles-mêmes. Elles sont la vérité, l'idéal, le divin. Elles ont toujours été ce qu'elles sont. Elles seront toujours ce qu'elles sont. Nous devons peut-être encore les approfondir davantage ; nous devons peut-être les apprendre par des méthodes encore plus élevées de communication divine. Nous devons peut-être être élevés à un niveau d'expérience plus élevé afin de les comprendre. Mais elles sont essentiellement et pour toujours établies comme — le granit de la réalité éternelle. Toute structure construite sur elles durera éternellement. Les Juifs n'avaient que l'exemple, nous avons la réalité ; eux avaient l'image, nous avons la personne ; eux avaient l'ombre, nous avons la substance.

Il est intéressant de constater que Moïse ne voyait dans la révélation de Dieu aucune autre vérité que celle que voyait Paul ; cependant, pour Moïse, elle prenait forme dans le Tabernacle avec ses couches de peaux, tandis que pour Paul, elle prenait forme dans des séries brillantes d'arguments et de rhétorique splendides. Mais dans l'esprit et la pensée de Dieu, il y a toujours eu la même distinction entre la sainteté et le péché ; il y a toujours eu le besoin du sacrifice, même jusqu'à la mort ; toujours la demande d'une vie sacrifiée, comme seul moyen par lequel le pécheur peut s'approcher de sa sainte Majesté ; toujours les exigences de l'encens de la louange, du pain de l'obéissance, de la lumière d'un caractère illuminé ; toujours le prêtre pour intercéder ; et toujours les allées, les cours et les espaces consacrés au culte et à la communion, aussi élevés que la communion entre le Père et le Fils.

Ni le Calvaire, ni le sacerdoce, ni l'œuvre de Jésus ne sont des nouveautés ; ils représentent la manifestation de réalités éternelles dans la nature profonde de Dieu. Les ignorer, c'est passer à côté de l'union avec Dieu sur les lois et les processus les plus fondamentaux de son être. L'Agneau a été immolé avant la fondation du monde : et il apparaît dans le ciel portant encore les marques de sa mort — « un Agneau qui avait été immolé ».

Notre lieu de culte. — Nous devons nous réunir dans des lieux de rassemblement avec nos frères chrétiens ; mais en réalité, aucun d'entre eux n'est indispensable au véritable culte. Le type a disparu, et nous savons que le tabernacle juif n'existe plus. Cependant, que constatons-nous ? Des individus tentent de le reproduire ou d'inventer un substitut. Ah, comme ils se trompent sur notre véritable position ! Nous n'avons certainement besoin ni du tabernacle juif ni d'aucun substitut, car nous sommes constitués prêtres du tabernacle céleste, que nulle main humaine n'a jamais élevé, et qui est le lieu de rencontre entre Dieu et tous les cœurs sincères, oui, de tous ceux qui aiment Dieu. « Ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Lorsque nous rencontrons un groupe de nos frères chrétiens, nous ne devons pas les considérer comme l'ensemble de ceux avec qui nous adorons. Le véritable adorateur fait partie d'une grande foule festive qui remplit le temple spirituel. Nous ne sommes qu'une partie d'une congrégation composée de tous les saints défunts et des croyants vivants, de toutes les communions et de tout l'univers de Dieu. Le prisonnier, le voyageur, l'invalidé, la mère, l'infirmière — tous se réunissent là à l'unisson et adorent Dieu ensemble. Tous sont prêtres, et là-bas se trouve le Grand Prêtre, qui a traversé les cieux et vit éternellement pour intercéder. « Un ministre du véritable tabernacle ». Comme ils semblent ridicules à une telle assemblée, ceux qui s'arrogent des prétentions sacerdotales et qui voudraient nous faire croire qu'ils répètent le sacrifice du Christ ! Dans ce temple au moins, ils ne sont pas les bienvenus, car le Christ est là pour offrir Lui-même le sacrifice.

LE MODÈLE DE NOTRE VIE.

Le véritable modèle de notre vie est suggéré ici. — Nous avons de nombreux plans, projets et modèles, mais combien de fois sont-ils avortés et décevants ! Pussions-nous passer de longs moments avec Dieu sur la montagne, afin d'obtenir son modèle pour notre vie et notre travail ! Il n'y a rien de plus élevé pour nous que de nous rapprocher de la pensée éternelle de Dieu. Toutes les structures construites sur ce modèle resteront éternelles. Et Dieu trouvera toujours suffisamment de matière pour ceux qui osent être singuliers, parce qu'ils sont fidèles au modèle qu'il leur montre sur la montagne. Et si l'on nous demande quel est ce modèle que Dieu nous montrera sur la montagne de la communion, nous pouvons répondre : c'est la vie, Le caractère et L'œuvre de Jésus-Christ notre Seigneur ; le modèle, l'exemple et le schéma de tout ce qui est vrai, juste, pur, aimable et de bonne réputation. Veillez à modeler votre vie sur ce modèle que Dieu attend de vous montrer sur la montagne. Dieu vous y appelle, et Il vous donnera les moyens d'y parvenir.

Chapitre 19

LES DEUX ALLIANCES

« Je serai leur Dieu, Et ils seront mon peuple. » — **Hébreux 8:10**

Un nouveau terme apparaît dans ce remarquable traité, qui pourrait en rebuter certains en raison de sa connotation théologique ; pourtant, il recèle une profondeur et un intérêt nouveaux pour nous tous. Il s'agit du mot « alliance ». Nous comprenons tous assez clairement les alliances que les hommes concluent entre eux en matière de propriété ou d'autres questions quotidiennes. Un homme s'engage à faire certaines choses, à condition qu'un autre s'engage à faire certaines autres choses. Lorsque ces engagements respectifs sont conclus, ils sont consignés sur parchemin, signés et scellés ; à partir de ce moment, chaque partie est honorablement tenue d'exécuter sa part du contrat.

L'ALLIANCE MOSAÏQUE.

D'une certaine manière, en s'adaptant à nos méthodes de pensée et à nos pratiques, le Dieu éternel a conclu une alliance avec les âmes fidèles et obéissantes. Il n'est pas possible de surestimer la condescendance de Sa part, ni l'honneur et l'avantage que cette relation met à notre portée. Cela semble trop merveilleux pour être vrai ; pourtant, cela doit être vrai, car ce n'est que grâce à Sa véracité révélée que cela a pu devenir un sujet de discussion ou de débat humain. L'alliance entre un prince et un mendiant, ou entre un homme comme William Penn et les peaux sombres et rudes d'Amérique, est réduite à une insignifiance et à une mesquinerie totales lorsqu'elle est mentionnée le même jour que l'alliance entre Dieu et l'âme de l'homme.

Les théologiens ont identifié plusieurs types d'alliances au cours de l'histoire humaine, comme le décrit la Bible. Cependant, il nous suffit de considérer les deux alliances, l'ancienne et la nouvelle, mentionnées dans ce paragraphe. La base de tout l'argument se trouve dans **Jérémie 31:31-34**

, où une distinction est faite entre l'alliance conclue avec les pères, lorsque Dieu les a fait sortir du pays d'Égypte, et cette nouvelle alliance qui, à l'époque de Jérémie, était encore à venir. Moïse était le médiateur de la première, comme Jésus l'est de la seconde.

L'alliance mosaïque. — Elle a souvent été réitérée sur un ton très gracieux et insistant. Prenons, par exemple, la scène qui s'est déroulée lorsque la vaste armée a envahi la plaine au pied du Sinaï, au troisième mois de l'Exode. Il n'y avait encore ni nuage ni feu au sommet du Sinaï, mais Moïse fit une proposition au peuple : s'ils obéissaient à la voix de Dieu et respectaient Sa parole, Dieu, de Son côté, ferait deux choses : il les considérerait comme Son trésor particulier parmi tous les peuples et il les prendrait pour lui comme un royaume de prêtres et une nation sainte (**Exode 19:5-6**). Et le peuple, sans mesurer le coût ni réaliser tout ce que cela impliquait, s'écria d'une seule voix unanime : « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. » Ils conclurent ainsi une alliance.

Peu après, lorsque les Dix Commandements furent donnés, les termes de l'alliance de la part de Dieu furent considérablement élargis. En échange du respect, de la part du peuple, de l'ancienne condition d'obéissance, Dieu alla plus loin que jamais dans Ses promesses, qui couvraient une grande variété de besoins et comprenaient de nombreux éléments (**Exode 23:22-31**). Et une fois de plus, le peuple poussa un cri puissant et unanime d'approbation (**Exode 24:3**).

Mais ce n'était pas tout ; car lorsque, dans le but d'enregistrer ces engagements solennels, ils furent inscrits dans le Livre de l'Alliance et lus publiquement, au milieu de la ratification solennelle du sang répandu, le peuple dit à nouveau : « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit, et nous lui obéirons » (**Exode 24:7**). Mais comme ils se connaissaient mal ! En l'espace d'une semaine ou deux, ils dansaient avec frénésie autour du veau d'or ; et en quelques mois, il n'y en avait plus un seul qui osait affirmer qu'il avait respecté l'alliance dans ses moindres détails. Au contraire : « Ils ont rompu mon alliance, dit le Seigneur. Que pouvait-on attendre d'autre d'eux ? Même si Moïse leur avait rédigé une deuxième déclaration détaillée des conditions de l'alliance dans le Livre du Deutéronome, avec la demande répétée, qui revient comme un refrain : « Vous observerez et vous mettrez en pratique. »

Il y avait deux défauts majeurs dans cette ancienne alliance, qui découlaient de la faiblesse de la nature humaine ; premièrement, elle ne conférait aucun pouvoir, aucune dynamique morale,

permettant aux signataires humains de tenir leurs promesses ; et, deuxièmement, elle ne pouvait pas assurer l'effacement effectif des péchés qui découlent de leur incapacité à mettre en œuvre les vœux qu'ils avaient prononcés (**Hébreux 9:9**) .

Il est certain que la majorité des hommes qui aspirent à une vie religieuse passent par une expérience similaire. Lorsque nous sommes rachetés pour la première fois par le sang de l'Agneau et amenés à une nouvelle vie, nous semblons nous tenir à nouveau au pied du mont Sinaï ; ou, mieux encore, notre conscience devient notre Sinaï, et de son point culminant, nous semblons entendre la voix de Dieu, qui s'engage à être notre Dieu si nous obéissons en toutes choses à sa voix. Et nous nous engageons immédiatement à le faire. Nous ne sommes pas hypocrites, nous avons vraiment l'intention de le faire ; nous sommes séduits par l'idéal de vie qui nous est présenté. Il n'est pas seulement souhaitable comme condition pour obtenir des bénédictions, mais il est éminemment attrayant et charmant.

LA SANCTIFICATION, UN DON GRATUIT DE DIEU.

Cependant, nous commettons une grave erreur en nous engageant, car nous entreprenons une tâche qui dépasse totalement nos capacités. C'est comme si un homme paralysé tentait d'escalader le Mont Blanc ou un homme en faillite essayait de rembourser ses dettes. Nous apprenons rapidement que le péché a paralysé tous nos nerfs moteurs moraux. Nous ne faisons pas le bien que nous voulons faire, et nous faisons le mal que nous ne voulons pas faire. Nous sommes asservis à la loi du péché qui réside dans nos membres et qui lutte contre la loi de notre esprit. Nous essayons de nous secouer, comme à d'autres moments, mais nous ne savons pas que des rasoirs ont coupé nos mèches de force, nous laissant impuissants et désespérés.

Il semble regrettable que chacun doive apprendre par lui-même l'inutilité de ces tentatives, au lieu de tirer profit de l'expérience des autres et des enseignements du passé. Pourtant, il en est ainsi. L'un après l'autre, chacun commence à gagner le privilège de la présence, du sourire et de la bénédiction de Dieu en étant bon, obéissant et scrupuleux dans le respect des règles, des formes et des règlements. Cela fonctionne bien pendant un certain temps, mais s'effondre rapidement. Nous sommes déconcertés et vaincus, comme des oiseaux marins qui se précipitent contre un phare dans la tempête, puis tombent blessés dans l'écume bouillonnante en dessous. Nous mettons du temps à comprendre que, tout comme nous recevons la justification, nous devons également recevoir la sanctification des mains de Dieu comme un don gratuit.

Si un lecteur de ces lignes tente de maintenir une relation amicale avec Dieu sur la base de ce principe « essayer, faire et garder », plus tôt son âme réalisera la certitude de l'échec — non par manque de volonté, mais à cause de la faiblesse de la nature morale — et s'abandonnera à la grâce révélée dans la seconde et meilleure alliance, plus vite elle trouvera un lieu de repos sûr et heureux, d'où elle ne sera ni dérangée ni chassée, pour l'éternité.

La meilleure alliance. — Elle est tellement meilleure que celle de Moïse, de la manière suivante : alors qu'elle engage Dieu à faire des promesses encore meilleures (verset 6) que celles de l'alliance précédente, des promesses qui exigent un instant notre attention, elle n'exige de notre part aucun engagement ni aucune promesse. Il n'y a pas de « si », pas d'injonctions à respecter, pas de conditions d'obéissance à remplir. Du début à la fin, elle consiste en la volonté du Très-Haut. Comptez-les dans cette merveilleuse énumération (**8:10-12**), puis osez affirmer que chacune d'entre elles doit s'accomplir dans votre expérience personnelle, car c'est l'alliance sous laquelle nous vivons et par laquelle nous avons accès à Dieu.

« Je mettrai mes lois dans leur esprit. » — Cela fait référence à la faculté intellectuelle, qui pense, se souvient, raisonne. Il sera d'une valeur inestimable de les avoir là pour s'y référer constamment, afin qu'elles soient toujours inscrites sur les montants et les linteaux de la vie intérieure, exigeant le respect et imposant une attention quotidienne.

« Je les écrirai sur leur cœur. » — C'est le siège de la vie émotionnelle et des affections. Si elles y sont écrites, elles doivent susciter notre amour. Et ce qu'un homme aime, il est presque certain qu'il le suivra et lui obéira. « Un peu plus bas », dit le vétéran mourant, alors qu'ils cherchaient la balle qui s'était enfoncée profondément dans sa poitrine, « et vous trouverez l'Empereur » ; et dans le cas du chrétien qui a conclu une alliance avec Dieu, la loi est inscrite dans les affections les plus profondes de son être. Il obéit parce qu'il aime obéir. Il reste au service de son Maître, non pas parce qu'il le doit,

mais parce qu'il Le choisit lui-même, disant, alors que son oreille est tendue vers la porte : « J'aime mon Maître, je ne partirai pas librement. »

« TOUS ME CONNAÎTRONT. »

« Je serai pour eux un Dieu, et ils seront pour moi un peuple. » — La dernière clause est encore plus significative que la première, car elle implique la puissance conservatrice de Dieu. Son peuple élu s'était tellement éloigné de lui qu'il l'avait un jour appelé « Lo Ammi », « pas mon peuple » (Osée 1). Mais si nous devons un jour devenir son peuple, son peuple particulier, cela ne pourra se faire que par l'action de son Esprit miséricordieux, qui nous retient, tout comme le soleil empêche les planètes de s'élançant dans l'espace pour devenir des étoiles errantes.

« Tous me connaîtront. » — Oh, extase des extases ! Est-ce possible ? Connaître Dieu ! Connaître les profondeurs de Dieu. Le connaître, ou être connu de Lui. Le connaître comme Abraham, à qui il a révélé ses secrets ; comme Moïse, qui a conversé avec Lui face à face ; ou comme l'apôtre Jean, lorsqu'il L'a contemplé dans les visions de l'Apocalypse. Et que ce privilège soit à la portée du plus petit !

« Je serai miséricordieux envers leur injustice. » — Dans l'ancienne alliance, il y avait peu de place pour la miséricorde. Il s'agissait d'un accord volontaire ; si l'une des parties à l'alliance manquait à la moindre obligation, l'autre n'était pas tenue de rester fidèle à leur accord mutuel. Le manquement d'une partie neutralisait l'ensemble de l'alliance. Mais ici, il n'y a pas une telle rigueur. Au contraire, la miséricorde est admise dans la relation et exerce son influence bienveillante.

« Je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités. » Tout comme une note est oubliée lorsqu'elle est effacée d'une ardoise, il en sera de même pour le péché, comme s'il était effacé de la mémoire de Dieu. Il sera oublié, comme une dette payée il y a des années. Il sera si complètement effacé de la mémoire qu'il sera comme s'il n'avait jamais existé. Si on le cherche, on ne le trouve pas. L'écriture manuscrite clouée. La pierre jetée dans les profondeurs de l'océan. Le nuage absorbé par la chaleur estivale, alors qu'il s'estompe dans le ciel bleu profond. Les frères de Joseph, lors de leur dernière approche de Joseph, après la mort de leur père, ont trahi la crainte que, même si son ressentiment était dissimulé, il n'avait pas été complètement abandonné. Mais leurs craintes étaient totalement infondées. Ils découvrirent que l'offense avait complètement disparu de l'esprit de leur frère, « et Joseph pleura lorsqu'ils lui parlèrent ». C'est de cette manière que Dieu cesse de considérer nos péchés et s'attriste si nous ne croyons pas en la profondeur de son pardon abondant.

Appréciez-vous les termes de cette alliance dans votre expérience quotidienne ? Dieu est prêt à les respecter à la lettre. Comptez sur Lui pour faire ce qu'Il a promis. Comptez sur sa fidélité. Revendiquez que chaque promesse se réalise en vous dans toute la mesure de Sa richesse et de vos besoins. N'essayez pas d'inventer des conditions ou des termes qui ne sont pas fixés par Lui, mais acceptez volontiers de ne rien faire pour gagner ou mériter quoi que ce soit, et d'accepter tout ce que Dieu vous donne, sans argent et sans prix.

LA NOUVELLE ET MEILLEURE ALLIANCE.

Vous demandez-vous comment Dieu peut appeler cela une alliance, alors qu'il n'y a pas de deuxième partie à cette alliance ? La réponse est simple : Jésus-Christ s'est substitué à nous, et non seulement Il a négocié cette alliance, mais Il a également rempli en notre nom et en notre faveur toutes les conditions qui étaient nécessaires et justes. Il a porté le châtement de la faiblesse et de la transgression humaines. Il a satisfait à toutes les exigences d'une obéissance parfaite et sans faille. Il s'est engagé à nous assurer, par le don du Saint-Esprit, une sainteté que nous n'aurions jamais pu obtenir par nos propres efforts. Et comme il est devenu notre garant et notre caution, Dieu peut conclure avec nous ces conditions généreuses, sans rien dire du coût pour Son Fils, mais en nous permettant de partager tous les avantages, à la seule condition que nous nous identifions à Lui par une foi vivante, en confiant toutes les transactions spirituelles entre ses mains et en nous conformant aux décisions de sa volonté. C'est là la nouvelle et meilleure alliance, qui a remplacé l'ancienne.

Chapitre 20

LES CHOSES CÉLESTES ELLES-MÊMES

« Un tabernacle fut, en effet. » — **Hébreux 9:2**

L'œil est plus rapide que l'oreille. Il n'existe donc aucun langage aussi expressif que celui des symboles. La foule comprendra mieux votre message grâce à un symbole approprié qu'à mille mots. L'esprit rechigne à l'effort intellectuel nécessaire pour saisir l'essence subtile des choses et préfère que la vérité soit présentée sous une forme facilement accessible à la vue, à l'ouïe et au toucher.

Cela explique pourquoi il existe une telle tendance au ritualisme dans les Églises romaine et anglicane. Lorsque la vie spirituelle de l'homme est forte, elle est indépendante de la forme extérieure ; mais lorsqu'elle est faible, elle s'appuie mollement sur des aides extérieures. Et c'est parce que les enfants d'Israël étaient dans un état si enfantin que Dieu a consacré ses pensées profondes et saintes dans des formes extérieures et des ombres matérielles. Les personnes sans instruction ont besoin que la vérité spirituelle leur soit exprimée à travers des symboles accessibles aux plus obtus. C'est pourquoi, pendant mille cinq cents ans, le culte juif s'est articulé autour du cérémonial le plus splendide que le monde ait jamais connu, cérémonial qui a cruellement manqué à ces chrétiens hébreux lorsqu'ils sont passés aux simples ordonnances d'une salle dépouillée.

L'AUTEL D'AIRE.

Examinons un instant ces symboles anciens. Choisissez une étendue de sable ; délimitez un espace rectangulaire de quarante-cinq pieds de long sur quinze pieds de large. Disposez tout le long de vos contours une bande continue de douilles en argent, creusées de manière à accueillir les extrémités des planches qui forment les murs du Tabernacle. Maintenant, apportez ces planches elles-mêmes, des poutres en bois d'acacia de quatre mètres cinquante de haut, recouvertes d'or de la meilleure qualité et fixées ensemble par trois longues barres d'or, allant d'un bout à l'autre. La porte d'entrée doit être orientée vers l'est, composée de cinq piliers d'or, sur lesquels tombent les plis d'un rideau riche et lourd. Mesurez ensuite neuf mètres à partir de là, et laissez un autre rideau séparer le lieu saint du lieu très saint. Maintenant, apportez d'autres rideaux pour faire le plafond et pour les suspendre de chaque côté au-dessus des poutres d'acacia dorées qui forment les murs extérieurs ; d'abord, un magnifique rideau aux couleurs brillantes, recouvert de figures de chérubins ; ensuite, un voile de lin blanc pur ; troisièmement, un rideau solide en peaux de béliers, teintées en rouge ; et enfin, pour le protéger des intempéries, une couverture commune et grossière en peaux de blaireaux. La cour est constituée de lourds rideaux qui pendent tout autour et voilent les mouvements des prêtres à l'intérieur. Jetons un bref coup d'œil à chaque élément en passant rapidement du sanctuaire extérieur au sanctuaire intérieur.

L'autel d'airain, avec ses cornes saillantes, auquel on attachait les animaux destinés au sacrifice (**Psaume 118:27**), ou sur lequel le fugitif se réfugiait pour trouver asile et protection (Exode 21:14), se trouvait dans la cour extérieure. C'est là qu'étaient offerts les sacrifices pour le péché, les holocaustes et les sacrifices de paix. Il était considéré comme très saint (**Exode 29:37**). Et à juste titre, car il était le symbole de la croix du Calvaire, cette croix merveilleuse où Jésus s'est offert en sacrifice pour le péché, étant à la fois prêtre, victime et autel.

Personne ne pouvait entrer dans le lieu saint sans passer devant cet emblème sacré, tout comme nous n'aurions jamais pu entrer en communion avec Dieu s'il n'y avait pas eu pour nous, sur la croix, ce sacrifice et cette offrande tout à fait suffisants pour les péchés, qui purifient notre cœur d'une mauvaise conscience. Plus nous vivons longtemps et plus nous connaissons Dieu, plus cette croix nous apparaît précieuse et indispensable : notre espérance dans la douleur, notre phare dans l'obscurité, notre abri dans la tempête, notre refuge dans les moments de conviction, notre lieu de rendez-vous avec Dieu, notre fierté et notre joie.

« Bénie soit la croix ! Béni soit le sépulcre ! Béni soit plutôt l'Homme qui y a été mis à mort pour moi. »

Et si l'autel d'airain évoque le sacrifice unique et définitif du Calvaire, le bassin évoque le lavage quotidien des souillures de nos pérégrinations dans le désert, comme Jésus a lavé les pieds de ses disciples (**Jean 13**).

Le chandelier à sept branches, dont la lumière illuminait le lieu saint, attirait immédiatement le regard du prêtre qui franchissait le seuil pour la première fois. Sa forme nous est familière grâce au bas-relief de l'arc de Titus. Comme il évoque avec éloquence le Christ ! La texture de l'or battu, sur chaque partie duquel les coups de marteau ont été portés, témoigne des blessures qu'il a subies pour nous (Exode xxv. 36). L'union des six petites lampes avec la grande lampe centrale symbolise le mystère de cette union dans la lumière qui rend l'Église unie à son Seigneur pour toujours en illuminant un monde obscur. L'huile d'or, s'écoulant à travers les tuyaux d'or qui devaient être maintenus propres et dégagés, montre notre dépendance à son égard pour l'approvisionnement quotidien en grâce du Saint-Esprit (**Zacharie 4:2**). Et les mouchettes elles-mêmes, toutes en or, utilisées avec sagesse par le grand prêtre pour tailler la flamme, symbolisent les processus par lesquels notre cher Seigneur est souvent obligé de couper les irrégularités de la mèche et de provoquer un obscurcissement momentané de la lumière afin que nous puissions ensuite brûler plus clairement et plus régulièrement. Sa vie est la lumière des hommes. Dans sa lumière, nous voyons la lumière. Il éclaire les cœurs, les foyers, les mystères et l'espace ; et dans l'au-delà, l'Agneau sera la lumière du ciel.

LA TABLE D'OR DES PAINS DE PROPOSITION.

La table d'or de pain de proposition ne doit pas être négligée, avec ses douze pains de fleur de farine, parfumés d'encens odorant, que seuls les prêtres peuvent consommer, et qui sont remplacés le septième jour par une nouvelle fournée. Ici encore, comme dans le symbole précédent, on retrouve ce mystérieux mélange entre le Christ et son peuple. Le Christ est le véritable pain de la présence. Il est le pain de Dieu. L'Éternel trouve dans Son obéissance, Sa vie et Sa mort une satisfaction parfaite ; et nous aussi, nous nous nourrissons de Lui. Sa chair est véritablement de la viande. Nous mangeons Sa chair et vivons par Lui. La table était portable, afin de pouvoir être transportée pendant les voyages du peuple ; et nous ne pouvons jamais prospérer sans l'emporter avec nous partout où nous allons. C'est la manne céleste, notre pain quotidien, notre privilège sacerdotal. Mais le peuple était également représenté dans ces douze pains, comme il l'était dans les douze pierres du pectoral. Et il ne fait aucun doute que, d'une certaine manière, tous les croyants se tiennent toujours devant Dieu dans la pureté et la douceur du Christ ; « car nous qui sommes nombreux, nous formons un seul pain et un seul corps, car nous participons tous à ce seul pain ». Est-il possible pour moi de donner satisfaction à Dieu ? Croire cela donnerait certainement un nouveau sens aux actes les plus insignifiants de la vie. Pourtant, cela pourrait être le cas.

L'encensoir, ou autel à encens, est classé parmi les lieux les plus sacrés, non pas parce qu'il se trouvait derrière le voile, mais parce qu'il était étroitement associé au culte qui y était rendu. Il était placé aussi près que possible de l'arche (**Exode 30:6**). Il nous rappelle l'autel d'or qui se trouvait devant le trône (**Apocalypse 8:3**). Aucun sang n'a jamais terni l'éclat de l'or ; les cendres qui y brillaient provenaient de l'autel des holocaustes ; et on y répandait l'encens, qui avait été composé selon un art très particulier (**Exode 30:34-38**). Cet encens précieux, dont l'imitation était punie de mort, témoigne de son grand mérite, grâce auquel nos prières et nos louanges sont acceptées. N'est-ce pas là son œuvre perpétuelle pour nous, debout dans les ciels en tant que notre grand Souverain Sacrificateur ? Vivant éternellement pour intercéder, recueillant nos pauvres prières et les présentant à son Père, parfumées de la saveur de sa propre grâce, de sa beauté et de son mérite ?

Le voile, que seul le grand prêtre franchissait une fois par an, chargé de sang, rappelait aux fidèles que le chemin vers le saint des saints n'était pas encore parfait. Il existait des degrés de communion avec Dieu auxquels ces rites ne pouvaient donner accès. « Le chemin vers le saint des saints n'était pas encore manifesté. » « Le voile, c'est-à-dire sa chair » (**Hébreux 10:20**). Ô fin lin retors, dans ta pureté, tu n'as jamais été aussi pur que ce corps qui a été conçu sans péché ! Ô œuvre exquise d'images curieuses, tu ne peux rivaliser avec les merveilleux mystères qui se rassemblent dans cette forme humaine ! Pourtant, jusqu'à la mort de Jésus, il y avait une barrière, un obstacle, un voile. Il était éclaboussé de sang, mais c'était toujours un voile. Cependant, à l'heure où il rendit l'âme dans la mort, le voile fut déchiré de haut en bas par des mains puissantes et invisibles, dévoilant tous les mystères sacrés qui se trouvaient au-delà aux yeux peu habitués des prêtres qui, à ce moment-là, brûlaient peut-être de l'encens à l'heure de la prière, tandis que toute la foule se tenait à l'extérieur

(**Luc 1:9**) . Le voile est désormais déchiré, et le chemin vers le saint des saints est ouvert. Il est nouveau, vivant et marqué de sang ; nous pouvons donc le fouler sans crainte ni erreur, et entrer avec une sainte audace pour nous tenir là où les anges voilent leur visage de leurs ailes dans une adoration incessante (**10:19-20**).

L'ARCHE.

L'arche. Une boîte de forme oblongue, mesurant 1,37 mètre de long, 81 centimètres de large et 81 centimètres de haut ; fabriquée en bois d'acacia et recouverte d'or ; son couvercle, une plaque d'or appelée le propitiatoire, sur lequel des chérubins se tenaient debout ou agenouillés, les yeux fixés sur la plaque d'or tachée de sang entre eux ; car c'était sur le propitiatoire que le sang était abondamment aspergé année après année, et c'est là que la lumière de la Shékinah brillait toujours. Pendant l'errance dans le désert, l'arche contenait les tables de pierre, non brisées mais entières, la manne et le bâton. Mais lorsqu'elle s'est arrêtée et que les barres ont été retirées, la manne, nourriture des pèlerins, et le bâton, qui symbolisait le pouvoir de la vie, avaient disparu ; seule la loi restait.

La loi ne peut jamais être abolie. Elle est sainte, juste et bonne. Pas un iota, pas un trait de lettre ne peut en disparaître. Elle est au cœur de toutes choses. Sous toutes les apparences, sous toutes les couvertures, plus profondément que l'écume, le tumulte et la révolution du monde, repose la loi juste et inexorable. Nous devons tous nous soumettre à son autorité impériale. Même l'athée doit construire ses murs selon les préceptes du fil à plomb, sinon ils s'écrouleront inévitablement.

Cependant, la loi est soumise à l'amour. — Le propitiatoire doré recouvrait et dissimulait parfaitement les tables, qui ne rebondissaient plus d'un rocher à l'autre, mais reposaient tranquillement sous lui. Une arche sans couvercle, d'où les tables de la loi de pierre nous observaient, aurait été véritablement effrayante. Mais ceux qui savent que Dieu communique avec eux depuis le haut d'un propitiatoire qui répond parfaitement à leurs besoins et qui est aspergé de sang n'ont aucune raison d'avoir peur. L'apôtre, qui avait bien compris la signification profonde de ces types, nous dit que « Dieu a présenté Jésus-Christ comme propitiatoire, par la foi en son sang » (Romains 3:24-25). Jésus a satisfait aux exigences de la loi par sa vie exemplaire et sa mort sanglante ; et nous pouvons rencontrer la justice de Dieu en lui. Notre propre justice serait une couverture insuffisante, trop étroite et trop courte ; mais notre substitut a satisfait à toutes les exigences possibles. « Qui est celui qui condamne ? C'est Christ qui est mort. » La grâce règne par la justice pour la vie éternelle.

Cependant, aucun sang de bouc ou de veau ne peut exprimer la valeur inestimable de son sang, par lequel nous avons accès au lieu très saint. Ô sang précieux ! — qui témoigne d'un cœur brisé par l'amour et la douleur ; qui révèle une vie versée comme de l'eau sur le sol dans une agonie extrême ; qui rassemble toute la signification du Lévitique et ses nombreuses hécatombes de victimes ; le gage de l'amitié la plus tendre, le prix de notre rédemption, le vin de la vie : ton fil écarlate nous parle depuis les fenêtres du passé en symboles de joie, d'espoir, de paix et d'amour immortel. Le sang précieux du Christ !

Chapitre 21

L'ENSEIGNEMENT PAR CONTRASTE

« Combien plus le sang de Christ, qui, par un esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, afin que vous serviez le Dieu vivant!. » —
Hébreux 9:14

Dans ce paragraphe remarquable (**9:6-14**), il existe cinq contrastes frappants et bien définis entre les images symboliques du Lévitique et les réalités révélées dans les Écritures du Nouveau Testament. Nous allons immédiatement les examiner, en remerciant Dieu de nous permettre de vivre au cœur même des choses célestes, plutôt que dans l'ombre, qui, bien qu'elle ait sans doute aidé et nourri les âmes pieuses d'une époque révolue, était manifestement insuffisante pour répondre aux exigences plus profondes de la vie spirituelle de l'homme.

Le premier tabernacle est mis en contraste avec le véritable (**9:6, 8, 11**). — Ce devait être un spectacle magnifique et agréable à voir, lorsque, pour la première fois, sur les plaines du Sinai, le tabernacle fut érigé, avec ses meubles en or et ses tentures somptueuses. Les anges eux-mêmes auraient pu être tentés de le contempler et d'en suivre les contours, qui commençaient peut-être seulement à se dévoiler à leur intelligence. Mais aussi beau fût-il, il portait en lui toutes les traces d'imperfection inhérentes au travail humain, qui font que même une broderie à l'aiguille semble grossière sous le microscope. Il était « fait de mains d'hommes ». De plus, il était destiné à vieillir et à périr sous l'effet du temps qui passe. Il devait déjà montrer des signes de délabrement lorsqu'il fut soigneusement transporté de l'autre côté du Jourdain ; et, à l'époque de David, ses vénérables associations ne pouvaient l'empêcher de voir la nécessité de le remplacer dès que possible.

Quelle différence avec le véritable tabernacle, dont il était le modèle, qui est tellement « plus grand et plus parfait ». Quel est ce tabernacle ? Et où se trouve-t-il ? Parfois, il semble, dans une réflexion pieuse, que l'univers tout entier soit un grand temple ; les montagnes en sont les autels ; les mers et les océans, avec leurs profondeurs immenses, en sont les bassins ; les cieux ses rideaux bleus ; les espaces plus élevés, avec leurs étoiles et leurs couleurs mystérieuses, leur parfum d'encens et leur adoration angélique, son lieu saint ; tandis que la salle du trône de Dieu, où l'œil du voyant a contemplé le trône entouré d'un arc-en-ciel, correspond au lieu très saint où la lumière de la Shékinah brillait sur le propitiatoire taché de sang.

Mais de telles envolées poétiques sont interdites par la prose sobre qui nous dit que le véritable tabernacle n'est pas « de cette création » (verset **9:11**). Il ne fait partie ni du monde terrestre ni du monde céleste ; il existerait même si tout l'univers matériel se résolvait en un chaos primitif ; c'est une structure spirituelle dont les allées sont foulées par des esprits saints dans leurs expériences les plus élevées, lorsqu'ils oublient qu'ils sont des créatures du temps, s'élèvent vers la communion avec Dieu et jouissent de moments extatiques qui semblent durer des siècles dans leur richesse de sens béni. Tel est le véritable tabernacle que le Seigneur a dressé, et non l'homme (**8:2**).

LE GRAND PRÊTRE

Les grands prêtres sont mis en contraste avec le Christ (**9:7, 11**). — La cour extérieure du sanctuaire pouvait être foulée, sous certaines conditions, par les Israélites ordinaires ; mais pour la plupart, ils en étaient exclus, et le service était rendu par les Lévites et les prêtres, à la tête desquels se tenait le grand prêtre, resplendissant dans ses vêtements de gloire et de beauté. Le vêtement de fin lin blanc qu'il portait sur lui ; la ceinture de lin qui ceignait ses reins et le rendait apte au ministère (**Jean 13:4**) ; la robe de l'éphod, entièrement tissée de bleu et bordée de franges écarlates en forme de grenades ; l'éphod lui-même, composé des mêmes matériaux que le voile ; et sur sa poitrine, les douze pierres précieuses, gravées des noms d'Israël. Quel spectacle grandiose !

Et pourtant, il y avait deux défauts fatals. Il ne pouvait continuer en raison de la mort (**7:23**) ; et c'était un homme pécheur, qui avait besoin d'offrir un sacrifice pour lui-même (**9:7**). Le grand jour des expiations, il était expressément stipulé qu'il ne devait pas entrer derrière le voile pour plaider en faveur du peuple avant d'avoir fait expiation pour lui-même et pour sa maison par le sang du jeune taureau qu'il avait préalablement tué (**Lévitique 16:11-13**).

À cet égard, combien notre Grand Prêtre, selon l'ordre de Melchisédek, est différent ! La mort a tenté de le maîtriser, mais elle n'a pu le retenir ; et par la mort, il a détruit celui qui avait le pouvoir de la mort. « Il demeure éternellement. » « Il vit éternellement. » Son sacerdoce est immuable. Il est prêtre pour toujours. Tout cela a été clairement démontré dans le chapitre 7. Mais maintenant, il est affirmé qu'il était « sans tache » (verset **9:14**). Il a été minutieusement examiné, mais personne n'a pu le convaincre de péché. Judas a tenté de trouver une justification à sa trahison, mais il a été contraint d'avouer qu'il s'agissait de sang innocent. Caïphe et Anne ont fait appel à de faux témoins, en vain ; et ils l'ont finalement condamné sur la base des paroles qu'il avait lui-même prononcées, revendiquant l'autorité et la puissance divines. Pilate a affirmé à plusieurs reprises, allant jusqu'à se laver les mains pour le prouver, qu'il ne trouvait en lui aucune faute. Non seulement cela, mais le Seigneur lui-même a montré sa poitrine au Père, conscient de son innocence, contrairement aux hommes les plus saints qui, proportionnellement à leur bonté, confessaient leur nature pécheresse. Un tel Grand Prêtre nous convenait, qui est saint, innocent, sans tache et séparé des pécheurs, qui n'a pas besoin d'offrir chaque jour un sacrifice pour ses propres péchés.

Le chemin voilé vers le lieu très saint contraste avec notre liberté d'entrer dans la présence de Dieu. — Nous avons l'assurance positive de ces paroles que le Saint-Esprit a voulu signifier la vérité spirituelle directe dans la construction du tabernacle juif (verset 9:8). Celui qui a révélé la vérité divine par des prophètes inspirés l'a également révélée dans la structure de l'édifice matériel. Les méthodes d'enseignement pouvaient varier, mais l'enseignant était le même. En effet, tout le rituel était une parabole pour le temps présent (verset **9:9**). Tout enfant bien instruit connaît la distinction entre le lieu saint, avec ses chandeliers, son autel à encens et ses pains de proposition, et le saint des saints, avec son arche et sa nuée de gloire. Le premier tabernacle était séparé du second par de lourds rideaux, qui n'étaient jamais tirés sauf par le grand prêtre, et par lui seul une fois par an, dans le cadre d'un rituel exceptionnellement solennel. Même l'Israélite le plus obtus devait comprendre la signification de cette figure expressive et sentir que, même si son peuple pouvait prétendre être plus proche de Dieu que le reste de l'humanité, il existait une profondeur d'intimité à laquelle son pied était interdit d'accès par Dieu lui-même. « Le chemin vers le lieu très saint n'était pas encore manifesté. »

LE VOILE DÉCHIRÉ.

Pour nous, cependant, le voile est déchiré. Jésus est entré une fois dans le lieu saint, et lorsqu'Il est passé, les lourds plis ont été déchirés en deux, de haut en bas. Aucun prêtre qui en a été témoin n'a pu oublier ce moment où, alors que la terre tremblait sous le sol du temple, le voile épais s'est déchiré et est tombé, dévoilant les solennités que seuls les yeux du grand prêtre osaient contempler. Même les plus obtus peuvent comprendre le sens que le Saint-Esprit donne à cet événement. Il n'y a pas de voile entre nous et Dieu, si ce n'est celui que nous tissons par notre propre péché ou notre ignorance. Nous pouvons pénétrer dans les secrets mêmes de son amour. Nous pouvons nous tenir sans crainte là où les anges adorent, le visage voilé. Nous pouvons contempler des mystères cachés depuis la fondation du monde. L'amour de Dieu n'a pas de secrets pour nous qu'Il appelle ses amis.

Oh, pourquoi nous contentons-nous de ce qui est superficiel et éphémère, des ragots et de la littérature éphémères de notre époque, des cours extérieures dans lesquelles les formalistes et les chrétiens mondains qui nous entourent se satisfont de rester ? — alors qu'il y a tant de hauteurs et de profondeurs, tant de longueurs et de largeurs à explorer dans la nature même de Dieu. Pourquoi les hommes de notre temps rétablissent-ils ce voile, même s'ils l'appellent un « écran » ? Hélas, ce sont des aveugles qui guident d'autres aveugles.

Les rites du judaïsme contrastent avec les ordonnances de l'Évangile qui purifient la conscience. — Ils se référaient à des aliments, des boissons et divers lavages qui, au mieux, étaient des ordonnances charnelles imposées jusqu'à une époque de réforme ; et bien qu'ils rendaient le fidèle rituellement pur, ils laissaient sa conscience inapaisée.

Un grand nombre des offenses qui devaient être éliminées dans ces temps anciens provenaient de la violation des lois cérémonielles. Un homme qui touchait un mort ou une chose impure devenait rituellement souillé. Pour une telle chose, il devait se soumettre aux rites de purification prescrits avant de pouvoir entrer dans les cours de la maison du Seigneur. Les lois cérémonielles étaient tout à fait compétentes pour traiter des délits de ce genre, mais elles ne parvenaient pas à fournir l'expiation ou à obtenir le pardon pour les actes de péché. « Elles ne pouvaient rendre parfait celui qui accomplissait le service, en ce qui concerne la conscience. »

La nature insatisfaisante des sacrifices était même évidente lors du grand jour des expiations, auquel il est clairement fait référence ici. Abandonnant les somptueux vêtements dont il était habituellement revêtu, le grand prêtre s'habillait d'un simple lin. Les animaux destinés à être offerts au cours de la journée étaient ensuite présentés à la porte du tabernacle ; on tirait au sort lequel des deux taureaux serait pour lui-même et lequel des deux boucs serait sacrifié. Puis, pour la première fois, il entra dans le lieu très saint au milieu des fumées d'encens parfumé et aspergeait le sang du bœuf pour expier ses péchés et ceux de sa maison. Il y entra une seconde fois avec le sang du bouc pour expier les péchés du peuple, qui, pendant ce temps, se tenait dehors dans une douleur pénitente. Une fois la cérémonie terminée, les péchés de la nation étaient confessés au-dessus de la tête du bouc vivant, qui était ensuite envoyé dans le pays de l'oubli. Cependant, personne ne pouvait supposer que le sacrifice d'un bouc ou l'envoi de l'autre dans le désert expiait réellement les offenses de tout le peuple. Une fois par an, on se souvenait des péchés, mais cela ne signifiait pas nécessairement une rémission totale pour tous ceux qui se tenaient dans cette vaste foule silencieuse. Beaucoup devaient repartir dans le doute et l'inquiétude. David a exprimé leur sentiment lorsqu'il a chanté le **Psaume 51**, sous l'impression de son propre péché (voir aussi **Michée 6:6**).

LE SANG PRÉCIEUX DU CHRIST.

Cependant, quelle différence aujourd'hui ! Nos consciences sont purifiées (verset 9:14). Nous n'avons plus conscience de nos péchés. Nous estimons que la mort de notre Seigneur Jésus est une expiation suffisante pour tous nos péchés, et qu'il les a si complètement ôtés de nous et mis de côté qu'ils sont introuvables ; ils sont comme s'ils n'avaient jamais existé ; ils ont disparu de la mémoire même de Dieu. Certes, il y a des œuvres qui rendent constamment notre conscience impure, comme autrefois la chair des Israélites était rendue impure par le contact avec la mort. Mais le sang de Jésus fait pour notre conscience ce que les cendres de la génisse faisaient pour la chair des personnes rituellement impures. « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » Nous n'avons donc plus une mauvaise conscience résultant d'un péché non expié.

Le sang des animaux est opposé au sang du Christ. — Les sacrifices en masse de victimes n'ont pas la même valeur qu'un seul homme ; à combien plus forte raison le Fils de Dieu ! Les rivières de sang des bêtes ne valent pas une goutte du sien. Elles n'offrent aucun critère permettant d'évaluer son sang précieux. Cela est trop évident pour nécessiter d'autres commentaires ici, et nous devons reporter à un autre chapitre notre estimation, aussi insuffisante soit-elle, de la valeur de ce sang.

Mais en attendant, notons que c'est par l'Esprit éternel que le Christ s'est offert sans tache à Dieu. Ce n'est pas, comme certains l'affirment à tort, que le Père ait forcé un homme innocent à souffrir pour des péchés qu'il n'avait jamais commis, ou que notre Sauveur ait souffert pour apaiser la colère du Père ; mais que la nature éternelle de Dieu s'est manifestée dans le sacrifice du Calvaire. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. Lorsque Dieu a décidé de sauver les hommes, Il n'a pas délégué cette tâche aux anges, ni permis qu'un homme sans péché croule sous le fardeau insupportable du péché du monde ; mais en la personne de son Fils, Il a pris sur Lui l'agonie, la malédiction et le prix du péché, et en les portant, Il les a effacés pour toujours. Il s'agit donc d'une rédemption éternelle (verset **9:12**).

La mort sur la croix était un acte volontaire ; « il s'est offert lui-même » ; à la fois prêtre et victime. Et c'était un acte auquel participait la Trinité éternelle ; la manifestation dans le temps d'un fait éternel de la nature divine.

Et comment pouvons-nous montrer notre gratitude, si ce n'est en servant le Dieu vivant (verset **9:14**) ? Nous sommes rachetés pour servir ; achetés pour être possédés absolument. Qui peut refuser un service aussi raisonnable, empreint d'une bénédiction aussi transcendante ? Tête ! Pense à celui dont le front était couronné d'épines. Mains ! Travaille pour celui dont les mains ont été clouées à la croix. Hâte-toi d'accomplir ses volontés, dont les pieds ont été percés. Mon corps ! Sois son temple, dont le corps a été tordu par des douleurs indicibles. Le servir, telle est la seule attitude et le seul comportement véritables, comme ceux qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, mais à Lui.

Chapitre 22

LE SANG DU CHRIST

« Sans effusion de sang il n'y a pas de pardon. » — **Hébreux 9:22**

Tout autour de cette fenêtre ancienne sur le passé (**9:5-28**) est noué le cordon rouge du sang. Au moins douze fois, ce mot solennel et redoutable apparaît. Le diable lui-même semble admettre qu'elle est investie d'une certaine puissance mystique ; sinon, pourquoi obligerait-il tant de ses misérables disciples à parsemer chacune de leurs phrases de références à ce mot ? L'homme ne peut regarder ou parler du sang sans une solennité involontaire, à moins qu'il n'ait bafoué certains des instincts les plus profonds de son être ou qu'il ait appris le mépris par la familiarité. Et en lisant ce chapitre, nous avons l'impression d'être au cœur même du plus profond de tous les mystères, de la plus solennelle de toutes les solennités, de la plus terrible de toutes les tragédies, de tous les martyres ou de tous les rites sacrificiels. Enlevez vos chaussures, car l'endroit où nous nous tenons ensemble est une terre sainte.

Le sang est de plus en plus reconnu comme l'un des constituants les plus importants du corps humain. Les recherches scientifiques et autres tendent de plus en plus à confirmer les anciens dictons, qui ont peut-être été prononcés dans les universités d'Égypte, où Moïse a appris les sciences les plus avancées de son époque, avant même qu'ils ne soient marqués du sceau de l'inspiration : « Le sang, c'est la vie » ; « La vie de la chair est dans le sang » (**Deutéronome 12:23** ; **Lévitique 27:11**). Nous savons que les globules rouges du sang jouent un rôle important dans le transport de l'oxygène de l'air pour consommer les tissus en décomposition et allumer des feux dans toutes les parties du corps humain. Mais qui peut expliquer toutes les fonctions mystérieuses des innombrables disques incolores qui flottent dans les courants sanguins et qui sont peut-être intimement liés à l'essence même de notre vitalité ? Il est certain qu'un sang appauvri signifie une vie décrépite ; un sang contaminé signifie la corruption et la maladie ; un sang qui s'écoule signifie une vie qui s'éteint. Le premier geste du médecin est de prendre le pouls, tandis que la maladie la plus mortelle est l'empoisonnement du sang. Le sang est la vie. Et le sang versé est la vie qui s'écoule de sa source et de sa fontaine.

LE SANG DOIT EXPIER POUR NOUS.

Il n'y a donc rien de plus précieux chez l'homme que son sang. S'il donne son sang, il donne ce qu'il a de plus précieux. Son sang est sa vie — son tout ; et c'est un acte noble qu'un homme soit prêt à faire ce don suprême pour les autres. C'est ce qui illumine la cruauté de la guerre et jette un éclat passager de noblesse sur les soldats les plus grossiers et les plus rudes, qui sont prêts à sacrifier leur vie dans des torrents de sang pour repousser l'ennemi loin de leur foyer, de leur maison et de leur patrie. C'est pourquoi les femmes ont précieusement conservé des mouchoirs trempés dans le sang qui a coulé sur le billot du bourreau, provenant des veines des martyrs de la liberté ou de la religion. C'est pourquoi les hommes montrent sans frémir les taches de sang sur les lames qui ont été tirées pour la cause sacrée de la liberté, ou sur les bannières en lambeaux qui ont mené la lutte contre les bataillons du paganisme ou de la papauté. C'est pourquoi l'historien de l'Église ne se sent pas trop délicat pour faire fréquemment référence au sang qui a coulé à flots à la veille des Vêpres siciliennes et le jour de la sanglante Saint-Barthélemy. Non, nous nous glorifions du sang que des hommes nobles ont versé comme de l'eau sur le sol. Aucun d'entre nous n'est trop sensible pour s'attarder avec exultation sur la phrase.

Pourquoi, alors, devrions-nous hésiter à parler du sang du Christ ? C'était du sang royal. « Son propre sang » (verset **9:12**) ; et Il était véritablement un Roi. Il a été versé volontairement : « Il s'est offert Lui-même » (verset **9:14**). C'était un « sang innocent », « sans tache » (verset **9:14**). C'était un sacrifice. Il n'est pas mort en martyr, mais en Sauveur (verset **9:26**). Il a coulé de Sa tête, couronnée d'épines, afin d'expié les péchés de la pensée ; de ses mains et de ses pieds, cloués, afin d'expié les péchés des actes et de la conduite ; de son côté, afin d'effacer les péchés de nos affections, ainsi que pour nous révéler son amour profond et fervent, qui ne pouvait être confiné dans les quatre cavités de son cœur, mais devait trouver son exutoire en se répandant sur la terre. Pourquoi devrions-nous avoir honte du sang du Christ ? Aucune autre expression ne peut aussi facilement et suffisamment résumer toutes les pensées complexes qui se mêlent dans la mort du Christ. La vie ; la vie versée ; la vie

versée violemment ; la vie versée violemment et en sacrifice ; la vie qui s'écoule par la violence et le sacrifice, pour devenir une marée à laquelle nous devons tous nous pencher et boire, si nous désirons avoir la vie en nous-mêmes (**Jean 6:53-56**).

« C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang ; non pas par l'eau seulement, mais par l'eau et par le sang » (**1 Jean 5:6**). Oh, paroles précieuses, qui rappellent cet incident inoubliable où, sous la pointe acérée de la lance du soldat, du sang et de l'eau jaillirent du cœur brisé du Sauveur (**Jean 14:34**). Si cela n'avait été que de l'eau, nous aurions été perdus. L'eau peut suffire pour les pécheurs respectables — les débiteurs de cinquante pence, les pharisiens, qui ne sont pas des pécheurs comme les autres hommes. Mais certains d'entre nous pensent que l'eau ne serait d'aucune utilité. Nos péchés sont si profondément enracinés, si invétérés, si tenaces, que seul le sang peut nous libérer. Le sang doit expier pour nous. Le sang doit nous racheter. Le sang doit nous purifier. En d'autres termes, la vie doit être versée pour nous racheter, une vie telle que celle qui est versée par l'être même du Fils de Dieu.

Cependant, il existe un sens profond dans lequel ce sang coule, lave, purifie et nourrit les âmes, à travers les âges. Comme le ruisseau du désert, il nous suit. « Il parle », intercédant auprès de Dieu pour l'homme, et auprès de l'homme pour Dieu (**12:24**). « Il purifie », non pas comme un acte unique passé, mais comme une expérience perpétuelle dans l'âme du croyant, effaçant les péchés récents et réprimant les soulèvements de notre nature mauvaise (**1 Jean 1:7**). C'est la boisson de toutes les âmes pieuses ; et sa présence et son efficacité pérennes sont bien symbolisées par la présence encore aujourd'hui, sur les tables de communion de l'église, du vin, qui indique au fidèle que le sang du Calvaire, versé une fois pour toutes, est toujours aussi frais et efficace, ou comme le vin fraîchement versé dans la coupe. Qu'en disent les hommes, l'effusion du sang du Christ est l'incarnation d'un fait éternel dans l'Être de Dieu, et une condition essentielle à la vie saine de l'homme.

Il purifie la conscience souillée plus complètement que les cendres de la génisse ne purifiaient la chair des impurs (verset **9:14**). Pourquoi, alors, portez-vous en vous la conscience perpétuelle du péché ? Confessez le péché immédiatement, dès que vous en prenez conscience. Revendiquez le sang de l'aspersion et allez aussitôt servir le Dieu vivant.

« UNE FOIS POUR TOUTES ».

Il a effacé les péchés de la dispensation précédente. C'est grâce à la mort qu'il a subie au Calvaire que le Dieu saint a pu pardonner les offenses et accepter les services imparfaits des saints de l'Ancien Testament. L'ombre de la croix s'est étendue aussi bien vers le passé que vers l'avenir. Et c'est grâce à ce que Jésus a accompli que tous ceux qui ont franchi la porte nacrée ou qui la franchiront ont été sauvés (verset **9:15**, et comparez **Romains 4:24**).

Il ratifie l'alliance. — Aucune alliance n'était ratifiée dans l'Antiquité, sauf par le sang. Lorsque Dieu conclut une alliance avec Abraham, cinq victimes furent coupées en deux, formant une allée par laquelle passa le feu, symbole de la présence divine. « Il est nécessaire que celui qui conclut l'alliance meure. » Et conformément à cette ancienne coutume, la première alliance fut solennellement scellée par le sang (**9:18-19**). Quelle certitude et quelle stabilité doit avoir cette alliance que Dieu a conclue avec notre Garant en notre nom ! Le sang de Jésus est une affirmation qui ne peut être contestée ni transgressée. Toute la volonté de Dieu nous est révélée depuis la mort de Jésus. Nous pouvons revendiquer ce que nous voulons. Nous sommes ses héritiers, les héritiers de la richesse de notre frère aîné, Jésus.

Il ouvre la voie vers le lieu très saint. Ce que le souverain sacrificateur accomplissait chaque année en miniature, Christ l'a accompli une fois pour toutes (**9:24-26**). « Il est mort une fois pour le péché. » En vertu de son propre sang versé, il est entré une fois pour toutes dans le véritable lieu très saint, apparaissant en présence de Dieu pour nous en tant que notre Souverain Sacrificateur, et laissant la voie ouverte à jamais à ceux qui osent le suivre. « Les choses célestes elles-mêmes » ont besoin d'être purifiées, non pas à cause d'un mal intrinsèque en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont constamment utilisées et foulées aux pieds par des hommes pécheurs. Cependant, même si tel est le cas, l'œuvre de Jésus a une efficacité qui contrebalance toujours notre impureté et nous permet de nous approcher de Dieu avec assurance et acceptation.

Il a effacé le péché. — « Une fois pour toutes ». « Une fois à la fin du monde ». Non pas pour chaque dispensation, mais pour toutes les dispensations. Non pas pour une époque, mais pour toutes

les époques. Non pas pour quelques-uns, mais pour « beaucoup », comprenant l'immensité du nombre que nul ne peut calculer de la grande famille humaine. Tout comme le péché annuel d'une nation était emporté dans le désert par le bouc émissaire et éliminé, de même tout le péché de la race humaine a été concentré sur la tête de Jésus. Il a été fait péché. Tout comme on pourrait imaginer un médecin attirant sur lui toutes les maladies de ses patients, Jésus a attiré sur Lui et assumé tous les péchés de l'humanité. Il a été la propitiation pour le monde entier. Et lorsqu'Il est mort, Il a laissé tomber le péché comme une pierre dans les profondeurs de l'oubli. Et Il a effacé le péché. Le mot grec est très fort : anéanti, réduit à néant, comme s'il n'avait jamais existé. Le péché, dans l'esprit et le dessein de Dieu, est aussi complètement effacé qu'une dette lorsqu'elle est payée. Alléluia ! au ciel et sur la terre (**Apocalypse 5:9 ; 1:5**). Mais bien que ce soit une vérité éternelle pour celui qui ne connaît pas nos distinctions de temps, elle ne sera valable en tant que fait que lorsque chaque pécheur individuel revendiquera cette merveilleuse provision, confessera son péché et réalisera qu'il n'y a plus de condamnation, car l'Agneau de Dieu a porté son péché et celui du monde. Osez-vous maintenant considérer cela comme vrai pour vous, non pas parce que vous le ressentez, mais parce que Dieu le dit ? Osez répéter **1 Pierre 2:24** et **Ésaïe 53:5** , en remplaçant « notre » par « mon ».

Quelles apparitions merveilleuses que ces trois-là ! Il est apparu une fois à la fin du monde en tant que sacrifice. Il apparaît maintenant au ciel en tant que prêtre. Il apparaîtra une seconde fois sans péché pour le salut ; comme autrefois, le grand prêtre, à la fin du jour des expiations, sortait les mains tendues pour bénir le peuple. Oh, que nous l'attendions, afin de ne pas manquer cette vision radieuse ou cette tendre bénédiction de paix !

Chapitre 23

« UNE FOIS POUR TOUTES »

(Voir également **9: 27-28 ; 10:2, 10**)

« À la fin des siècles, il a paru une seul fois pour abolir le péché par son sacrifice. » — **Hébreux 9:26**

Il y a ici un mot qui revient sans cesse, comme une note d'orgue sous le tumulte d'un son majestueux. Au moins cinq fois, il fait retentir son tonnerre, résonnant à travers les âges, se répercutant dans tous les mondes, annonçant la finalité d'une rédemption accomplie à tout l'univers de Dieu — « UNE FOIS ! »

Il y a une autre phrase que nous devons associer à celle-ci, prononcée par les lèvres desséchées du Sauveur mourant, mais d'une voix forte, comme s'il s'agissait du cri d'un vainqueur : « Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est accompli » ; puis Il baissa la tête et rendit l'esprit. Il est très rare qu'un homme puisse considérer rétrospectivement l'œuvre de sa vie comme achevée. Le ciseau tombe de la main paralysée avant que la statue soit terminée ; les doigts glacés refusent de guider la plume le long d'une autre ligne, alors que le livre est presque achevé ; l'homme d'État doit laisser ses plans et ses projets ambitieux à quelqu'un d'autre, peut-être à son rival, pour les mener à bien. Mais depuis Sa croix, Jésus-Christ notre Seigneur a contemplé l'œuvre de rédemption qu'Il avait entreprise et pour laquelle Il avait souffert jusqu'à ce que son Père Lui cache son visage, et Il n'a pu découvrir aucun défaut, aucune pierre manquante, aucune particule déficiente. Pour vous et moi et tous les innombrables myriades, tout ce qui devait être fait a été accompli, et cela ne devra plus jamais être refait, mais restera à jamais un fait accompli.

Le « une fois » d'une œuvre achevée (**9:26**). — Ces mots expriment un soupir de soulagement. Une pensée avait traversé un instant la page ensoleillée des Écritures, suggérant une horreur infinie. En poursuivant les parallèles entre les événements du grand jour des expiations et le grand jour où Jésus est mort, nous nous sommes soudainement rappelé que ce spectacle solennel avait lieu une fois par an — « Le souverain sacrificateur entre chaque année dans le lieu saint avec le sang des autres » (verset **9:25**). Chaque année, les mêmes rites étaient accomplis, le même sang était versé, la même expiation était faite. Supposons que, selon la même analogie, Jésus ait souffert chaque année ! Chaque année, l'agonie du jardin ombragé ! Chaque année, l'amère angoisse de la croix ! Chaque année, l'enterrement dans le tombeau du jardin ! Alors la terre aurait été plongée dans la nuit, et la vie aurait été une agonie ! Qui aurait pu supporter de le voir souffrir si souvent ?

IL EST APPARU.

Cependant, il n'était pas nécessaire qu'Il souffre plus d'une fois, car la répétition implique l'imperfection, dont il n'y a aucun signe ni trace dans son œuvre. La demande des sacrifices de la loi juive signifiait qu'ils ne pouvaient pas ôter le péché ni rendre parfaits ceux qui s'y soumettaient. À maintes reprises, la foule des Juifs pieux se rassemblait, poussée à rechercher la délivrance de la conscience des péchés qui pesait lourdement et sombrement sur leurs âmes. Peut-être recevaient-ils un répit momentané en assistant à la cérémonie élaborée et en se sentant inclus dans la confession et la bénédiction du grand prêtre. Ils rentraient alors chez eux, mais peu de temps après, un sentiment de lassitude et d'insatisfaction les envahissait à nouveau : ils réfléchissaient à l'insuffisance de l'expiation qui ne consistait qu'en l'offrande de la vie d'animaux sacrifiés. Les péchés étaient rappelés, mais pas effacés ; il était impossible que le sang des taureaux et des boucs puisse le faire (**10:4**). Ainsi, sans aucun doute, dans les cœurs les plus réfléchis, la foi devait faiblir, et les consciences gémissaient de leur plainte lasse et insatisfaite. C'est pourquoi les sacrifices devaient être présentés continuellement.

D'autre part, l'œuvre du Christ n'a pas besoin d'être répétée. Elle est définitive parce qu'elle est parfaite. Sa perfection est attestée, car elle n'a jamais été répétée. « En mourant, il est mort une fois pour toutes au péché. » Notre Sauveur s'est engagé à nous sauver : il n'avait pas l'intention d'échouer ; il est venu dans notre monde avec cet objectif précis ; Il est mort pour l'accomplir ; et, l'ayant accompli, Il est retourné auprès de Dieu. Mais si, depuis le trône, en examinant son œuvre, il avait discerné une quelconque lacune ou imperfection, il serait revenu pour y remédier ; et, dans la mesure où il ne l'a pas fait, nous pouvons être sûrs que la mort sur la croix est parfaitement satisfaisante. «

Une fois pour toutes, à la fin des temps, il est apparu pour ôter le péché par le sacrifice de lui-même. »
Oh, méditez ces paroles merveilleuses !

Une fois. Il vit pour toujours et ne passera plus jamais, même un instant, sous l'ombre sombre de la mort.

Il est apparu (ou s'est manifesté). Et alors ? Il devait donc exister auparavant. L'incarnation n'était que la manifestation sous une forme visible de Celui qui existait avant tous les mondes ; et la mort sur la croix était le dévoilement en un seul acte des réalités éternelles de la nature de Dieu. Tout comme le grand disque solaire peut se refléter dans un petit lac de montagne, ainsi, en ce jour de crucifixion, l'amour, le sacrifice et la miséricorde rédemptrice, qui font partie de l'essence même de Dieu, ont été révélés aux hommes, aux anges et aux démons. Il est merveilleux, en effet, que le voile se soit déchiré, révélant ainsi de telles merveilles.

À la fin du monde (ou des âges). — Dieu est appelé le Roi des Âges. Le temps est probablement autant une création que l'espace, la distance ou la matière. C'est une adaptation à la pensée finie, une parenthèse dans l'éternité, un arc-en-ciel jeté à travers le puissant âge de la divinité. Nous divisons le temps en heures, Dieu le divise en âges. Il y a des âges derrière nous et des âges devant nous. Nous nous tenons sur un étroit isthme entre deux mers. Le premier âge dont nous avons connaissance est celui de la création. Le deuxième, celui du Paradis. Le troisième, celui du monde avant le déluge. Le quatrième, celui des Patriarches. Le cinquième, celui de Moïse, qui s'achève avec la chute de Jérusalem et la mort du Messie. Le sixième est celui des Gentils, dans lequel nous vivons. Et devant nous, nous pouvons vaguement discerner les formes de l'ère du Millénium, l'ère de la Régénération et de la Restitution, l'ère du Jugement et l'ère où le royaume sera remis au Père. Il existe donc une analogie parfaite entre la création du monde matériel et la création des nouveaux cieux et de la nouvelle terre.

IL A ÉLIMINÉ LE PÉCHÉ.

Les géologues apprécient particulièrement d'énumérer les strates de la formation terrestre à travers lesquelles les processus de construction du monde ont été menés ; et nous découvrirons probablement un jour que Dieu a construit la nouvelle création à travers les âges successifs de l'histoire et du développement. La mort du Christ est ici présentée comme ayant eu lieu à la fin des âges ; et nous devrions immédiatement en saisir la portée, même s'il reste encore plusieurs grands âges à accomplir avant que le temps n'arrive à son terme, si seulement nous savions combien d'âges l'ont précédée. Comparé au nombre de ceux qui ont déjà eu lieu, c'est la fin, le point culminant, le sommet d'une ascension difficile ; ce qui se trouve au-delà, ce sont des kilomètres de surface plane, jusqu'à la descente soudaine des falaises face à l'océan de l'éternité.

Il a effacé le péché. — Oh, quelle expression remarquable ! On pourrait la traduire par « anéantir », « faire comme s'il n'avait jamais existé ». La couronne de nuages peut disparaître, mais les gouttes séparées continuent de flotter dans l'espace. La bulle peut éclater sur la vague écumeuse, mais le film d'eau est parti ajouter sa contribution atténuée à la profondeur de l'océan. Mais Jésus a effacé le péché comme lorsqu'une dette est payée, qu'une obligation est annulée ou qu'une victime chargée de péchés était tuée, brûlée et enterrée dans les temps anciens de Moïse. Tous les péchés, les péchés du monde, les péchés accumulés de l'humanité ont été réunis en Jésus. Il a été fait péché. Il s'est tenu devant l'univers comme s'il avait attiré sur lui tous les péchés humains qui ont jamais souillé l'air ou la terre, ou fait rougir les étoiles de la nuit ; et, portant la honte, l'horreur, la punition pendant ces heures redoutables qui ont fait jaillir de lui le cri d'un abandon désolé, Il les a effacés et les a rayés à jamais ; et, ce faisant, Il a effacé les conséquences pénales de la chute d'Adam.

Les tendances héréditaires au mal subsistent dans toute la race humaine ; mais la punition spirituelle qu'Adam a encourue pour lui-même et pour nous tous, en tant que notre représentant et notre chef, a été annulée par les souffrances et la mort de notre glorieux représentant et chef, le second Adam, le Seigneur venu du ciel. Les hommes devront encore subir la punition des péchés qu'ils commettent volontairement et pour lesquels ils ne cherchent pas le pardon et la purification par le sang ; mais ils n'auront pas à subir la punition qui leur aurait autrement été infligée, en tant que membres d'une race déchue — déchue avec leurs premiers parents et leur père — car Jésus l'a supprimée lorsqu'il est mort. C'est ainsi que la multitude des doux bébés, des idiots et des autres personnes qui appartiennent à la race d'Adam, mais qui n'ont pas eu l'occasion de commettre de transgression personnelle, peuvent entrer sans entrave ni obstacle dans le pays où rien de souillé ne peut entrer.

Par le sacrifice de Lui-même. — Non par Son exemple, aussi juste et charmant fût-il. Non par son enseignement, bien qu'Il fût la nourriture du monde. Non par Ses œuvres, source et fontaine de la philanthropie moderne. Mais par Sa mort, et par Sa mort en tant que sacrifice. Si vous souhaitez comprendre un écrivain, vous devez connaître le sens dans lequel il utilise ses mots caractéristiques, et vous devez étudier attentivement les définitions qu'il leur donne. Et si vous souhaitez comprendre la signification de la mort du Christ, vous devez revenir aux définitions, données en détail dans le Lévitique, de la signification du sacrifice, de l'expiation et de la propitiation, par lesquelles cette mort est ensuite décrite ; et vous ne pouvez interpréter que cela. Quel que soit le sens du sacrifice dans le Lévitique, il a le même sens lorsqu'il est appliqué à la mort sur la croix. Et il ne fait aucun doute que, dans l'Antiquité, il signifiait la substitution de l'innocent au coupable, l'annulation de la peine méritée parce qu'elle avait été supportée par un autre, l'effacement du péché par l'effusion de sang. C'est tout ce que cela doit signifier lorsqu'il est appliqué à la mort du Christ, à cette différence près que, dans l'Antiquité, la souffrance était supportée et la mort endurée involontairement ; mais dans le cas de notre bienheureux Rédempteur, Dieu a pris sur lui, volontairement et librement, les résultats accumulés du péché du monde, les a endurés et les a rendus comme s'ils avaient été « Il a effacé le péché par le sacrifice de lui-même ».

DIEU MANIFESTÉ DANS LA CHAIR.

Qu'était la mort du Christ ? « Un martyr », s'exclame la pensée moderne. « Un malheur dans une époque obscure », répond le critique. « Le résultat de tous les efforts pour combattre le mal », dit le professeur éclectique. « Jamais ». « UN SACRIFICE ! », tonne ce livre. Un sacrifice volontaire ! Un sacrifice volontaire par lequel le péché a été porté et effacé. Nous nous reposons ici, satisfaits de demeurer dans un monde de mystère, au pied d'un mystère supplémentaire qui, malgré tout son mystère, répond au cri d'une conscience convaincue et répand la paix du ciel dans nos cœurs.

Le « une seule fois » de la mortalité (**9:27**). — À quelques exceptions près mentionnées dans les pages de l'Écriture, où sont relatés des miracles de résurrection, les hommes ne meurent qu'une seule fois. Pour ceux-là, il y eut un berceau, deux cercueils ; une naissance, deux enterrements. Mais pour la plupart, il est miséricordieusement prévu que l'agonie et la douleur de la dissolution ne soient vécues qu'une seule fois. Et cela, qui est le lot ordinaire de l'humanité, est également arrivé à Jésus-Christ. Il ne pouvait pas mourir souvent, car il était littéralement un homme, et il aurait été incohérent de violer dans son cas la loi universelle. Il devait devenir homme, car ce n'est qu'en passant par le portail de la naissance qu'il pouvait atteindre le seuil de la mort ; mais, étant né et ayant pris notre nature, il devait obéir aux lois de cette nature et ne mourir qu'une seule fois.

Le « une seule fois » de la divinité (**9:28**). — Il devait y avoir en Lui quelque chose de plus que la nature mortelle, Lui qui, par Sa seule mort, a pu emporter les péchés de beaucoup. Des hommes bons et grands sont morts, qui auraient tout fait pour effacer ou expier les péchés de leur nation, de leur famille et de leurs proches, mais en vain. Quelle doit donc être la valeur de celui dont les souffrances et la mort compenseront les péchés du monde !

Et nous pouvons voir la nécessité impérieuse que notre Sauveur soit Dieu manifesté dans la chair ; et que Celui qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort sur la croix soit aussi celui qui était dans la forme de Dieu, et qui n'a pas considéré comme une spoliation d'être l'égal de Dieu. S'il est vrai que Sa mort a « effacé le péché », alors apportez vos chants d'adoration, vos couronnes impériales, vos hommages les plus humbles, car Il doit être Dieu. Aucun être inférieur n'aurait pu faire pour l'homme ce qu'Il a accompli une fois pour toutes, et pour toujours, dans cette obscurité brève mais terrible.

Le « une seule fois » d'une conscience purifiée (**10:2**). — Nous ne sommes pas dans la situation des Juifs, qui devaient répéter leurs sacrifices année après année, dans une triste monotonie ; notre sacrifice a été offert une fois pour toutes. Par conséquent, nous n'avons pas, comme eux, la conscience perpétuelle du péché. Nos cœurs sont, une fois pour toutes, purifiés d'une mauvaise conscience (verset **9:22**).

Il n'est pas nécessaire de demander sans cesse pardon pour les péchés qui ont été une fois confessés et pardonnés. Dieu ne nous en accuse pas ; nous n'avons pas besoin de nous accuser nous-mêmes. Dieu ne s'en souvient pas ; nous pouvons bien les oublier, sauf comme incitations à la gratitude et à l'humilité. Il est nécessaire de confesser quotidiennement les péchés récents ; mais lorsque l'âme réalise pleinement l'œuvre accomplie par le Christ en sa faveur, elle s'écrie avec une

grande joie : « Aussi loin que l'orient est éloigné de l'occident, il a éloigné de nous nos transgressions. »

« UNE FOIS POUR TOUTES ».

Le « but » accompli (**10:10**). — L'espace nous empêche de nous attarder davantage. Dans notre prochain chapitre, nous montrerons à quel point le dessein de Dieu s'est accompli en Jésus et qu'il n'est donc pas nécessaire de répéter son œuvre sacrificielle. La volonté ou le dessein de Dieu pour la rédemption de l'homme ne demande rien de plus que ce qui lui a été donné dans la vie et la mort de notre Sauveur. Rien de plus n'est requis pour la gloire de Dieu, pour l'accomplissement des conseils divins, ou pour la délivrance et la sanctification parfaites de ceux qui croient.

Une fois pour toutes, ô pécheur, acceptez-le !

Une fois pour toutes, ô frère, croyez-le !

Accrochez-vous à la croix, le fardeau tombera ;

Christ nous a rachetés, une fois pour toutes. »

Chapitre 24

UNE ANCIENNE COUTUME HÉBRAÏQUE

« C'est pourquoi Christ, entrant dans le monde, dit: Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, Mais tu m'as formé un corps. » — **Hébreux 10:5**

Dans cet ancien monde hébraïque qui se trouve désormais si loin dans le crépuscule obscur du passé, il existait plusieurs coutumes d'un intérêt plus que passager, dont l'une retient notre attention car elle brille un instant sous l'influence de cette épître, telle une vague au large de la mer, frappée un instant par la lumière du soleil.

Il semble que si un Israélite, en raison de mauvaises saisons et de récoltes décevantes, se trouvait en situation d'arriérés importants envers un riche créancier voisin, à tel point qu'il lui devait plus que la valeur de la terre dont il avait hérité, il était autorisé non seulement à céder sa terre jusqu'à l'année du jubilé, mais aussi à vendre ses services afin de rembourser sa dette. Cela devait être très douloureux pour le paysan propriétaire de dire adieu à son humble demeure et à ses biens chers, dans lesquels ses ancêtres avaient vécu et prospéré, et de partir au service d'un autre. La promenade d'adieu autour de la petite parcelle, qu'il ne reverrait peut-être jamais, devait être très émouvante. Et pourtant, l'amertume de la séparation devait être grandement atténuée et diminuée par la libération immédiate de l'anxiété qui s'ensuivait. Plus de sombres pressentiments pour l'avenir, plus de questions pressantes sur la manière d'éviter la misère, plus de lutte inégale contre les saisons défavorables. Toute la responsabilité du paiement des autres créanciers, de l'approvisionnement en nourriture et en vêtements pour lui-même, sa femme et ses enfants, reposait désormais sur les épaules d'un autre.

« ET IL LE SERVIRA POUR TOUJOURS. »

Ainsi s'écoulèrent les six années convenues, et à leur terme, le maître convoquait le travailleur en sa présence pour lui remettre son congé. Cependant, à ce moment-là, il pouvait, s'il le souhaitait, s'engager à servir ce maître pour toujours. S'il craignait d'affronter les tempêtes de la pauvreté et des difficultés, s'il préférait le refuge et l'abondance de la maison de son maître à la lutte pour l'existence dont il avait été si heureusement protégé, si, par-dessus tout, il aimait son maître et ne souhaitait pas être séparé de lui, il était libre de le dire : « J'aime mon maître, je ne partirai pas libre. » Alors, solennellement, et devant les juges, afin que ce choix soit délibérément ratifié, son maître perçait son oreille avec un poinçon jusqu'au montant de la porte, laissant une marque permanente et indélébile de la relation dans laquelle ils étaient entrés. « Et il le servira pour toujours » (**Exode 21:6**). Cette coutume était —

Évoqué par le Psalmiste (**Psaume 40:6**) — Vivant au milieu de la routine des sacrifices quotidiens, mensuels et annuels, ce saint ressentait profondément leur incapacité à effacer le péché et comprenait que la véritable offrande à Dieu devait être d'un autre genre. Que pouvait-il faire pour exprimer adéquatement son sentiment face aux œuvres merveilleuses et aux pensées infinies de Dieu ? Il était certain que les sacrifices de farine ou de sang, les holocaustes ou les sacrifices expiatoires ne pouvaient être l'expression la plus élevée de l'amour et de la dévotion humains ; alors il songea à un moyen plus excellent. Il viendrait à Dieu, portant dans sa main le livre de sa volonté ; son cœur s'émerveillerait devant cette sainte transcription du caractère de son Père ; oui, il traduirait ses préceptes en une obéissance immédiate et aimante. « Je prends plaisir à faire ta volonté, ô mon Dieu ; oui, ta loi est dans mon cœur. » « Cela plaira mieux au Seigneur qu'un bœuf ou un taureau qui a des cornes et des sabots. »

Mais ce n'est pas tout ; rappelant l'usage ancien auquel nous avons fait allusion, il s'imagine réitérer le vœu de l'esclave hébreu, se tenant humblement et volontairement à la porte de Dieu, tandis que son oreille est percée pour toujours. Désormais, il pourrait presque s'écrier avec l'apôtre : « Désormais, que personne ne me trouble, car je porte sur mon corps les marques de Jésus. » « Tu as percé mes oreilles. » « Je suis vraiment ton serviteur, tu as détaché mes liens. »

Nous ne devons pas nous étonner de l'explosion de joie qui suit (verset **10**). Alors que le psalmiste déclare avec emphase et à plusieurs reprises son intention de raconter à la grande

assemblée ses découvertes sur l'amour de Dieu, nous pouvons bien comprendre la raison de son exultation. Il n'y a pas de vie plus libre que celle qui a échappé à tous les autres maîtres pour devenir l'esclave de Jésus. Il n'y a pas de nature plus exubérante de joie et de paix indicibles que celle qui a ressenti le coup de l'alène, qui a été teintée du sang du sacrifice de soi pour son cher amour, et qui a franchi la porte ouverte pour ne plus jamais en ressortir. Il n'y a pas de repos plus indicible que celui qui ne connaît plus aucun souci, puisque tous les soucis ont été une fois pour toutes placés sur celui qui seul peut supporter le poids du chagrin et du péché, de la responsabilité et du besoin.

« JE VIENS POUR FAIRE TA VOLONTÉ. »

Approprié par le seigneur Jésus. — Dans Son incarnation, notre Seigneur béni a réalisé toutes les aspirations et affirmations les plus nobles qui aient jamais été prononcées par les lèvres de ses saints les plus illustres. Les mots mêmes qu'ils ont utilisés peuvent donc être littéralement appropriés par Lui, sans exagération, sauf lorsqu'ils vacillent avec les confessions brisées du péché et de la faiblesse mortelle. Entre autres, lorsqu'Il est venu dans le monde, Il a pu reprendre ces mots anciens du Psaume 40 et, à travers eux, accomplir le sens de l'ancienne coutume hébraïque.

Les sacrifices du Lévitique avaient rempli un rôle essentiel en familiarisant les hommes avec les pensées de Dieu quant à la véritable nature de la mort de notre Sauveur ; mais il était évident qu'ils ne pouvaient épuiser son idée ni remplir la mesure de son dessein rédempteur. Sa volonté allait bien au-delà de tout cela, et c'est pourquoi ils ne pouvaient être qu'incomplets ; et, en raison même de leur caractère incomplet, ils devaient être répétés sans cesse ; et même ainsi, bien qu'ils aient été répétés pendant des siècles, ils ne pouvaient accomplir les desseins que la nature divine s'était fixés. Autant remplir l'océan avec des charretées de terre que d'accomplir la volonté de Dieu par le sang de taureaux et de boucs.

Cependant, lorsque Jésus est venu dans le monde, il s'est immédiatement mis en quête d'accomplir cette sainte volonté. Tel était son cri constant : « Voici, je viens pour faire ta volonté, ô Dieu ! » Et il n'a pas seulement essayé de faire la volonté de Dieu dans chaque détail et chaque aspect de sa vie, mais surtout là où cela concernait l'élimination du péché, la rédemption des hommes, la sanctification et le perfectionnement de ceux qui croient. C'est pour accomplir la volonté de Dieu à cet égard que le Sauveur est mort sur la croix. Et c'est parce qu'il a parfaitement réussi, en reproduisant entièrement le modèle de la pensée divine dans le tissu de son obéissance, que les sacrifices inefficaces du judaïsme ont pris fin ; tandis que son propre sacrifice n'a pas nécessité l'ajout d'un seul soupir, d'une seule larme, d'une seule heure d'obscurité ou d'un seul frisson d'agonie. Par l'offrande de son corps une fois pour toutes, nous avons été sanctifiés — c'est-à-dire que notre situation judiciaire devant Dieu est entièrement satisfaisante. Et par une seule offrande, il a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés, c'est-à-dire qu'il a accompli tout le travail objectif de notre rédemption de telle sorte qu'en lui, nous nous tenons devant Dieu comme des saints acceptés, bien qu'il reste encore beaucoup à faire dans notre expérience intérieure subjective (**Hébreux 10:10, 14**).

La soumission totale de notre Seigneur à la volonté de Son Père ressort très clairement dans une légère modification apportée ici à la citation de l'ancien psaume. Il se peut qu'une version plus ancienne, ou une lecture différente, soit donnée, avec l'approbation de l'Esprit divin. Au lieu de dire « Tu as ouvert mon oreille », le Seigneur est représenté comme disant : « Tu m'as préparé un corps ». En réalité, bien que l'oreille fasse partie du corps, car il est notoirement difficile de bouger les mains ou les pieds tant que l'oreille est captive, l'esclave hébreu ne donnait que son oreille au poinçon perforant en signe de soumission. Mais notre Seigneur Jésus a donné non seulement son oreille, mais tout son corps, avec toutes ses facultés et tous ses pouvoirs. Il n'a rien retenu, mais a livré à Dieu le Père l'intégralité de ce corps qui avait été préparé pour lui par le Saint-Esprit dans le mystère de la sainte incarnation. Ah ! Quelle bénédiction pour nous que le saint dessein rédempteur de Dieu ait été accompli de manière si totale et si efficace, par l'offrande de ce corps cloué une fois pour toutes, non pas au montant de la porte, mais à la croix.

Applicable à nous-mêmes. — Il existe aujourd'hui parmi le peuple de Dieu une forte demande pour cette « vie plus abondante » que le Bon Berger est venu nous offrir. De cette demande naît un mouvement puissant qui, s'il obéit aux règles et conditions suivantes, sera certainement une bénédiction pour l'Église.

UNE VIE PLUS ABONDANTE.

Cela doit être naturel. La sainteté qui ne peut s'ébattre et rire avec les petits enfants, qui regarde de travers les grands mouvements du monde qui l'entoure et qui s'enferme dans la solitude cloîtrée, n'est pas l'idéal de Jésus-Christ, qui regardait les enfants jouer sur les places de marché, les appelait dans ses bras et se mêlait librement aux tables des riches. C'est peut-être plus facile que cela, mais c'est une grave erreur de supposer que cela satisfera son cœur. Non, la sainteté du vrai saint doit trouver sa place dans les foyers ordinaires et les lieux fréquentés par les hommes.

Elle doit être humble. — Dès qu'un homme commence à se vanter de ce qu'il a accompli, vous pouvez être sûr qu'il compense par des paroles ce qui lui manque en expérience vitale. Le ton avec lequel certains parlent de la perfection indique à quel point ils en sont éloignés. Se vanter d'être sans péché, c'est céder à l'orgueil, le pire des péchés. Aucun visage ne brille vraiment tant que son propriétaire le sait. Aucun cœur n'est enfantin s'il est conscient de lui-même.

Il est nécessaire de mettre l'accent sur l'aspect objectif de l'œuvre du Christ. Il est nécessaire de pratiquer l'introspection afin de détecter et d'éliminer tout ce qui s'interpose entre l'âme et Dieu, tout comme il est parfois nécessaire de décharger de la poudre à canon pour déloger la suie accumulée dans une cheminée encrassée. Cependant, une fois l'introspection et la confession nécessaires accomplies, il convient de revenir immédiatement à Dieu, en tournant avec dévotion l'âme vers la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus. Nous ne devons jamais encourager l'introspection, sauf dans le but d'avoir une vision plus ininterrompue de Jésus.

Si ces trois conditions sont remplies, le mouvement actuellement en cours ne peut qu'être source de bénédictions pour l'Église universelle ; et il aura probablement pour effet d'amener des multitudes à vivre une expérience similaire à celle décrite dans le Psaume. Auparavant, elles agissaient peut-être simplement par sens du légalisme et du devoir, offrant des sacrifices et des offrandes comme le prescrivait la loi. Mais à partir du moment heureux où elles prendront conscience de toutes les exigences de Jésus sur leur nature émancipée et soumise, elles s'écrieront : « Nous aimons notre Maître ; nous ne voulons pas être libres ; nous voulons rester à sa porte, afin de le servir pour toujours ; nous nous réjouissons de faire sa volonté ; sa loi est dans nos cœurs ; nous sommes impatients de faire tout ce qui est écrit dans le rouleau du livre de sa volonté. »

Avez-vous déjà prononcé des mots comme ceux-ci ? Votre vie n'a-t-elle été qu'une succession monotone de services inévitables, dont le mot clé était « devoir » ? Hélas ! Vous n'avez pas encore goûté à la douceur de Son joug, à la légèreté de son fardeau. Mais si, à partir de cet instant, vous ouvriez tout votre cœur à l'œuvre du Saint-Esprit, en vous abandonnant entièrement à lui, il répandrait en vous l'amour de Dieu, allumant votre amour pour lui ; et, aussitôt, vous feriez par amour ce que vous avez fait par obligation : vous seriez si uni au Christ que vous ne pourriez vous en détacher, même si vous pouviez vous passer de lui ; vous porteriez à jamais la marque de l'esclavage de Jésus gravée dans votre nature même.

Il n'y a rien au monde qui apporte autant de repos à l'âme que de faire la volonté de Dieu, qu'elle s'exprime dans les pages de l'Écriture, ou à travers les inspirations du Saint-Esprit dans le sanctuaire du cœur, ou dans la routine quotidienne de la Providence ordinaire ou extraordinaire. Si seulement nous pouvions toujours dire : « Je me réjouis de faire ta volonté ; je viens, je viens ! » — si seulement nous pouvions offrir à Dieu, comme Jésus l'a fait, les corps qu'il a préparés pour nous, même jusqu'à l'amertume de la croix — si seulement nous étions aussi déterminés à achever l'œuvre qu'il nous a confiée que les hommes le sont à atteindre les buts de leur ambition personnelle : alors l'esprit du ciel, où la volonté de Dieu est faite, entourerait nos vies stériles et fatiguées, comme le Gulf Stream entoure certaines côtes hivernales, dissipant le gel et recouvrant le sol de fleurs aux textures les plus belles et de fruits du paradis. N'essayez pas de ressentir la volonté de Dieu : voulez-la, choisissez-la, obéissez-Lui ; et au fil du temps, ce que vous avez commencé par choisir, vous finirez par l'aimer d'une affection ardente, voire véhémence.

Chapitre 25

SE RETIRER

« Et mon juste vivra par la foi; mais, s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. » —
Hébreux 10:38 (lisez les versets **10:19-39**)

Depuis quelque temps déjà, l'épître brûle d'une ardeur toujours plus vive ; elle s'enflamme maintenant en une véhémence protestation qui a dû surprendre et effrayer les chrétiens d'origine juive qui hésitaient encore entre le judaïsme et le christianisme. Comme nous avons eu l'occasion de le remarquer à plusieurs reprises, certains d'entre eux se demandaient s'ils devaient revenir à l'ancienne religion ou continuer dans la nouvelle. Les splendides cérémonies, l'âge vénérable et les associations anciennes du judaïsme luttèrent avec acharnement pour les détourner de la simplicité et des exigences spirituelles de la foi plus récente. Mais il est certain que ce mouvement rétrograde serait arrêté et que l'élan vers le Christ s'accélérait grâce à ces remontrances sublimes et émouvantes.

La triple conclusion déjà atteinte se résume en trois propositions importantes.

Nous pouvons entrer hardiment dans le lieu très saint par le sang de Jésus. — Le lieu très saint était la chambre de la communion la plus intime avec Dieu. Y entrer, c'était parler avec Dieu face à face. Et son équivalent pour nous est le droit de faire de notre Dieu notre confident et notre ami, à l'oreille secrète duquel nous pouvons confier toute l'histoire de nos péchés, de nos peines et de nos besoins. Nous n'avons pas non plus à nous tourmenter à cause du souvenir de nos péchés récents, car le sang de Jésus est la garantie du pardon et de l'acceptation de ceux qui se repentent et croient. Nous pouvons entrer continuellement, et même demeurer, là où les grands prêtres d'Israël ne pouvaient pénétrer qu'une fois par an.

Jésus a inauguré une voie nouvelle et vivante. — Le voile du Temple s'est déchiré lorsque Jésus est mort, pour indiquer que la voie vers Dieu était désormais libre pour l'homme, sans entrave ni obstacle, et sans l'intervention d'un prêtre humain. Les prêtres ont tenté de la bloquer et de contraindre les hommes à leur payer un droit pour l'ouvrir. Mais leurs prétentions sont fausses. Ils n'ont pas ce pouvoir. Le chemin reste ouvert à tous ceux qui le recherchent avec ferveur. Il est nouveau, car, bien que des myriades l'aient emprunté, il est toujours aussi frais pour chaque nouveau pied sacerdotal. Il est vivant, car c'est par le Sauveur vivant que nous venons à Dieu. « Nul ne vient au Père que par moi. » Notons ici que le voile, avec son curieux travail d'artisanat, était un symbole du corps du Christ. « Le voile, c'est-à-dire sa chair. » Nous nous approchons de Dieu par la mort de ce Fils de l'homme qui, dans une véritable souffrance humaine, a été crucifié pour nous.

Nous avons un grand prêtre. — Nous appartenons à la maison de Dieu par la foi, mais nous avons besoin d'un prêtre. Les prêtres ont besoin d'un prêtre. Et nous en avons un, qui vit éternellement pour intercéder en notre faveur et offrir nos prières sur l'autel d'or, mêlées à l'encens de son propre mérite précieux. Voici les trois conclusions qui récapitulent les positions énoncées et prouvées jusqu'à présent.

FOI-ESPOIR-AMOUR.

La triple exhortation fondée sur les conclusions précédentes. — « Approchons-nous » (verset **10:22**). « Retenons fermement » (verset **10:23**). « Considérons-nous les uns les autres » (verset **10:24**). Et chacune de ces trois exhortations s'articule autour d'un des trois mots qui reviennent si souvent dans les Épîtres : la foi, l'espérance et l'amour (R.V.).

La foi se compose de deux éléments : la croyance, qui accepte certaines déclarations comme vraies, et la confiance en la personne à propos de laquelle ces déclarations sont faites. L'un ne va pas sans l'autre. D'une part, nous ne pouvons pas faire confiance à une personne sans rien savoir d'elle ; d'autre part, notre connaissance ne nous sera d'aucune utilité si elle ne conduit pas à la confiance, pas plus qu'elle n'aide le malheureux qui grelotte devant la Banque d'Angleterre de savoir que les coffres sont remplis d'or. Une simple foi intellectuelle ne suffit pas. Le fait d'avoir une croyance ne sauvera pas. Nous devons passer de la croyance en des mots à la confiance en la Parole. Par la foi, nous savons que Jésus vit, et par la foi, nous nous approprions également cette vie. Par la foi, nous savons que

Jésus a expié nos péchés sur la croix ; et par la foi, nous posons respectueusement notre main sur sa tête bien-aimée et confessons nos péchés. La foi est la main ouverte qui reçoit le Christ. La foi est le canal doré par lequel sa plénitude nous parvient. La foi est le canal étroit par lequel la vie qui palpite dans le cœur du Rédempteur pénètre dans nos âmes. La foi est l'attitude que nous adoptons lorsque nous nous détournons de l'humain pour nous tourner vers le divin.

Nous ne devrions pas nous contenter de moins que la pleine assurance de la foi. La meilleure méthode pour l'accroître consiste à nous approcher de Dieu. Dans les temps anciens, les prêtres étaient lavés à l'eau et aspergés de sang avant d'entrer en présence de Dieu. Recherchons l'équivalent spirituel de cette pratique. Libérés de la pression de la culpabilité consciente, avec un cœur aussi sincère et innocent que la chair est propre lorsqu'elle est lavée à l'eau pure, approchons-nous de Dieu et restons en communion avec lui ; dans cette attitude, la foi grandira considérablement. Elle ne restera plus dans la poussière, mais se revêtira de beaux habits. Elle passera d'un simple fil à un câble solide. Elle ne sera plus le toucher tremblant de la main d'une femme, mais elle saisira les piliers du Temple avec l'étreinte de Samson.

L'espoir est plus que la foi, et il se réfère particulièrement à l'avenir inconnu qu'il réalise et qui influe sur notre vie quotidienne. Le voile qui cache l'avenir ne se lève que lorsqu'il est frappé par la proue de notre bateau qui avance ; il est donc naturel que nous nous demandions souvent ce qui se trouve au-delà.

Le pressentiment est le messenger du mal ; l'espoir est celui du bien. Le pressentiment s'exclame : « Nous tomberons certainement sous les coups de Saül » ; l'espoir répond : « Aucune arme forgée contre nous ne prospérera ». Le pressentiment s'exclame : « Qui roulera la pierre ? » L'espoir chante joyeusement : « Le Seigneur marchera devant nous et redressera les chemins tortueux ». Le pressentiment, né de l'incrédulité, s'exclame : « Le peuple est grand et de haute stature, et les villes sont fortifiées jusqu'au ciel. » L'espoir, quant à lui, répartit déjà le pays et choisit son héritage. Cependant, l'espoir chrétien est infiniment meilleur et plus fiable que celui des personnes mondaines. Dans l'espoir ordinaire, il y a toujours un élément d'incertitude ; il peut être voué à la désillusion et à la déception ; les choses peuvent ne pas se dérouler comme nous l'espérons : ainsi, caractéristique de la jeunesse, il s'éteint avec le passage des années. Mais l'espoir chrétien est fondé sur la promesse de Dieu, et il ne peut donc pas décevoir ; au contraire, il est l'ancre de l'âme vieillissante, devenant plus lumineux et plus durable au fil des ans, car « celui qui a fait la promesse est fidèle ».

ALLEZ DE L'AVANT !

Mais comment pouvons-nous accroître notre espoir, afin de ne jamais le perdre, mais de le garder avec une fermeté inébranlable ? Rien ne le renforce plus que de considérer la fidélité de celui dont les promesses sont l'ancrage de l'espoir. A-t-il jamais manqué à ses engagements ? Les étoiles ne reviennent-elles pas à leur place désignée, à un cheveu près de leur heure ? Les hommes de bien n'ont-ils pas rendu un témoignage unanime à la fidélité du Dieu qui tient ses promesses ? Il n'a jamais manqué à sa fidélité — et il ne le fera jamais. Notre espoir n'a donc pas à faiblir, mais doit être fort et très courageux.

L'amour vient en dernier. Il est la reine de toutes les grâces de la vie intérieure. L'amour est la passion du don de soi. Il ne s'attarde jamais à se demander ce qu'il peut se permettre ou ce qu'il peut espérer recevoir ; mais il répand sans cesse son parfum, brise ses boîtes d'albâtre et verse le sang de son cœur. Il dépérissait jusqu'à la mort s'il ne pouvait donner. Il doit partager ses possessions. Il est prodigue des services les plus coûteux. Un tel amour est dans le cœur de Dieu, et devrait également être en nous ; et nous pouvons l'accroître matériellement en nous considérant les uns les autres et en nous associant à nos frères et sœurs dans la foi. La distance engendre la froideur et l'indifférence. Lorsque nous abandonnons l'assemblée de nos frères chrétiens, nous avons tendance à nous envelopper dans le manteau glacial de l'indifférence. Mais lorsque nous voyons les autres dans le besoin et que nous les aidons, lorsque nous sommes prêts à secourir et à sauver, lorsque nous découvrons qu'il y a quelque chose d'attrayant dans le moins aimable, lorsque nous ressentons la sympathie ardente des autres — notre propre amour grandit grâce aux exigences qui lui sont imposées et aux occasions de se manifester.

Recherchons sincèrement ces dons précieux ; et pour les obtenir et les multiplier, invoquons la présence bénie du Seigneur Jésus, dont l'entrée apporte avec elle toute la série des douces grâces chrétiennes.

La triple remontrance. — Avancez ! — sinon, vous serez punis (verset 10:26). — Si un homme enfreignait involontairement la loi de Moïse, il était pardonné ; mais s'il la méprisait délibérément, il mourait sans pitié. Que peuvent donc espérer ceux qui pèchent délibérément — non pas contre les obligations strictes du Sinaï, mais contre les paroles gracieuses qui s'écoulent des lèvres du Sauveur mourant ! Le cœur qui peut se détourner de l'amour et du sang versé au Calvaire, les ignorer et les piétiner sans pitié, est si dur, si désespéré, si provocateur envers le Saint-Esprit qu'il s'expose au plus grand mécontentement de Dieu et ne peut espérer aucune autre offrande pour ses péchés. Il n'y a pas de sacrifice pour l'expiation du péché de rejeter le Calvaire.

Allez de l'avant ! — sinon, les efforts passés seront réduits à néant (verset 10:32). Ces chrétiens d'origine hébraïque avaient beaucoup souffert lors de leur entrée dans la vie chrétienne. Le martyr du saint Étienne, les grands ravages causés dans l'Église par Saul de Tarse, les terribles famines qui s'abattirent sur Jérusalem, provoquant une misère généralisée. Ils étaient même devenus un spectacle à cause des reproches et des afflictions. Mais ils avaient accepté avec joie le pillage de leurs biens, sans reculer devant l'épreuve. Revenir au judaïsme maintenant annulerait les avantages qui auraient pu découler de leur expérience amère ; cela reviendrait à perdre la moisson de leurs larmes ; cela irait à l'encontre du respect dont ils jouissaient ; et cela les priverait de la récompense que le Seigneur pourrait leur accorder, s'ils persévéraient jusqu'à la fin. Ne rejetez pas votre assurance, qui a une grande récompense. »

RESTEZ DANS LE COURANT.

Allez de l'avant ! Le Seigneur est proche (verset **10:36**). Jésus était sur le point de venir lors de la chute de Jérusalem, comme il viendra bientôt pour mettre fin à l'ère actuelle ; et tous les signes indiquaient la destruction rapide de la politique juive par la puissance conquérante de Rome. Comme il aurait été insensé de retourner vers ce qui était sur le point de disparaître : vers le Temple qui allait être réduit en cendres, vers les sacrifices qui allaient bientôt cesser, vers un sacerdoce qui allait être rapidement dispersé aux quatre vents !

Il n'y avait qu'une seule alternative : ne pas retourner vers une perdition certaine, vers la ruine de tous les attributs les plus nobles de l'âme, vers la honte, la déception et le regret éternel ; mais continuer à travers les bonnes et les mauvaises nouvelles, à travers la douleur, l'anxiété et le sang, jusqu'à ce que le serviteur fidèle soit justifié par l'approbation du Seigneur et accueilli dans les royaumes de la béatitude éternelle.

Faisons-nous partie de ceux qui continuent à sauver leur âme ? Ici, comme souvent, le salut de l'âme est considéré comme un processus. Il est vrai que nous sommes en quelque sorte sauvés lorsque nous nous tournons pour la première fois vers la croix et que nous faisons confiance au Crucifié. Mais ce n'est que lorsque nous restons dans le courant qui émane de la croix, que nous demeurons en communion constante avec le Sauveur, que nous nous soumettons habituellement à l'influence gracieuse de l'Esprit divin, que le salut imprègne et guérit tout notre être. On peut alors dire que l'âme est sauvée (R.V.), c'est-à-dire restaurée dans son état originel tel que conçu dans l'esprit de Dieu avant qu'il ne forme l'homme à partir de la poussière de la terre, qu'il ne lui insuffle le souffle de vie et qu'il ne devienne une âme vivante.

Chapitre 26

LA FOI ET SES EXPLOITS

« Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. » — **Hébreux 11:1**

La société repose sur la confiance que l'homme accorde à l'homme. L'ouvrier, travaillant toute la semaine pour le salaire qu'il est convaincu de recevoir ; le passager, achetant un billet pour une ville lointaine, car il croit aux horaires indiqués ; le marin, qui dirige son navire avec une précision infaillible par temps brumeux, parce qu'il croit aux cartes et aux tables maritimes ; tout le système du crédit monétaire, grâce auquel d'énormes sommes circulent de main en main sans qu'une seule pièce de monnaie ne soit utilisée — tout cela illustre l'importance considérable de la confiance dans les affaires humaines. Rien n'est donc plus désastreux pour un individu ou une communauté que de voir sa crédibilité compromise ou sa confiance ébranlée.

UNE VOIX S'EST EXPRIMÉE.

Il semble y avoir trois conditions préalables nécessaires à la foi. Premièrement, quelqu'un doit prendre un engagement ou faire une promesse. Deuxièmement, il doit y avoir une bonne raison de croire en l'intégrité et la suffisance de la personne qui a pris cet engagement. Troisièmement, il faut avoir l'assurance réconfortante que cela se passera ainsi ; en fait, celui qui croit peut compter sur l'objet promis comme s'il était déjà en sa possession. Et c'est précisément cet état d'esprit que l'auteur de cette épître indique lorsqu'il affirme, guidé par le Saint-Esprit, que la foi est l'assurance des choses qu'on espère, la persuasion ou la conviction des choses qu'on ne voit pas. En d'autres termes, la foi est la faculté de réaliser l'invisible.

Ces trois conditions sont remplies dans la foi chrétienne. La même faculté est mise en action en ce qui concerne les choses de Dieu. Dès le départ, nous sommes certains qu'une Voix s'est adressée à l'homme à partir des pages de l'Écriture ; non pas des voix, mais une Voix. Ensuite, nous sommes certains que cet Orateur est infiniment crédible. Notre assurance repose sur plusieurs motifs : nous constatons que ses paroles se sont toujours réalisées dans l'expérience des générations passées ; nous les avons vues accompagnées de phénomènes miraculeux, indiquant par leur bienfaisance et leur puissance la bonté et la gloire de l'Auteur ; nous découvrons dans nos propres cœurs l'assentiment de notre nature morale à leur vérité évidente ; et pour toutes ces raisons, nous estimons que la Voix qui parle mérite notre crédit. Et donc, enfin, nous comptons sur tout ce qui a été promis aussi sûrement que si nous le voyions, et nous pouvons compter dessus comme si c'était déjà nôtre.

Insistons encore une fois sur ce qui a été dit. Nous considérons les paroles que Dieu nous adresse dans les Écritures comme étant tout à fait différentes de toutes les autres paroles qui peuvent retenir notre attention et qui sortent de la bouche des hommes ; non seulement en raison du caractère des miracles qui les accompagnent, mais aussi parce qu'elles nous touchent comme aucune autre parole ne le fait et suscitent l'assentiment et le consentement spontanés de notre nature morale, même si c'est parfois pour nous condamner nous-mêmes. Ce doit être le Livre de Dieu qui coïncide si exactement avec les meilleures émotions et intuitions de notre nature morale ; et pas seulement les nôtres, mais celles des plus nobles et des meilleurs de notre race : « Le Dieu puissant, le Seigneur a parlé, et a appelé la terre depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. » Et si nous en sommes une fois assurés, alors il n'y a plus de limite à la confiance sereine qui non seulement considère la promesse comme crédible, mais commence réellement à jouir par anticipation des bienfaits qu'elle offre. La maxime de l'expérience humaine est la suivante : voir, c'est croire ; mais pour l'enfant de Dieu, c'est l'inverse qui est vrai : croire, c'est voir. Nous sommes aussi sûrs de ce que Dieu a promis que si nous le voyions déjà devant nos yeux. Notre vision ne pourrait pas nous rendre plus sûrs que nous ne le sommes déjà que Dieu nous aime, qu'il existe une maison paternelle avec ses nombreuses demeures, et qu'un jour notre mortalité se transformera en immortalité, afin de vivre éternellement dans un état d'existence absolument sans péché, sans tristesse et sans nuit.

Une telle foi naît dans nos âmes, principalement par l'étude de la Parole de Dieu ; elle fait appel, comme nous l'avons vu, à notre conscience morale qui, à mesure qu'elle se développe, est de plus en plus satisfaite du Livre qui l'a fait naître et qui a tant contribué à son éducation. Cependant, il

arrive parfois que la foi nous soit donnée à l'égard d'une question particulière qui n'est pas directement mentionnée dans les Écritures, mais que nous nous sentons capables de revendiquer — oui, et à mesure que nous prions et y réfléchissons, nous sommes encore plus capables de la revendiquer ; et lorsque nous voyons une telle conviction se former dans nos cœurs, nous pouvons en être parfaitement sûrs. « Quiconque dira à cette montagne : « Sois enlevée et jetée dans la mer », et ne doutera pas dans son cœur, mais croira que ce qu'il dit arrivera, il aura tout ce qu'il dit. Ainsi, l'enfant de Dieu peut commencer à louer Dieu pour des bénédictions dont il n'y a aucun signe extérieur, en étant aussi sûr qu'elles se sont réalisées, comme si elles s'étaient élevées au-dessus de l'horizon, à l'instar du petit nuage, pas plus grand que la main d'un homme, qui a répondu à la prière d'Élie. « Nous avons reçu de lui ce que nous lui avons demandé. »

LA FOI ÉLEVE LES HOMMES.

Souhaitez-vous approfondir votre foi ? Alors, réfléchissez aux promesses, lisez l'histoire des actes puissants de Dieu dans le passé. Ouvrez votre cœur à Dieu, qui est sa nourriture naturelle, afin qu'Il puisse y briller de sa présence révélatrice. Demandez-Lui de vous accorder cette faculté merveilleuse à laquelle rien n'est impossible. Éloignez de vous tout ce qui pourrait entraver la croissance de votre cœur dans la foi et l'amour.

La foi rend les hommes grands. — Passez en revue cette liste de héros. Vous devez admettre que ceux dont les noms sont mentionnés occupent les premiers rangs de notre race, brillant comme des étoiles. Cependant, ce n'est certainement pas leur génie naturel qui leur a valu d'être considérés ainsi. Enoch, par exemple, et sa lignée, étant Sethites, étaient peut-être inférieurs à beaucoup de membres de la famille de Caïn, en termes de simples réalisations intellectuelles ou artistiques. Cependant, sa foi l'a élevé au-dessus de la médiocrité pour lui conférer une sorte de primauté parmi les hommes ; et si la foi devenait le principe directeur de votre vie et de la mienne, elle élargirait et enrichirait de la même manière tout notre être.

La foi influence considérablement notre vie quotidienne. — Avec la plupart des hommes, on peut déterminer assez précisément comment ils agiront dans certaines circonstances ; on peut énumérer les influences qui s'exercent sur eux et leur importance. Cependant, on ne peut jamais être sûr dans le cas d'un chrétien, car sa foi donne une importance réelle à beaucoup de choses auxquelles le monde qui l'entoure ne prête aucune attention. Le tyran, désireux de sauver un jeune chrétien confesseur, l'aborde avec des flatteries et des promesses, des choses qui attirent les jeunes, et il est surpris de constater qu'elles n'ont aucun charme ; il aborde alors la souffrance, l'opprobre et la mort, des choses qui attristent les jeunes cœurs, et il est tout aussi étonné de découvrir qu'elles ne causent aucune inquiétude. La cause est inexplicable et attribuée à l'obstination ; mais en réalité, les yeux du jeune cœur s'ouvrent sur un monde dont le tyran n'a aucune conception. La foi ne se moque pas du temps, mais elle est plus attentive à l'éternité. La foi ne sous-estime pas le pouvoir de l'homme, mais elle magnifie la toute-puissance. La foi n'est pas insensible à la douleur présente, mais elle la met en balance avec la joie future. Contre les gains mal acquis, elle oppose le trésor éternel ; contre la haine humaine, la récompense ; contre la lassitude du chemin, la couronne d'amarante ; contre les larmes des semailles d'hiver, les cris de joie des gerbes d'automne ; contre l'inconfort de la tente, la cité permanente. Aucun de ces hommes n'aurait mené la vie noble qu'il a menée sans la récompense et les lueurs de la cité dorée qui leur ont été données au milieu des chagrins et des difficultés de leur vie.

La foi est accessible à toutes les classes sociales. — Cette liste comprend aussi bien des femmes que des hommes. Sarah et Rahab, ainsi qu'Abraham et Josué ; la veuve de Sunem et le puissant prophète qui a ramené son fils à la vie ; Moïse, l'étudiant de la sagesse égyptienne ; Gédéon, le laboureur ; Isaac, l'éleveur ; Jacob, l'éleveur avisé ; Barak, le soldat ; David, le berger ; et Samuel, le prophète. Leurs professions et leurs situations étaient infiniment variées, mais aucun d'entre eux n'échappait à l'influence de ce principe fondamental. Quelle que soit la vocation légitime d'un homme, il peut y adhérer avec Dieu, sous l'influence de la foi. À l'instar du sapin ou du pin, la foi s'épanouit sur tous les terrains.

La foi est compatible avec des degrés de connaissance très différents. — Il serait difficile d'énumérer plus de variétés de connaissances religieuses que celles qui sont résumées dans ce catalogue de noms. La conception du sacrifice d'Abel différait considérablement de celle de David. La connaissance de Dieu était beaucoup plus intense chez Moïse que chez Samson. Et, comparées aux visions claires de la vérité qu'avaient ces chrétiens hébreux, celles des pères gris du monde n'étaient que des paniers remplis de fragments. Mais, malgré toutes ces différences, le même principe de foi

jaillissait de chaque cœur. Et la femme qui toucha le bord du vêtement était animée du même esprit que celui qui, chez sa sœur, suscita l'émerveillement de Jésus : « Femme, ta foi est grande ! »

LA FOI SURMONTE TOUTES LES DIFFICULTÉS.

La foi peut surmonter des difficultés insurmontables. — Il est difficile d'être unique ; mais la foi a permis à Abel d'offrir un sacrifice plus excellent que celui de Caïn. Il est difficile de marcher constamment avec Dieu, alors que la méchanceté est grande sur la terre et que toute chair a corrompu sa voie ; mais ce n'est pas impossible — car Enoch a marché avec Dieu à la veille du déluge et a obtenu le témoignage qu'il lui était agréable. Il est difficile de mener une vie de pèlerin, et ces difficultés ont probablement été ressenties de manière aiguë par les patriarches ; mais ce que la foi a fait pour eux, elle le fera pour d'autres. Il est difficile, au milieu des soucis des affaires ou de la fonction publique, de garder un cœur frais, dévoué et jeune ; mais ce n'est pas impossible à la foi, qui a maintenu l'esprit de patriotisme et de dévouement dans le cœur de Joseph, bien qu'il ait été fortement tenté de sombrer dans la grandeur égyptienne. Il est difficile d'affronter la perte de toutes choses et le mécontentement des grands, mais Moïse a fait les deux, sous l'emprise de la foi en l'invisible.

De nombreux défis se dressent devant nous. Les mers déchaînées nous interdisent le passage ; des fortifications menaçantes nous barrent la route ; de puissants royaumes défient notre puissance ; des lions rugissent contre nous ; le feu allume ses barricades enflammées sur notre chemin ; l'épée, les armées étrangères, les moqueries, les flagellations, les chaînes et l'emprisonnement, tout cela menace notre paix, assombrit notre horizon et met notre pouvoir à l'épreuve ; mais la foi a déjà vaincu tout cela auparavant, et elle le fera encore. Nous rirons de l'impossibilité ; nous foulerons les rivages des mers, certains qu'ils doivent nous ouvrir la voie ; nous entrerons dans les tanières des bêtes sauvages et dans les fournaies ardentes, sûrs qu'elles sont impuissantes à nous nuire ; nous échapperons au tranchant de l'épée, nous deviendrons forts à partir de la faiblesse, nous mettrons en fuite les armées des étrangers et nous réduirons à néant toute la puissance de l'ennemi : et tout cela parce que nous croyons en Dieu. Comptez sur la fidélité de Dieu. Ne regardez pas les vents et les vagues, mais son caractère et sa volonté. Retirez-vous avec lui, imprégnez votre cœur et votre esprit de ses précieuses et extraordinaires promesses. Soyez obéissant jusqu'aux limites extrêmes de votre lumière. Marchez dans l'Esprit, dont l'un des fruits est la foi. Ainsi, vous serez jugé digne de rejoindre ce groupe, dont les noms et les exploits passent de cette page aux chroniques de l'éternité, et de partager leur glorieux héritage.

Chapitre 27

SE DÉVÊTIR POUR LA COURSE

« Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout le poids de la douleur qui nous abat, et des pièges du péché qui nous assiège, et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte ; jetant les yeux sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie, et maintenant est assis à la droite du trône de Dieu. » — **Hébreux 12:1-2**

Lorsque, lors de sa campagne d'Égypte, l'empereur Napoléon conduisait ses troupes à travers les environs des pyramides, il désigna ces vestiges séculaires d'une grande antiquité et déclara : « Soldats, quarante siècles vous contemplent ! De même, dans le chapitre précédent, nous avons évoqué les grands hommes, les martyrs, les confesseurs, les prophètes et les rois du passé. Nous avons été conduits à travers les couloirs du mausolée divin et invités à lire les noms et les épitaphes de ceux dont Dieu n'avait pas honte. Nous avons senti notre foi se renforcer à mesure que nous lisions et méditons ces récits inspirants ; et maintenant, d'un simple geste, ces âmes saintes sont représentées comme étant passées de l'arène aux gradins bondés, d'où elles observent le chemin que nous parcourons aujourd'hui. Elles ont été les témoins de la nécessité, de la nature et de la puissance de la foi. Elles sont également les témoins de nos vies et de nos luttes, de nos victoires et de nos défaites, de notre passé et de notre présent.

Et ils sont comparés à une nuée. L'une des plus belles peintures au monde est celle de la Madone Sixtine à Dresde, qui représente l'enfant Jésus dans les bras de sa mère, entouré de nues, qui n'attiraient aucune attention particulière jusqu'à récemment ; mais lorsque la poussière accumulée au fil des siècles a été retirée, on a découvert qu'elles étaient composées d'une multitude de visages d'anges. C'est certainement ce que pensait l'auteur inspiré lorsqu'il parlait d'une « si grande nuée de témoins ».

Dans certains des amphithéâtres les plus spacieux de l'Antiquité, les spectateurs s'élevaient en gradins jusqu'à atteindre un nombre de quarante ou cinquante mille ; et pour le combattant qui regardait autour de lui cette vaste multitude de visages humains, aux couleurs variées et magnifiques, ces vastes assemblées de ses semblables devaient apparaître comme une nuée composée d'unités infinitésimales, mais formant toutes ensemble un ensemble puissant, baigné des teintes que le soleil couchant ou levant projette sur la nuée.

Si, avant cette époque, ces chrétiens hébreux avaient vacillé et avaient été enclins à renoncer à leur ferveur, ils auraient été étrangement stimulés et revigorés par la pensée qu'ils vivaient sous le regard attentif des esprits des puissants défunts. La même exhortation s'applique également à nous.

La vitesse de la vie chrétienne. — « Courons. Nous ne devons pas rester immobiles, nous laissant porter par le courant. Nous ne devons pas flâner et traîner comme des enfants revenant d'une randonnée estivale. Nous ne devons même pas marcher d'un pas mesuré. Nous devons courir. Et nous ne devons pas seulement courir comme ceux qui doublent leur allure pour adopter un trot tranquille ; nous devons courir comme des hommes qui participent à une course. L'idée d'une course est généralement associée à la compétition ; ici, il s'agit uniquement de concentration, d'unicité d'objectif, d'intensité.

MISEZ DE CÔTÉ TOUT POIDS.

Vivre avec sérieux — telle est l'idée. Cependant, nous en sommes si éloignés ! Et quel contraste entre notre sérieux dans tous les autres domaines et notre dévouement envers Dieu et les hommes ! Nous sommes tout à fait disposés à nous lancer dans la course effrénée de la concurrence commerciale, dans la course à la richesse, dans les discussions politiques animées et dans la vie sociale à la recherche du plaisir ; mais, hélas ! comme nous nous relâchons vite lorsqu'il s'agit de savoir ce que nous sommes prêts à faire pour Dieu ! Que les hommes qui nous entourent sont sérieux ! Newton se penchant sur ses problèmes jusqu'à ce que le vent de minuit balaye ses pages et les cendres de son feu éteint depuis longtemps. Reynolds, assis, pinceau à la main, devant sa toile

pendant trente-six heures d'affilée, donnant vie à des formes de beauté qui semblaient heureuses de venir. Dryden, composant en une seule quinzaine son Ode pour la Saint-Cécile. Buffon, arraché à son sommeil bien-aimé pour se consacrer à ses études encore plus chères. Et le biographe qui relate ces traits de caractère, se levant lui-même à l'aube pour se préparer aux exigences de sa mission.

Dans un monde tel que celui-ci, et avec un thème tel que le nôtre, nous ne devons pas être apathiques et passifs, mais dévoués, enthousiastes, consumés par un amour sacré pour Dieu et par une passion pour les âmes des hommes. Alors, nous progresserons dans la connaissance de la Parole de Dieu et nous entrerons dans les paroles de l'un des plus grands athlètes spirituels qui aient jamais vécu : « Je fais une chose... Je cours vers le but pour remporter le prix de la haute vocation en Jésus-Christ. »

Nous devons courir libres de tout poids. — Cette vitesse ne peut être maintenue que lorsque nous courons sans encombre et libres. Bien sûr, nous admettons tous la nécessité de nous débarrasser de nos péchés ; mais dans nos vies, il existe des poids qui ne sont pas des péchés. Un péché est, par nature, et toujours, et quel que soit celui qui le commet, une transgression de la loi de Dieu, une violation de la volonté de Dieu. Mais un poids est quelque chose qui, en soi ou pour autrui, peut être inoffensif, voire légitime, mais qui, dans notre cas, constitue un obstacle et un frein.

Chaque croyant doit être libre de déterminer quel est son propre fardeau particulier. Nous ne devons pas juger les uns les autres. Ce qui est un fardeau pour l'un ne l'est pas pour tous. Cependant, si nous consultons le Saint-Esprit et lui demandons de nous révéler ce qui entrave le sérieux et la rapidité du progrès de notre âme dans les choses divines, il ne manquera pas de nous l'indiquer rapidement et infailliblement. Et c'est là l'excellence de l'enseignement du Saint-Esprit : il est toujours précis. Si vous éprouvez un sentiment général et indéfini de découragement, c'est probablement l'œuvre du grand ennemi des âmes ; mais si vous êtes conscient d'un obstacle ou d'un fardeau qui ralentit votre vitesse, c'est presque certainement l'œuvre de l'Esprit divin, qui vous conduit à abandonner quelque chose qui ralentit votre progrès dans la vie spirituelle.

Personne ne songerait à maintenir une vitesse élevée en étant encombré de poids. Les jeunes gens qui courent pour remporter un prix jonchent la piste de vêtements qu'ils ont jetés dans leur hâte. Il serait facile de maintenir un esprit intense et ardent si nous étions plus fidèles dans notre lutte contre les habitudes et les indulgences qui nous entourent et entravent nos pas. Des milliers de chrétiens sont comme des navires gorgés d'eau. Ils ne peuvent pas couler, mais ils sont tellement saturés d'incohérences, de mondanité et de mal toléré qu'ils ne peuvent être remorqués que difficilement vers le port céleste.

CROISSANCE DE LA VIE INTÉRIEURE.

Y a-t-il quelque chose dans votre vie qui détourne votre énergie des choses sacrées, qui vous dissuade de pratiquer la prière et l'étude de la Bible, qui se présente à vous dans vos meilleurs moments et qui vous procure un sentiment général de malaise et de perturbation ? Quelque chose que les autres considèrent comme inoffensif et tolèrent, et dans lequel vous ne voyiez autrefois aucune cause d'inquiétude, mais que vous considérez aujourd'hui avec un sentiment d'autocondamnation ? Il s'agit probablement d'un « fardeau ».

Y a-t-il quelque chose dans votre conscience au sujet duquel vous devez argumenter avec vous-même, ou que vous ne souhaitez pas examiner, le traitant comme un failli traite ses livres dans lesquels il n'a aucune envie de se plonger, ou comme un adepte des plaisirs traite les premiers symptômes du déclin de sa vitalité qu'il cherche à se cacher ? Nous nous permettons si souvent des choses que nous serions les premiers à condamner chez les autres. Nous nous surprenons fréquemment à chercher des raisons ingénieuses pour justifier un certain comportement qui serait inacceptable chez les autres, mais qui est acceptable chez nous. Toutes ces choses peuvent être considérées comme des fardeaux. Il peut s'agir d'une amitié trop envahissante, d'une habitude qui sape notre énergie comme la racine pivotante sape la capacité de fructification d'un arbre, d'une activité, d'un divertissement, d'un passe-temps, d'un système de lecture, d'une façon de passer son temps trop fascinante et trop absorbante, et donc nuisible à l'âme, qui est tentée de marcher alors qu'elle devrait courir, et de flâner alors qu'elle devrait se dépêcher.

Cependant, vous vous demandez : « N'est-ce pas un signe de faiblesse, et cela ne conduira-t-il pas à la faiblesse, que de toujours renoncer à ces choses et à d'autres similaires ? » Vous vous

exclamerez certainement que la vie deviendra appauvrie et stérile lorsqu'elle sera ainsi dépouillée de ses éléments précieux. Ce n'est pas le cas. Il est impossible de renoncer à quoi que ce soit à la demande de la vie intérieure sans accroître considérablement sa force ; car elle grandit par l'abandon et se renforce par le sacrifice. Et pour chaque objet indigne qui est abandonné, il s'ensuit un enrichissement immédiat de l'esprit, qui est une compensation suffisante et immuable. L'athlète renonce volontiers à beaucoup de choses que les autres apprécient et qui lui sont agréables, car son esprit est concentré sur le prix ; et il considère qu'il sera largement récompensé pour toutes les difficultés de l'entraînement s'il est autorisé à le remporter, même s'il s'agit d'une ceinture qu'il ne portera jamais ou d'une coupe qu'il n'utilisera jamais. Avec combien plus de joie devrions-nous être prêts à renoncer à tout ce qui nous empêche d'atteindre, non pas le jouet incertain de l'athlète, mais la récompense certaine, la couronne incorruptible, le sourire et le « bravo » de notre Seigneur !

Il existe une ancienne peinture hollandaise représentant un jeune enfant laissant échapper de ses mains un jouet auquel il est très attaché ; à première vue, son geste semble incompréhensible, jusqu'à ce que, dans un coin du tableau, le regard soit attiré par une colombe blanche qui s'envole vers les mains tendues désormais vides. De la même manière, nous sommes prêts à renoncer à beaucoup de choses dès lors que nous apercevons les acquis spirituels qui nous attirent. Et c'est là le véritable moyen d'atteindre la consécration et l'abandon. Ne vous attardez jamais sur le côté « abandon », mais plutôt sur le côté « réception ». Gardez à l'esprit la signification de l'ancien mot hébreu pour « consécration », qui signifie « remplir la main ». Il ne sera pas très difficile d'amener les hommes à vider leurs mains du bois, de la paille et de la balle s'ils voient qu'il y a une chance de les remplir des trésors qui brillent sur les visages ou dans la vie des autres, ou qui les appellent depuis les pages des Écritures. Le monde a pitié de nous, car il ne voit que ce à quoi nous renonçons ; mais il garderait sa sympathie s'il pouvait également voir tout ce que nous recevons « en bonne mesure, secouée, secouée et débordante, dans nos poitrines ».

LE PÉCHÉ QUI NOUS ASSIÈGE.

Il est impératif de mettre de côté le péché qui nous assaille. — « Rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement » (R.V.). Nous faisons souvent référence à ces mots ; aucune phrase de la Bible n'est plus souvent sur nos lèvres ; mais ne les citons-nous pas à tort en les séparant de leur contexte ? Nous devrions les lire dans le cadre du grand argument qui traverse le chapitre précédent, dont elles constituent l'aboutissement et le point culminant. Cet argument est consacré au thème de la foi. De nombreux exemples ont été cités pour illustrer les exploits des héros de l'histoire hébraïque, et il a été démontré que dans chaque cas, la foi était le motif secret et la force suffisante. Le lien étroit entre ce panégyrique élogieux et les premiers mots du chapitre suivant est mis en évidence par le mot « C'est pourquoi », qui défie même l'intrusion gratuite de la division qui nous est imposée dans notre version anglaise. Et il est certainement tout à fait naturel de considérer que le péché qui nous colle si étroitement à la peau n'est autre que le péché d'incrédulité, qui est le pôle opposé à la foi si hautement louée.

Si cette exégèse est correcte, elle jette un éclairage nouveau sur l'incrédulité. Ce n'est plus une faiblesse, c'est un péché. Les hommes traînent parfois leurs doutes avec eux, comme des mendiants traînent un enfant difforme ou malade, afin de susciter la compassion des âmes bienveillantes. Mais il existe assurément une forme d'incrédulité qui ne devrait pas susciter la sympathie, mais la réprimande. C'est un péché dont il faut se repentir en tant que péché, auquel il faut résister en tant que péché, et qui doit recevoir, en tant que péché, la purification du Christ.

L'incrédulité peut, comme dans le cas de Thomas, découler de difficultés intellectuelles et constitutionnelles. Mais celles-ci n'amèneront pas l'âme à se vanter de surpasser les autres en perspicacité ; ni à renoncer à la compagnie d'autres personnes dotées d'une constitution plus heureuse ; ni, surtout, à renoncer à l'habitude de la prière secrète. Elles induiront plutôt un état d'esprit tout à fait opposé à cet esprit sûr de lui et arrogant qui prévaut tant chez les incroyants de notre époque.

Mais une grande partie de l'incrédulité trouve son origine dans des causes morales. L'âme se détourne de Dieu et prétend ne pas savoir avec certitude si Dieu existe. On laisse les fenêtres se couvrir de crasse, puis on se demande si le soleil brille. Les facultés de la vie intérieure sont engorgées par la négligence et refusent de remplir leur fonction, qui est de révéler le spirituel et l'invisible. Nous ferions mieux de considérer une grande partie de l'incrédulité de notre époque comme une maladie de la vie spirituelle plutôt que comme une maladie de l'esprit. Sa source est en grande partie morale. Ne chargez pas les agnostiques d'étudier les preuves ; montrez-leur plutôt que l'état de leur cœur est la

véritable cause de leurs ténèbres et de leur incrédulité. Dieu a donné à chacun de nous le pouvoir de discerner sa vérité, qui ne manquera pas de la percevoir et de l'aimer ; et lorsque c'est le contraire qui se produit, cela est souvent dû à une certaine déviation morale, à une poutre dans l'œil, à une indulgence secrète, qui détruit toute perception spirituelle. Éloignez-vous du péché connu. Lisez la Bible, même si vous doutez de son inspiration. Attendez. Priez. Vivez à la hauteur de toute la lumière dont vous disposez. Et l'incrédulité s'effacera comme les vieilles feuilles tombent des conifères au printemps.

Il y aura, bien sûr, des difficultés dans nos vies qui entraveront notre progression vers le ciel : des difficultés dues à l'opposition de nos ennemis ; des difficultés provenant de nos propres cœurs. Nous aurons besoin de patience et d'une grande longanimité tandis que nous suivrons le chemin qui nous est tracé. Mais deux sources de réconfort s'offrent à nous.

Rappelons-nous que le chemin qui nous est tracé par notre Père céleste, qui en connaît donc toutes les difficultés et les étroitures, nous comblera de toutes ses grâces, suffisantes pour nos besoins. Faire sa volonté, c'est le repos et le ciel.

« FIXER LES YEUX SUR JÉSUS ».

« Fixons nos yeux sur Jésus ». Loin des échecs et des succès passés ; loin des applaudissements et des reproches humains ; loin des pièces d'or éparpillées sur le chemin et des fleurs qui bordent chaque côté. Ne regardez pas de temps à autre, mais prenez l'habitude de regarder sans cesse, afin qu'il devienne naturel de lever les yeux, au milieu de chaque tâche quotidienne, depuis chaque pièce, aussi petite soit-elle, depuis chaque rue, aussi bondée soit-elle, vers son visage cher, serein et doux ; tout comme le voyageur qui séjourne sur les rives nord du lac de Genève est constamment enclin à lever les yeux de tout livre ou travail auquel son attention était peut-être tournée, pour contempler la splendeur et la gloire de la noble chaîne de sommets enneigés sur les rives opposées. Et s'il vous semble difficile d'acquérir cette attitude habituelle, faites confiance au Saint-Esprit pour la former dans votre âme.

Avant tout, souvenez-vous que là où vous marchez, votre Seigneur a Lui-même marché autrefois, affrontant vos difficultés et vos peines, bien qu'il fût sans péché ; et bientôt, vous serez là où Il se trouve actuellement. Gardez donc les yeux fixés sur Lui, qui se tient prêt à vous accueillir et à vous récompenser ; et persévérez dans toutes les épreuves, animés par son sourire et attirés vers lui, et vous verrez les fardeaux et le doute s'effacer presque imperceptiblement et d'eux-mêmes.

C'est là le seul moyen de persuader les âmes. Discutez avec elles ; pressez-les ; essayez de les forcer, et elles s'accrocheront d'autant plus aux fardeaux qui entravent leurs pas. Mais présentez-leur Jésus dans la beauté et l'attrait de sa personne et de son œuvre, et les obstacles se dissiperont naturellement ; tout comme la neige qui courbait les feuilles vers le sol s'efface lorsque le soleil commence à briller. Et Dieu ne nous enlève jamais rien sans nous donner quelque chose de meilleur. Il enlève le symbole pour nous donner la réalité ; Il brise le type pour nous donner la substance ; Il nous libère du naturel et de l'humain pour nous donner le divin. Oh, faites-Lui confiance, ô âme : et osez lâcher prise, afin de pouvoir recevoir ; d'être dépouillée, afin d'être revêtue !

Chapitre 28

LE CHÂTIMENT

« Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, Et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. » — **Hébreux 12:6**

Il est difficile d'imaginer que quiconque lise ces lignes sans avoir bu à la coupe amère de l'épreuve. Certains ont peut-être même dû mener un rude combat contre les épreuves. Escadron après escadron, elles se sont rangées en formation et ont brisé leurs régiments sur l'âme vouée à cette épreuve. Elle nous est parvenue sous différentes formes, mais d'une manière ou d'une autre, elle nous a tous touchés. Peut-être notre force physique et notre santé ont-elles été affaiblies en chemin ; ou bien nous avons été tourmentés par une angoisse indicible, dans notre esprit ou dans notre corps ; ou encore nous avons été contraints de voir nos êtres chers s'éloigner lentement de notre affection, condamnés à rester paralysés et impuissants face à cette situation. Dans certains cas, l'affliction nous a frappés alors que nous gagnions notre pain quotidien, obtenu avec difficulté et douleur, tandis que l'inquiétude n'a jamais été longtemps absente de nos cœurs, ni le besoin de nos foyers. Dans d'autres, des foyers qui étaient aussi remplis de voix joyeuses que les bois au printemps de choristes à la voix douce sont vides et silencieux. Ah, combien sont infinies les nuances du chagrin ! combien est vaste la gamme de la douleur ! Combien peuvent s'écrier avec le psalmiste : « Toutes tes vagues et tes flots ont déferlé sur moi ! »

SUPPORTER L'AFFLICTION.

Nous voyons clairement la raison de toutes ces souffrances. L'ordre naturel est bouleversé. Le péché de l'homme a mis non seulement lui-même, mais tout le cours de la nature en conflit avec la volonté et la loi de Dieu ; de sorte qu'elle gémit et se tord de douleur. L'égoïsme a également éloigné l'homme de ses semblables, l'incitant à amasser tout ce sur quoi il peut mettre la main pour lui-même, indifférent aux souffrances amères de ceux qui l'entourent et insensible à leurs malheurs. Tandis que derrière le cours de la nature se cache l'activité incessante d'esprits malveillants qui, comme dans le cas de Job, complotent peut-être contre nous, se délectant de tout malheur qu'ils sont autorisés, pour de grandes raisons, à causer à notre détriment.

Il existe différentes manières de supporter l'adversité. — Certains la méprisent (verset **12:5**). Ils refusent de reconnaître en eux-mêmes la moindre raison qui justifierait qu'elle leur soit infligée. Ils rejettent la leçon qu'elle était censée leur enseigner. Ils s'endurcissent dans une indifférence stoïque, résolus à la supporter avec un courage provocateur et désespéré. D'autres s'effondrent sous son poids (verset **12:5**). Ils deviennent découragés et abattus, ou perdent courage et espoir. À l'instar de Pliable, ils se laissent vite intimider et s'échappent du Marais du Découragement en s'épargnant autant que possible ; ou, à l'instar de Timorous et de Mistrust, ils font demi-tour devant le rugissement du lion. Nous devons nous soumettre. Porter la coupe à nos lèvres avec humilité et soumission ; dire « Amen » avec calme et confiance à chaque vague et à chaque remous ; essayer avec amour d'apprendre la leçon écrite sur la page de l'épreuve ; et nous incliner comme les roseaux au bord du fleuve devant l'ouragan dévastateur de l'épreuve. Mais cette voie, bien qu'elle soit la seule véritable et sûre, n'est en aucun cas une voie facile.

La soumission dans l'épreuve n'est possible que lorsque nous y voyons la main du Père des esprits (verset **12:9**). — Tant que nous considérerons les causes secondaires, les hommes ou les choses, comme étant l'origine et la source de nos chagrins, nous serons tour à tour envahis par une indignation brûlante et un désespoir accablant. Mais lorsque nous comprenons que rien ne peut nous arriver sans que notre Père ne le permette, et que, bien que nos épreuves puissent trouver leur origine dans une source inférieure, elles deviennent néanmoins la volonté de Dieu pour nous dès qu'elles sont autorisées à nous atteindre à travers la protection de sa présence qui nous entoure, alors nous sourions à travers nos larmes ; nous embrassons la main bien-aimée qui utilise un autre comme son bâton ; nous réalisons que la douleur de chaque instant trouve son origine dans le cœur de notre Père ; et nous sommes en paix. Judas peut sembler mélanger la coupe et la porter à nos lèvres ; mais c'est néanmoins la coupe que notre Père nous donne à boire — et ne la boirons-nous pas ? Une grande

partie de l'angoisse disparaît des épreuves de la vie dès que nous discernons la main de notre Père ;
alors —

SON OBJECTIF.

L'épreuve devient châtiment. Il existe une grande différence entre ces deux notions. L'épreuve peut provenir d'une source malveillante et hostile ; le châtiment, quant à lui, est l'œuvre du Père, qui veille avec tendresse sur ses petits enfants, désireux d'éliminer de leur caractère tout ce qui est laid et impur, et de leur assurer une conformité totale à son caractère et à sa volonté. Mais, avant que vous ne puissiez vous approprier le réconfort de ces paroles, permettez-moi de vous demander sincèrement, cher lecteur, si vous êtes un enfant ? Nul n'est enfant au sens où nous l'entendons ici, si ce n'est ceux qui sont nés dans la famille divine par la régénération, grâce à la grâce du Saint-Esprit. De cette naissance, la foi est le signe et le gage certain ; car il est écrit : « Ceux qui croient en son nom sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Êtes-vous un enfant ? L'Esprit rend-il témoignage à votre esprit que vous êtes né de Dieu ? Pouvez-vous lever les yeux vers son visage et crier : « Abba, Père » ? Si tel est le cas, vous êtes entouré de la tendre et aimante sollicitude de votre Père. Rien ne peut vous atteindre sans passer à travers le cordon de sa protection. Si, par conséquent, l'affliction pose sa main rude sur votre bras, vous arrêtant dans votre élan, soyez alors certain qu'elle a d'abord dû obtenir la permission de Celui qui vous aime infiniment, et qui est prêt à vous exposer, vous et lui-même, à la douleur en raison du grand bénéfice auquel il a mis son cœur

Toute épreuve a un but. — Il n'y a rien de plus accablant dans la douleur que de se sentir emporté au gré d'une vague aléatoire, poussé vers un rivage inconnu. Mais un grand calme s'installe en nous lorsque nous prenons conscience que la vie est une école, dans laquelle notre Père Lui-même nous enseigne, en nous donnant les leçons dont Il juge que nous avons besoin. Le sergent instructeur a un but dans chaque exercice ; le professeur de musique, un objectif dans chaque gamme ; le fermier, une fin dans chaque méthode d'agriculture. « On ne bat pas le blé avec un instrument tranchant, et on ne fait pas tourner une roue de charrette sur le cumin ; mais le blé est battu avec un bâton, et le cumin avec une verge. » Ainsi, Dieu a un but dans chaque douleur qu'il nous permet de ressentir. Il n'y a rien de fortuit, d'empirique ou de capricieux dans la manière dont Il traite les Siens.

Les objectifs auxquels sert le châtiment sont très variés. Bien sûr, nous savons que la peine de nos péchés a été infligée à notre grand Substitut ; et que, par conséquent, nous sommes à jamais délivrés de leurs conséquences pénales. Mais bien qu'il en soit ainsi, le châtiment suit souvent nos mauvaises actions ; non pas pour que nous expions ces mauvaises actions par la souffrance, mais pour que nous soyons contraints de les considérer sous leur véritable jour. Au milieu de la douleur que nous endurons, nous sommes contraints de passer notre passé en revue. La négligence, le manque de vigilance, l'absence de prière qui ont agi en nous défilent lentement devant notre esprit. Nous voyons où nous nous sommes égarés pendant de longs mois ou de longues années. Nous découvrons à quel point nous avons profondément et sans cesse attristé le Saint-Esprit de Dieu. Nous constatons qu'une aliénation avait creusé le fossé entre Dieu et nos âmes, ce qui, si cela avait continué, aurait entraîné notre ruine morale. Peut-être ne voyons-nous jamais notre véritable caractère avant que la lumière ne s'éteigne sur le paysage, que les nuages ne recouvrent le ciel et que le vent ne se lève en gémissant autour de la maison de notre vie.

Les périodes d'épreuve nous conduisent à l'introspection, et nous prenons de plus en plus conscience de péchés auxquels nous n'avions pratiquement pas pensé. Et même si l'offense a été confessée et effacée, tant que l'épreuve perdure, le cœur et l'esprit restent dans un état de recueillement, ce qui est des plus propices à la croissance spirituelle. Nous ne pouvons oublier notre péché tant que le coup du Tout-Puissant pèse sur notre âme ; et nous sommes contraints de cultiver une sainte vigilance pour éviter qu'il ne se reproduise.

C'est également dans l'affliction que nous apprenons cette communion avec les souffrances du Christ et cette compassion pour les autres qui sont si belles chez les vrais chrétiens. Ce n'est pas là le type de caractère le plus noble qui, à l'instar des peintures chinoises, n'a pas d'ombre en arrière-plan. Même le Christ n'a pu apprendre l'obéissance que par les souffrances qu'Il a endurées, ni devenir un Grand Prêtre parfait sans passer par l'épreuve de la tentation. Et combien il nous est difficile de pénétrer dans les profondeurs de Son âme, à moins de fouler les sentiers ombragés ou de nous prosterner dans les clairières isolées de Gethsémané ! Nous qui tentons d'apaiser les chagrins de l'humanité devons nous-mêmes connaître le chagrin et devenir des hommes de douleur.

Soyez donc assurés qu'aucune souffrance ne vous est imposée, même pour un instant, qui n'ait pu être évitée. Chacune a fait l'objet d'une considération divine avant d'être autorisée à venir, et chacune sera écartée dès que sa mission nécessaire sera accomplie.

DISCIPLINE PARTICULIÈRE.

Une discipline particulière est la preuve d'un amour particulier (verset **12:6**). — Il nous en coûte bien moins de déverser nos excès sur ceux que nous aimons que de leur causer de la peine. C'est là le signe d'un amour fort, mais d'un amour profond. Un véritable amour supportera la douleur de faire souffrir, prendra le risque d'être mal jugé, ne reculera pas devant les calomnies et les reproches ; autant de choses devant lesquelles un amour moins profond se détournerait avec prudence. C'est parce que notre Père nous aime qu'Il nous châtie. Il ne se donnerait pas tant de peine pour nous si nous n'étions pas chers à son cœur. C'est parce que nous sommes ses fils qu'Il se donne la peine de nous flageller. Mais ô combien Il souffre en maniant cette verge de petits cordons ! Pourtant, saluez chaque coup ; car chaque piqûre et chaque douleur vous crient que vous êtes accueillis dans le cercle intime de l'amour. L'indulgence n'est pas un signe de... Le cœur qui, avec sincérité et sagesse

Lorsque des suppliants venaient demander à notre Seigneur de les guérir, Il se hâtait le plus souvent de se rendre à leur chevet. Mais une fois, Il s'attarda encore deux jours à l'endroit où Il se trouvait. Il osa affronter le soupçon de négligence et l'accusation affectueuse d'un amour endeuillé, car Il aimait Marthe, sa sœur et Lazare. Il les aimait trop pour se contenter de faire de petites choses pour eux, ou de ne révéler que des fragments de sa grande gloire. Il aspirait à les enrichir de sa précieuse révélation de la vie de résurrection. Mais son but ne pouvait être atteint qu'au prix d'une douleur indicible, allant jusqu'à la mort. Lazare devait mourir et rester deux jours dans la tombe avant que son plus grand miracle puisse s'accomplir. C'est ainsi qu'il laissa le nuage orageux s'abattre sur la maison qu'il aimait, afin de pouvoir y faire jaillir une lumière qui se décomposa en un arc-en-ciel de gloire prismatique.

Si vous êtes particulièrement frappés par la souffrance, d'une manière que vous ne pouvez attribuer à une négligence ou à une insouciance persistantes, alors considérez-vous comme l'un des favoris du Ciel. Ce n'est pas, comme les hommes le pensent, l'enfant de la fortune et de la grâce terrestre, comblé de dons en abondance prodigieuse, qui est le plus aimé de Dieu ; mais le plus souvent, c'est l'enfant de la pauvreté, de la douleur, du malheur et du chagrin. « Si vous êtes exempts de châtement, auquel tous ont part, alors vous êtes des bâtards et non des fils. » Ô vous qui échappez au bâton, commencez sérieusement à vous demander si vous êtes véritablement nés de nouveau !

La douleur recèle des fruits précieux (verset **12:10-11**). — « Non pas une joie, mais une souffrance ; néanmoins, par la suite. » Que ce « par la suite » est riche de sens ! Qui saura estimer la bénédiction centuple qui découle de chaque instant de douleur ? Les Psaumes sont des larmes cristallisées. Les Épîtres ont souvent été rédigées en prison. Les plus grands maîtres de l'humanité ont tiré leurs leçons les plus précieuses de l'école de la douleur. Les caractères les plus nobles ont été forgés dans une fournaise. Des œuvres qui vivront éternellement, des chefs-d'œuvre de l'art, de la musique et de la littérature, ont vu le jour au cours d'époques de tempêtes, de tourmentes et d'agonies déchirantes. Il en va de même pour notre discipline terrestre. Les résultats les plus mûrs naissent de la douleur.

« Le chemin de la douleur, et ce chemin seul, mène au pays où la douleur est inconnue. »

La sainteté est le fruit de la douleur, lorsqu'elle est sanctifiée par la grâce de Dieu. Non pas que la douleur nous rende nécessairement saints, car c'est là la prérogative de l'Esprit divin ; et, en réalité, de nombreuses personnes qui souffrent sont dures, plaintives et peu aimables. Mais cette douleur nous prédispose à nous détourner des distractions de la terre pour recevoir ces influences de la grâce de Dieu qui sont les plus efficaces là où l'âme est calme et immobile, assise dans une pièce voilée et obscurcie, tandis que la souffrance accable le corps ou l'esprit. Qui d'entre nous ne se sentirait pas disposé à souffrir, si seulement ce précieux résultat pouvait en découler, afin que nous puissions être « participants de sa sainteté » ?

SON FRUIT.

Le fruit est un autre produit (verset **12:11**). — Où, selon vous, le Cultivateur des âmes voit-il le plus souvent le fruit qu'il aime tant, et entend-il les accents de la confiance la plus profonde ? Non pas là où ses dons sont les plus abondants, mais là où ils sont les plus maigres. Non pas dans les salles de

l'ambition couronnée de succès ou du luxe rassasié, mais dans les chaumières de la pauvreté et les chambres vouées à une douleur incessante. Le sol de la douleur est propice, presque miraculeusement. Le couteau de taille de la douleur est indispensable au-delà de toute mesure.

Comptez, si vous le souhaitez, les précieuses variétés de fruits. Il y a la patience, qui supporte la volonté du Père ; et la confiance, qui voit la main du Père derrière le déguisement rude ; et la paix, qui repose tranquille, satisfaite du plan du Père ; et la justice, qui se conforme aux exigences du Père ; et l'amour, qui s'attache plus étroitement que jamais au cœur du Père ; et la douceur, qui traite les autres avec indulgence, grâce à ce que nous avons appris sur nous-mêmes.

Et cela ne dure pas très longtemps. Jésus, qui a enduré la croix, l'humiliation et les crachats, est désormais assis à la droite du trône de Dieu. Bientôt, nous sortirons nous aussi de la grande tribulation pour nous asseoir à ses côtés. Chaque larme sera essuyée ; chaque élan d'angoisse apaisé ; chaque souvenir de douleur atténué par l'antidote de la félicité divine. Ces résultats seront nôtres pour toujours. Mais la tristesse et les soupirs, qui ont peut-être été nos compagnons quotidiens jusqu'aux portes de la cité céleste, s'enfuiront dès que nous franchirons son seuil, incapables d'exister dans cette gloire rayonnante. « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni tristesse, ni pleurs ; il n'y aura plus non plus de douleur. » « Car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire qui sera révélée en nous. » « Car notre légère affliction, qui n'est que pour un instant, nous procure un poids de gloire bien plus grand et éternel. » « C'est pourquoi relevez les mains qui s'affaissent, et les genoux qui faiblissent. »

Chapitre 29

LA VIE IDÉALE

« Recherchez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur. Veillez à ce que nul ne se prive de la grâce de Dieu; à ce qu'aucune racine d'amertume, poussant des rejetons, ne produise du trouble, et que plusieurs n'en soient infectés. » — **Hébreux 12:14-1**

Comme ces paroles sont belles et solennelles, telles les notes grandissantes de la musique céleste elle-même. De toute évidence, elles ne proviennent pas de ce monde affligé et en proie à la guerre ; elles font partie des lois du royaume des cieux, destinées à façonner et à modeler notre vie sur terre. Il est fort probable que ceux qui choisissent de leur obéir n'atteindront pas la renommée et la gloire parmi les hommes ; mais ils gagneront quelque chose d'infiniment meilleur : la béatitude, le sourire du Sauveur et la vision de Dieu.

Il y a parmi nous des âmes dont le monde n'est pas digne ; et pourtant, dès qu'il les aperçoit, le monde leur réserve son venin le plus amer ; des âmes qui se sont détournées des ambitions et des intrigues, des agitations et des passions de leurs semblables, et qui mènent une vie retirée, cachées avec le Christ en Dieu, se contentant d'être ignorantes et inconnues ; désireuses uniquement de plaire à Dieu, de Le connaître, ou plutôt d'être connues de Lui, et de préserver l'équilibre parfait de leur nature avec Lui, en tant que centre, pivot et cause finale. De telles âmes, peut-être, comprendront le mieux la signification et la beauté infinies de ces paroles profondes et bénies.

« RECHERCHEZ LA SAINTETÉ. »

Telle est notre attitude envers Dieu. — « Recherchez la sainteté. » Dans la Version révisée, cela est rendu par « sanctification ». Or, ce terme n'est qu'un équivalent latin de « mettre à part » — comme le Sinaï parmi les montagnes ; le sabbat parmi les jours de la semaine ; les Lévites parmi les Juifs ; et les Juifs parmi les nations de la terre.

Mais il y a après tout une réflexion plus profonde. Pourquoi les personnes, les lieux et les choses ont-ils été mis à part ? N'était-ce pas parce que Dieu était là ? Il est descendu dans sa puissance et sa gloire sur le Sinaï ; c'est pourquoi il fallait établir des limites autour de ses pentes inférieures. Il a choisi de se reposer le septième jour de toute son œuvre ; c'est pourquoi ce jour a été consacré et sanctifié. Il a choisi les Juifs pour être son peuple particulier, et les Lévites pour être ses prêtres ; c'est pourquoi ils ont été isolés de tout le reste. Il est apparu à Moïse dans le buisson, rayonnant de la lumière de la Shékinah ; c'est pourquoi cet endroit était une terre sainte, et le berger a dû se déchausser. En d'autres termes, c'est la présence de Dieu qui rend saint. Il n'y a qu'un seul Être dans tout l'univers qui soit véritablement saint. La sainteté est l'attribut de sa nature, et de sa nature seule. Nous ne pouvons jamais être saints en dehors de Dieu ; mais lorsque Dieu entre dans l'esprit de l'homme, il apporte la sainteté avec lui. Non, la présence de Dieu en l'homme, c'est la sainteté.

Une pièce ou un bâtiment public peut être baigné d'une délicieuse lumière solaire. Mais cette lumière n'est pas la propriété de la pièce. Elle ne lui appartient pas. On ne peut pas la féliciter pour cette possession. Car lorsque les ombres du soir s'étendent et masquent le visage du soleil, la pièce est plongée dans l'obscurité la plus totale. Elle n'est éclairée que tant que le soleil y réside. De même, l'esprit humain n'a aucune sainteté en dehors de Dieu. La sainteté n'est ni un privilège, ni une propriété, ni un attribut auquel aucun de nous ne peut prétendre. C'est la présence de la lumière et de la gloire de Dieu en nous. C'est l'homme saint en qui Dieu demeure. C'est le plus saint en qui Dieu demeure plus pleinement. C'est le plus saint qui, aussi pauvre que soit son intelligence et aussi modeste que soit son sort terrestre, est le plus possédé et le plus rempli par la présence de Dieu par le Saint-Esprit. Il ne faut pas s'étonner que l'Apôtre s'adresse aux croyants en les appelant « saints », alors qu'il pouvait dire d'eux : « Votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous » (**1 Corinthiens 3:16 ; 4:19**).

Pourquoi, alors, l'écrivain sacré nous invite-t-il à « rechercher la sainteté », comme s'il s'agissait d'une acquisition ? — Parce que, bien que la sainteté soit le remplissage de l'esprit de l'homme par l'Esprit de Dieu, il existe néanmoins certaines conditions très importantes que nous devons respecter si nous voulons obtenir et jouir de ce don béni.

Ne faites aucun quartier à votre ego. Il s'impose sans cesse sous l'une ou l'autre de ses formes protéiformes. Ne comptez pas vous en débarrasser. Même si vous affirmez l'avoir vaincu, il se cache sous le sourire de votre autosatisfaction. Il peut se manifester dans l'orgueil religieux, dans le désir d'exceller en vertu, dans la satisfaction que nous éprouvons lorsque l'on nous félicite pour notre humilité. Il faudra une vigilance incessante, car là où réside l'ego, Dieu ne peut venir. Il ne partagera pas sa gloire avec un autre. Lorsque nous nous apprêtons à nous endormir, nous pouvons nous attendre à entendre le cri : « Ton ennemi est sur toi » ; car il envahira nos chambres et nos lieux de retraite les plus intimes.

Il est impossible de lire les Épîtres de l'apôtre Pierre sans être frappé par le caractère solennel et redoutable de la vie chrétienne, par le besoin constant de vigilance, par l'urgence de la diligence, de la maîtrise de soi et du renoncement à soi-même. Oh, pour cette sainte sensibilité ! — exerçant toujours la vigilance sur soi-même ; ne nous épargnant jamais ; miséricordieux envers les autres parce que si impitoyables envers nous-mêmes ; nous exerçant continuellement à préserver une conscience exempte de toute offense envers Dieu et les hommes.

SOUMETTEZ-VOUS À DIEU.

Soumettez-vous à Dieu. — Il cherche sans cesse le point de moindre résistance dans notre nature. Aidez-le à Le trouver ; et une fois trouvé, veillez à Lui laisser libre cours à Son action bénie. « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Mettez en pratique ce que Dieu accomplit en vous. Traduisez les pensées de Dieu dans le langage de l'obéissance quotidienne. Soyez aussi malléable à son toucher que l'argile entre les mains du potier, afin de pouvoir réaliser chaque idéal qui est dans Son cœur. Ne soyez pas comme le cheval et le mulet, mais que votre bouche soit sensible à chaque mouvement du dessein divin qui vous concerne. Et si vous trouvez difficile de maintenir cette attitude, veillez à confier votre difficulté au Saint-Esprit, et faites-lui confiance pour garder votre cœur inébranlable et immuable, ferme et obéissant.

Prenez-y du temps. — « Suivez-le ». Cette habitude ne s'acquiert pas d'un seul bond ou d'un seul saut. Elle ne peut être formée à la perfection qu'après des années d'autodiscipline et de culture de soi attentive. Demeurer toujours en Christ, se soumettre à Dieu, garder toutes les fenêtres de la nature ouvertes à son remplissage miséricordieux, se tourner naturellement vers lui, et d'abord, au milieu du péril et des tentations, en tous temps de chagrin et d'épreuve — cela n'est pas naturel, mais cela peut devenir une seconde nature par une diligence habituelle.

Mais il faut nécessairement que le temps fasse son œuvre avant que le sentiment d'effort ne s'estompe et que l'âme ne se tourne naturellement et spontanément vers Dieu « à chaque instant de la vie éveillée ». « Et si nous voulons acquérir cette attitude bénie et perpétuelle de l'âme, nous devons prendre le temps de l'acquérir, comme pour acquérir toute autre chose qui soit vraiment précieuse. Cela ne doit être ni un jeu, ni une occupation des heures de repos ou de loisirs, ni un passe-temps : mais l'objet sérieux de la vie, le but qui enfilera toutes les perles variées de la chaîne de la vie, et donnera une belle unité à l'ensemble.

À un tel caractère sera réservée la vision de Dieu. — « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Si vous aviez été aux côtés de Moïse pendant ses quarante jours au cœur de la nuée, lorsqu'il a vu Dieu face à face, vous ne l'auriez pas vu si vous n'aviez pas été saint. Si vous aviez été aux côtés du martyr Étienne lorsqu'il a contemplé la gloire de Dieu et le Fils de l'homme debout à ses côtés, vos yeux n'auraient rien discerné si vous n'aviez pas été saint. Oui, s'il vous était possible, sans la sainteté, de franchir la porte de nacre, vous ne verriez pas l'éclat, pour ainsi dire, du saphir ; vous emporteriez avec vous votre propre cercle de ténèbres, et la vision rayonnante s'évanouirait à votre approche. « Sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur. »

Le cœur a des yeux tout comme la tête ; et faute de sainteté, ceux-ci s'affaiblissent gravement, de sorte que les sages, dans leur propre orgueil, ne voient rien, tandis que ceux qui sont simples, humbles et purs de cœur contemplent les choses cachées et préparées par Dieu. La seule condition pour voir Dieu dans sa Parole, dans la nature, dans la vie quotidienne et dans la communion intime, c'est la sainteté du cœur, opérée là par sa propre présence en nous. Recherchez la sainteté comme les hommes recherchent le plaisir ; comme l'athlète court pour le prix ; comme l'adepte de la mode suit le sillage de la foule.

« RECHERCHEZ LA PAIX. »

Voici notre attitude envers les hommes. — « Recherchez la paix. » Le fruit de la justice est toujours la paix. Si vous êtes saints, vous serez en paix. La paix est brisée par le péché ; mais l'âme sainte porte aussitôt son péché au Sang. La paix est brisée par la tentation ; mais l'âme sainte a appris à placer le Christ entre elle-même et le premier souffle du tentateur. La paix est rompue par l'inquiétude, l'insatisfaction et l'agitation ; mais le Seigneur entoure l'âme sainte, tout comme les montagnes entourent Jérusalem, qui protègent des vents cruels et recueillent la pluie qui ruisselle sur leurs larges flancs pour faire réjouir et chanter les habitants des vallées. D'autres peuvent être irritables et fébriles, en proie à des alarmes sauvages ; mais il y a une paix parfaite pour l'âme qui a Dieu et qui est satisfaite.

Lorsqu'un homme est rempli de la paix de Dieu, il devient naturellement un fils de la paix. Il recherchera la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur (**2 Timothée 2:22**). Il s'efforcera de préserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix (**Éphésiens 4:3**). Il sèmera des récoltes de paix en faisant régner la paix (**Jacques 3:18**). Toutes ses épîtres, à l'instar de celles du grand Apôtre, respireront des bénédictions de paix ; et son entrée dans une maison ressemblera à l'incarnation vivante de l'ancienne formule de bénédiction : « Que la paix soit sur cette maison. » Il aura un merveilleux pouvoir d'éveiller des réponses chez les hommes partageant les mêmes idées ; mais là où ce n'est pas le cas, sa paix, vêtue de blanc et ailée comme une colombe, lui reviendra.

Mais il faut une recherche résolue de la paix. Le tempérament de certains est si éprouvant. Ils ont tellement tendance à voir les choses sous un mauvais jour, à interpréter de travers des actions inoffensives et à s'élever contre des futilités. D'où la nécessité de l'effort, de la patience et de la vigilance, afin que nous puissions exercer une influence salutaire en tant qu'artisans de paix.

Évitez de prendre parti dans une querelle. — Il faut être deux pour se quereller ; ne soyez jamais l'un des deux. Une réponse douce détourne souvent la colère, et lorsque ce n'est pas le cas, cédez devant celui qui a tort, laissez place à la colère, laissez-la s'épuiser sans que votre résistance ne l'entrave ; elle se sera bientôt épuisée, pour laisser place à la honte, au repentir et au regret.

Si vous êtes confrontés à la malveillance des hommes, ne vous vengez pas vous-mêmes. — Notre cause appartient davantage à Dieu qu'à nous-mêmes. C'est à Lui de nous défendre ; et Il le fera. Il peut permettre qu'un nuage passager s'abatte sur nous dans un but sage ; mais en fin de compte, il fera resplendir notre justice comme la lumière, et notre jugement comme le midi. La non-résistance au mal est l'enseignement clair du Christ (Matthieu 5:39 ; Romains 12:19 ; 1 Pierre 2, 21). Défendez la vérité, la sainteté et le bien à tout prix ; mais ne vous souciez guère de défendre vos propres droits. Que sont vos droits ? Êtes-vous autre chose qu'un pauvre pécheur qui a tout perdu ? Vous méritez d'être traité bien plus durement que vous ne l'avez jamais été, même dans les pires moments. Laissez à Dieu le soin de vous justifier.

Ne donnez pas matière à offense. — Si vous connaissez certaines susceptibilités chez les autres, là où ils peuvent être facilement blessés et irrités, évitez de les toucher, si vous pouvez le faire sans trahir la sainte vérité de Dieu. Et si votre frère a un motif valable de se plaindre contre vous, ne vous reposez ni jour ni nuit, ne vous attardez pas même au pied du trône de la miséricorde divine ; mais allez-lui voir sans tarder, demandez-lui pardon et rendez-lui largement ce que vous lui devez, afin qu'il n'ait aucun motif de reproche contre vos professions de foi, ou contre votre Seigneur (**Matthieu 5:23**).

Oh, pour davantage de sa paix ! — dans ce visage que l'impatience ne traverse jamais ; dans cette voix qui ne s'élève jamais au-delà de tons doux ; dans cette attitude qui n'est jamais agitée ni maussade ; dans ce geste calme et serein, qui agit comme de l'huile versée sur les vagues déchaînées de la mer lorsqu'elles moussent autour des bastingages du navire et sont soudainement apaisées.

Si vous êtes confrontés à la malveillance des hommes, ne vous vengez pas vous-mêmes. — Notre cause appartient davantage à Dieu qu'à nous-mêmes. C'est à Lui de nous défendre ; et Il le fera. Il peut permettre qu'un nuage passager s'abatte sur nous dans un but sage ; mais en fin de compte, il fera resplendir notre justice comme la lumière, et notre jugement comme le midi. La non-résistance au mal est l'enseignement clair du Christ (**Matthieu 5:39 ; Romains 12:19 ; 1 Pierre 2:21**). Défendez la vérité, la sainteté et le bien à tout prix ; mais ne vous souciez guère de défendre vos propres droits. Que sont vos droits ? Êtes-vous autre chose qu'un pauvre pécheur qui a tout perdu ? Vous méritez d'être traité bien plus durement que vous ne l'avez jamais été, même dans les pires moments. Laissez à Dieu le soin de vous justifier.

Ne donnez pas matière à offense. — Si vous connaissez certaines susceptibilités chez les autres, là où ils peuvent être facilement blessés et irrités, évitez de les toucher, si vous pouvez le faire sans trahir la sainte vérité de Dieu. Et si votre frère a un motif valable de se plaindre contre vous, ne vous reposez ni jour ni nuit, ne vous attardez pas même au pied du trône de la miséricorde divine ; mais allez-lui voir sans tarder, demandez-lui pardon et rendez-lui largement ce que vous lui devez, afin qu'il n'ait aucun motif de reproche contre vos professions de foi, ou contre votre Seigneur (**Matthieu 5:23**).

Oh, pour davantage de sa paix ! — dans ce visage que l'impatience ne traverse jamais ; dans cette voix qui ne s'élève jamais au-delà de tons doux ; dans cette attitude qui n'est jamais agitée ni maussade ; dans ce geste calme et serein, qui agit comme de l'huile versée sur les vagues déchaînées de la mer lorsqu'elles moussent autour des bastingages du navire et sont soudainement apaisées.

Voici notre attitude envers nos frères et sœurs chrétiens. — « Veillant avec soin à ce que personne ne soit privé de la grâce de Dieu. C'est une merveilleuse disposition que l'amour pour un Seigneur commun nous attire dans la communion de ses disciples ; et tout comme aucune vie individuelle ne s'épanouit véritablement dans la solitude, aucun chrétien n'est droit ni sain s'il s'isole de la communion des saints. Mais nous n'y allons pas uniquement pour notre satisfaction égoïste, mais pour veiller les uns sur les autres, sans laisser cette tâche aux responsables de la communauté, mais en accomplissant chacun notre part.

TROIS DANGERS.

Il existe trois dangers. Les traînants. — C'est là le sens du mot « faillir ». L'idée est empruntée à un groupe de voyageurs dont certains restent à la traîne — comme lors de la retraite de Moscou, pour devenir la proie des Cosaques, des loups ou d'un sommeil terrible. Nous qui sommes en première ligne, forts et en bonne santé, retournons prendre soin des faibles qui traînent au péril de leur vie.

La racine de l'amertume. — Il se peut qu'une racine maléfique se cache dans un cœur, dissimulée pour l'instant, mais qui produira une terrible moisson de malheur pour beaucoup. Il en fut ainsi autrefois en Israël, lorsque Acan conçut des pensées de convoitise, s'attirant ainsi le malheur et le deuil sur l'armée dont il avait provoqué la défaite. Si nous pouvons découvrir la présence de telles racines d'amertume, arrachons-les, après avoir longuement sondé notre âme, avec humilité et dans la prière, avant qu'elles ne puissent germer et causer des troubles.

Les profanes et ceux qui ont l'esprit tourné vers les choses terrestres. — Ésaü en est le type, « qui, pour un morceau de viande, a vendu son droit d'aînesse ». Hélas ! n'y en a-t-il pas beaucoup de semblables ? Pour une satisfaction momentanée de la chair, ils ne perdent peut-être pas leur salut (on ne nous dit pas même qu'Ésaü l'ait perdu) ; mais ils perdent leur capacité à diriger, à enseigner, à recevoir et à transmettre la bénédiction à l'Église. Y en a-t-il parmi ceux qui lisent ces mots ? Qu'ils prennent garde !

De tels choix sont parfois irrévocables. Il en fut ainsi pour Ésaü. Il pleura et cria comme un animal pris au piège ; mais il ne put changer le destin qu'il s'était lui-même forgé. Les mots « place pour la repentance » ne font pas référence à son salut personnel, mais à la modification de la décision qu'il avait prise dans sa jeunesse et que son père avait ratifiée. Il ne pouvait pas revenir en arrière. Ce qu'il avait écrit, il l'avait écrit. Et ainsi, il se peut qu'un jour vienne où vous donneriez tout ce que vous possédez pour retrouver l'ancien pouvoir de bénir et d'aider vos semblables ; mais vous constaterez que, pour un instant de satisfaction charnelle, cette prérogative bénie vous a glissé des mains — pour ne plus jamais — ne plus jamais revenir. C'est pourquoi, regardons avec empressement et diligence tant à nous-mêmes qu'à nos frères et sœurs dans l'Église de Dieu.

Chapitre 30

SINAÏ ET SION

« Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, de l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieux, du juge qui est le Dieu de tous, des esprits des justes parvenus à la perfection, de Jésus qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et du sang de l'aspersion qui parle mieux que celui d'Abel. » — **Hébreux 12:22-24**

À quelle splendeur ces chrétiens d'origine hébraïque avaient-ils été habitués — des cours en marbre, des foules de Lévités vêtus de blanc, de somptueux vêtements liturgiques, le faste et la pompe des symboles, des cérémonies et des psaumes chantés en chœur ! Et à quel contraste étaient-ils désormais réduits — une réunion dans une salle ou une école, avec les membres pauvres, affligés et persécutés d'une secte méprisée et haïe ! C'était en effet un changement, et l'auteur inspiré le savait bien ; et dans ces mots magnifiques, aboutissement sublime et couronnement de tout son argumentaire, il s'attache à montrer que, pour chaque élément auquel ils avaient renoncé, ils avaient acquis une contrepartie spirituelle, une réalité, une substance éternelle, qui constituait une compensation mille fois supérieure.

« Vous êtes venus. » — Il refuse d'admettre l'idée qu'il s'agisse d'une expérience future, réservée à un jour solennel, où les cours célestes seront envahies par les foules d'esprits rachetés et glorifiés. Que cet état béni connaisse des jours solennels de fête sacrée ressort clairement de l'Apocalypse de l'apôtre bien-aimé. Mais ce n'est à aucun d'entre eux que ces mots font allusion. Remarquez ce temps présent : « Vous êtes venus. » Persécutés, épuisés, humiliés, ces chrétiens d'origine hébraïque étaient déjà venus au mont Sion, à la cité du Dieu vivant, et parmi les foules festives des rachetés. Le fait qu'ils ne les voyaient pas de leurs yeux et ne pouvaient les toucher de leurs mains n'était pas une raison pour douter qu'ils soient parvenus à ces glorieuses réalités. Et ce qui était vrai pour eux l'est également pour chaque lecteur de ces lignes qui est uni au Seigneur Jésus par une foi vivante.

Nous appartenons au mont Sion. — « Vous n'êtes pas venus vers une montagne que l'on pouvait toucher et qui brûlait de feu, mais vous êtes venus vers le mont Sion. À l'évocation de ces deux mots, deux montagnes se dressent devant nous. D'abord, le Sinaï, austère et dénudé, déchiré par la tempête, fendu par le tremblement de terre, centre et point de convergence des vastes passages de grès qui conduisaient la foule des pèlerins, étage après étage, jusqu'à ce qu'elle s'arrête à son pied.

Mais, aussi grandiose que fût le Sinaï par nature, il devait l'être bien davantage en ce jour mémorable où tous les éléments de la terreur semblaient converger. Il y avait l'éclat de l'éclair fourchu jaillissant de la noirceur des nuages menaçants. Il y avait l'obscurité de minuit ; le grondement du tonnerre, dont les réverbérations se propageaient en vagues sonores le long de ces couloirs résonnants ; le tourbillon de la tempête, et la voix des paroles qu'ils suppliaient de ne plus entendre. Et tout cela avait pour but d'enseigner au peuple la majesté, la spiritualité et la sainteté de Dieu. Il en résulta une terreur qui s'empara du cœur des pécheurs, tremblant devant le contraste entre la grandeur et la sainteté de Dieu et leurs propres murmures et manquements dont ils se souvenaient. Moïse lui-même s'écria : « Je suis saisi d'une grande crainte et je tremble. »

LA CITE DE DIEU.

À l'opposé se dresse le mont Sion, ce vieux rocher gris sur lequel se dressaient le palais de David et le Temple de Dieu — des lieux sacrés pour la pensée juive, chargés de souvenirs sacrés et d'associations divines. « Le Seigneur a choisi Sion, il l'a désirée pour sa demeure. C'est là mon repos pour toujours ; c'est là que j'habiterai, car je l'ai désiré. » Pour le Juif pieux, le mont Sion était la joie de toute la terre, la montagne de la sainteté, la cité du Grand Roi. Ses palais, grisonnants de vieillesse, étaient connus pour être la demeure et le lieu de résidence de Dieu. L'aspect même de ces collines vénérables devait semer la panique dans le cœur de ses ennemis. Et ses fils marchaient fièrement autour de ses remparts, comptant ses tours, marquant ses bastions, contemplant ses palais, tandis

que les pères racontaient à leurs enfants les récits de sa gloire qu'eux-mêmes avaient reçus dans leur enfance (**Psaume 48**).

Le pendant de cette cité est encore le nôtre, il sera nôtre pour toujours. L'auréole de gloire s'est effacée de ces pierres anciennes et s'est posée sur la véritable cité de Dieu, dont les fondations sont la Justice, les murs la Paix et les portes la Louange ; qui s'élève au-delà des brumes et des nuages du temps, dans la lumière qui ne brille ni du soleil ni de la lune, mais du visage de Dieu. En d'autres termes, quelque part dans cet univers, il existe une sainte communauté d'âmes, pures et charmantes, l'élite de la famille humaine, rassemblée dans une demeure que la main de l'homme n'a jamais bâtie et que le péché de l'homme n'a jamais souillée. Ses murs sont de jaspe, ses portes de perle. Rien ne peut y entrer qui souille ou commette l'abomination, et qui se livre au mensonge.

Les patriarches ont aperçu cette ville au cours de leur pèlerinage ; elle resplendissait devant leurs yeux, les invitant sans cesse à aller de l'avant et leur interdisant de retourner dans le pays d'où ils étaient sortis. Et le voyant de Patmos l'a vue descendre du ciel, venant de Dieu, baignée de la gloire divine.

C'est vers cette ville que nous sommes venus. Elle est descendue dans nos cœurs ; jour après jour, nous parcourons ses rues ; nous vivons dans sa lumière, nous respirons son atmosphère, nous jouissons de ses droits. Nous n'avons pas d'équivalent dans notre expérience du mont Sinaï, avec son tonnerre et sa terreur ; mais, grâce à Dieu, nous avons la réalité du mont Sion, avec ses privilèges bénis et saints. Le Sinaï est la loi, temporaire et intermédiaire ; Sion, l'Évangile, éternel et immuable. Le Sinaï est plein de résolutions et de vœux humains, faits pour être rompus ; Sion est l'élection de la grâce. Le Sinaï est terrible avec le tonnerre de la loi ; Sion est tendre avec les appels de l'amour du cœur de Dieu.

LE LIVRE DE LA VIE.

Il y a aussi l'assemblée générale et l'Église des premiers-nés. — Nous rencontrons l'Église des rachetés chaque fois que nous adorons Dieu sincèrement. Nous pouvons appartenir à une petite partie de l'Église visible, méconnue et ignorée de la grande majorité de nos frères et sœurs dans la foi. Nous pouvons être isolés de toute communion extérieure avec les saints, emprisonnés dans une chambre d'hôpital, ou nous être exilés volontairement dans un lieu solitaire pour l'amour de l'Évangile ; mais rien ne peut nous exclure de la communion vivante avec les âmes saintes de toutes les confessions, sectes, dénominations et noms.

Votre nom n'est peut-être inscrit sur aucun registre des communiants ni sur aucun registre paroissial. Mais est-il inscrit dans le Livre de Vie de l'Agneau au ciel ? Si tel est le cas, réjouissez-vous ! Cela est plus important que si les esprits vous étaient soumis. Et souvenez-vous : chaque fois que vous adorez Dieu, vous gravissez les marches du véritable temple, en compagnie d'une immense multitude d'âmes, qu'elles se trouvent de ce côté-ci ou de l'autre du voile des sens. Ni la vie, ni la mort, ni les rites, ni l'ordre ecclésiastique ne peuvent séparer ceux qui, parce qu'ils ne font qu'un avec le Christ, ne font pour toujours qu'un les uns avec les autres.

Il y a aussi les esprits des justes parvenus à la perfection. — Si la première expression désigne plutôt les croyants du Nouveau Testament, celle-ci peut être considérée comme décrivant les saints de l'Ancien Testament. Ou bien, si l'une désigne ceux qui servent encore Dieu sur terre, l'autre fait probablement référence à ceux qui sont entrés en présence de Dieu et ont atteint leur plénitude et leur félicité.

Qui peut se sentir seul et désolé, qui peut se lamenter sur le passé, qui peut dénigrer le présent, dès lors que l'esprit est capable de percevoir cette joyeuse assemblée, sur terre et au ciel, tournant autour du Sauveur comme des planètes autour du soleil central, et envoyant des flots et des torrents d'amour et d'adoration ? Oui, qui peut s'empêcher de chanter, lorsque l'oreille perçoit les puissantes harmonies de toute créature qui est dans les cieux, sur la terre et sous la terre, disant : « Bénédiction, honneur, gloire et puissance soient à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, pour toujours. »

Nous sommes venus vers le sang de Jésus. — Nous n'oserions pas nous approcher de l'auguste Juge de tous s'il n'y avait pas le Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ le Juste. Et il ne serait pas en mesure d'accomplir l'œuvre qu'il s'est choisie, s'il n'avait pas versé son sang très précieux, qui a ratifié la nouvelle alliance, a purifié nos péchés, et qui, aujourd'hui encore, nous

asperge pour nous libérer d'une mauvaise conscience, effaçant chaque tache de culpabilité dès que l'âme se confesse et cherche le pardon, avec des larmes de repentance et des paroles de foi.

Il parle mieux que celui d'Abel. — Celui-là était le sang du martyr ; celui-ci, celui du sacrifice. Celui-là était maudit, car il criait depuis la terre ; celui-ci ne fait qu'implorer la miséricorde. Celui-là dénonçait la colère ; celui-ci proclame l'amour réconciliateur. Celui-là conduisait au châtement qui marquait le meurtrier ; celui-ci aboutit au salut. Celui-là était pour la mort ; celui-ci est pour la vie.

Tout sang a un cri. Écoutez le cri du sang de Jésus. — Il parle à l'homme au nom de Dieu. Il parle à Dieu au nom de l'homme. Il nous dit qu'il n'y a ni condamnation, ni colère, ni jugement ; car l'orage a éclaté et s'est épuisé sur le Calvaire. Et lorsque nous allons vers notre Père, il intercède pour nous depuis les blessures de l'Agneau comme s'il avait été immolé.

Ô sang précieux ! Si vous êtes meilleur que celui d'Abel, combien plus êtes-vous meilleur que tout le sang de toutes les bêtes jamais immolées ; que tous les sacrifices jamais offerts ; que toutes les larmes ou prières jamais présentées par la force de la vertu humaine : nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas vous refuser, ni nous détourner de votre cri suppliant, ni rejeter celui qui parlait autrefois depuis la croix, et qui parle maintenant depuis le ciel !

Chapitre 31

« LES CHOSES QUI NE PEUVENT ÊTRE ÉBRANLÉES »

« Ces mots: Une fois encore, indiquent le changement des choses ébranlées, comme étant faites pour un temps, afin que les choses inébranlables subsistent. » — **Hébreux 12:27**

Quelle majesté se dégage de ces paroles ! Elles portent la marque distinctive de la divinité. Aucun homme n'oserait les prononcer ; mais elles conviennent parfaitement à celui qui les a prononcées. Leur contexte d'origine est encore plus grandiose, tel qu'on le trouve dans le Livre d'Aggée : « Ainsi parle le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et je secouerai les cieus, la terre, la mer et la terre ferme ; je secouerai toutes les nations, et le Désir de toutes les nations viendra. »

Ces paroles furent prononcées pour la première fois afin d'encourager les exilés juifs lors de leur retour de Babylone vers leur Temple et leur ville en ruines. Les anciens pleuraient en pensant aux gloires passées d'autrefois, et Dieu les réconforta, car il se réjouit de réconforter ceux qui sont abattus. « Réconfortés », dit-il en substance, « une crise s'annonce, qui mettra à l'épreuve et renversera toutes les structures matérielles ; et dans cette convulsion, la forme extérieure disparaîtra, aussi belle et coûteuse soit-elle, tandis que la gloire intérieure cachée deviendra plus apparente que jamais ; non, au milieu de tous les bruits de ruine et de changement, viendra le Désir de toutes les nations, dont ces objets matériels ne sont que l'anticipation éphémère et incomplète. »

Ces chrétiens d'origine hébraïque vivaient au cœur d'un grand bouleversement. C'était une époque d'épreuves quasi universelles. Dieu ne secouait pas seulement la terre, mais aussi le ciel. La domination juive sur la Palestine était ébranlée par les Romains, qui la revendiquaient comme leur conquête. L'interprétation donnée à la Parole de Dieu par les rabbins était ébranlée par la lumière nouvelle apportée par les paroles, la vie et la mort de Jésus. La suprématie du Temple et de ses rituels était ébranlée par ceux qui enseignaient que le véritable Temple était l'Église chrétienne, et que tous les sacrifices lévites avaient trouvé leur accomplissement en Christ. L'observance du sabbat était ébranlée par ceux qui souhaitaient le remplacer par le premier jour de la semaine.

Les premiers symptômes de ce bouleversement apparurent lorsque Jésus commença à enseigner et à prêcher dans les villes surpeuplées de Palestine, et que tous les peuples affluaient vers lui. Les soubresauts successifs devinrent plus évidents lorsque les chefs juifs cherchèrent à réduire les apôtres au silence et à freiner la progression de l'Église. Le livre des Actes des Apôtres et les Épîtres regorgent de témoignages de l'intensité de cette révolution qui dut faire trembler de nombreux pieux pour l'Arche de Dieu. Et le point culminant de tout cela survint lors du terrible siège de Jérusalem, lorsque, une fois pour toutes, le système juif fut anéanti, le Temple incendié, les vases restants coulés dans le Tibre, et les Juifs chassés de la ville qui était absolument indispensable à l'accomplissement de leurs rites religieux. Tout le Nouveau Testament témoigne des soubresauts de l'une des plus puissantes révolutions spirituelles qui aient jamais eu lieu ; aussi grande dans la sphère spirituelle que l'a été la Révolution française dans la sphère temporelle.

SYSTÈMES THÉOLOGIQUES.

C'est au milieu de ces épreuves que cette Épître a été écrite. « Prenez courage », dit l'auteur inspiré ; « ces secousses viennent de la main de Dieu ». Écoutez ses propres paroles : « Je secoue. Et elles ne dureront pas éternellement — pas cette fois-ci ; elles ne porteront pas non plus atteinte à quoi que ce soit qui ait une valeur et une vérité éternelles. Il secoue toutes choses, afin que le matériel, le sensible et le temporel disparaissent ; laissant l'essentiel et l'éternel se détacher avec une beauté plus grande qu'auparavant. Mais pas un grain de métal pur ne sera perdu dans les feux ; pas un fragment de la maçonnerie céleste ne s'effondrera sous le choc.

C'est en une telle époque que nous vivons actuellement. — Tout est secoué et mis à l'épreuve. Mais il y a un dessein divin dans tout cela, afin que sa vérité éternelle puisse se révéler plus clairement et sans équivoque, lorsque toutes les traditions et les accumulations humaines se seront effondrées, incapables de résister à la force du choc. Et qui en pleurera trop amèrement ? Qui pleurera parce que les vents dépouillent les arbres de leurs vieilles feuilles mortes, si ce n'est pour que la nouvelle verdure

printanière puisse se révéler ? Qui se lamentera que le coup violent brise le moule, si ce n'est pour que l'image parfaite se détache dans une symétrie parfaite ? Qui pleurera la disparition du ciel et de la terre, si, en se désagrégant, ils révèlent sous eux la beauté impérissable des nouveaux cieux et de la nouvelle terre où réside la Justice ?

Les systèmes théologiques sont ébranlés. — Il fut un temps où les hommes recevaient leurs croyances théologiques de leurs maîtres, de leurs parents ou de leur Église sans poser la moindre question ni susciter la moindre controverse. Nul ne remuait l'aile, n'ouvrait la bouche ni ne gazouillait. Il n'en va plus ainsi aujourd'hui ; l'air est rempli de questionnements. Les hommes soumettent à l'épreuve toutes les doctrines auxquelles nos ancêtres tenaient tant. On ne manifeste aucune vénération pour les crédos séculaires, les distinctions théologiques ou les formules doctrinales. Les thèmes les plus élevés, tels que la nature de l'expiation, la nécessité de la régénération, la durée du châtement futur, sont critiqués dans la presse publique.

De nombreux enfants de Dieu en sont profondément affligés et craignent pour la vérité de l'Évangile. Ils parlent comme s'il n'y avait d'autres acteurs dans ce conflit que ceux de naissance mortelle. Ils perdent de vue les enjeux éternels en jeu et les forces invisibles impliquées dans ce conflit. Est-il probable que Dieu permette que Son précieux Évangile soit éclipsé ou dépouillé de tous ses éléments essentiels ? L'a-t-Il maintenu dans son intégrité pendant tous ces siècles, et est-Il soudainement devenu un homme puissant qui ne peut sauver ? Alors qu'il semblait que la doctrine évangélique avait disparu du monde au XVI^e siècle, car elle ne subsistait plus que parmi quelques saints obscurs et humbles, il a suscité un homme qui a repoussé les vagues de l'erreur et a de nouveau hissé l'étendard de la vérité de l'Évangile ; et ne peut-il pas le faire à nouveau ?

Au milieu de ces terribles secousses, pas un seul iota de la Parole de Dieu ne périra ; pas un seul grain de vérité ne tombera à terre ; pas une seule pierre de la forteresse ne sera ébranlée. Mais ces secousses sont permises, en partie pour séparer le bon grain de l'ivraie comme le ferait un van, mais surtout pour que tout ce qui est temporel et éphémère disparaisse, tandis que la simple vérité de Dieu devient plus évidente et resplendit, sans être masquée par les échafaudages et les décombres avec lesquels les bâtisseurs ont obscurci sa symétrie et sa beauté. « Ce qui ne peut être ébranlé demeurera. »

Les systèmes ecclésiastiques sont ébranlés. — Il ne suffit pas qu'un système religieux existe ; on lui demande, de manière quelque peu brutale, de justifier pourquoi il devrait continuer d'exister. L'esprit de l'époque est utilitaire et se montre réticent à considérer tout appel à la clémence qui ne repose pas sur une preuve claire du service rendu à ses besoins pressants.

SYSTÈMES ECCLÉSIASTIQUES.

Les signes en sont on ne peut plus évidents. C'est désormais la séparation de l'Église de l'État qui est proposée ; une proposition qui remplit d'horreur ceux qui la considèrent comme nécessaire au maintien du christianisme parmi nous. Les enseignants de religion sont mis au défi de justifier l'exercice de leur fonction ou de revendiquer des prérogatives particulières. Les méthodes de travail sont passées au crible ; les projets missionnaires sont vivement critiqués ; les services religieux se métamorphosent. Le changement menace les coutumes les plus anciennes ; et tout cela est très pénible pour ceux qui ont confondu l'essence avec la forme, le joyau avec son écrin, l'esprit avec le temple qui l'abrite. Mais ne craignons rien. Tout cela est permis dans un but des plus sages. Il y a beaucoup de bois, de foin et de paille dans toutes nos structures qui doivent être brûlés ; mais pas un gramme d'or ou d'argent ne sera jamais détruit. Les vagues peuvent emporter les algues qui se sont accrochées au mur du port ; mais elles ne parviendront pas à ébranler une seule pierre de fondation. La simplicité de la vie de l'Église primitive a sans aucun doute été recouverte de nombreuses accumulations qui entravent le progrès de l'Église et gênent son œuvre ; et nous pouvons saluer toute intervention, aussi radicale soit-elle, qui la libérera. Mais l'Église elle-même est fondée sur le roc, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Quelle chance pour l'Église du Christ lorsque les jours de persécution pesaient lourdement sur elle ! Jamais elle n'a été aussi pure, aussi puissante spirituellement qu'à cette époque. Et si de tels jours devaient jamais revenir, et si Dieu venait à ébranler ses fondements par les violents tourbillons du martyre, il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter. Les opportunistes, les simples professeurs de foi, les créatures de la mode seraient démasqués ; mais ceux qui avaient fait l'expérience de l'œuvre de Dieu

dans leur âme persévéreraient jusqu'à la fin, et leur véritable caractère serait manifesté. « Ce qui ne peut être ébranlé demeurera. »

Nos caractères et nos vies sont constamment ébranlés. — Quel ébranlement nous a causé ce sermon qui nous a montré que toutes nos justices, sur lesquelles nous comptions tant, n'étaient que des feuilles flétries ! Quel ébranlement fut ce désastre commercial qui balaya d'un seul coup les économies et le crédit de plusieurs années, qui accaparaient notre cœur, et ne nous laissa que ce que nous possédions de valeur spirituelle ! Quelle secousse fut cette tentation qui nous a montré que notre prétendue absence de péché n'était qu'un rêve vain, et que nous étions aussi sensibles à la tentation que ceux sur lesquels nous nous vantions !

Quel a été le résultat net de toutes ces secousses ? Un seul cheveu de notre tête a-t-il péri ? Le vieil homme a péri ; mais l'homme intérieur s'est renouvelé chaque jour. Plus le marbre s'est effrité, plus la statue s'est érigée. À mesure que les armatures de bois ont été démolies, la maçonnerie solide s'est imposée avec une perfection croissante. « Ce qui ne pouvait être ébranlé est demeuré. »

» Continuez, ô grand Esprit de Dieu : secouez encore plus violemment par vos tremblements de terre ces traits de notre caractère, afin que tout ce qui n'est pas de vous, mais de nous, et donc faux et égoïste, puisse être révélé et renversé, afin que nous apprenions à connaître nos véritables possessions. Et en les voyant nous être préservées du naufrage général, nous saurons que, nous ayant été données par vous-même, elles doivent participer de votre propre permanence et de votre éternité. Apprenez-nous le pire de nous-mêmes, afin que nous apprenions à chérir le meilleur de vous. »

Tout au plus, ces secousses sont-elles temporaires. Une seule fois, « enfant de Dieu ! Puis, jamais plus !

LE ROYAUME ÉTERNEL DE DIEU.

Il y a peu de choses qui ne peuvent être ébranlées. La Parole de Dieu. — Le ciel et la terre passeront, mais la Parole de Dieu — jamais ! Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme, ses opinions, ses prétentions, sa pompe et son orgueil, sont comme la fleur de l'herbe, belles, mais éphémères ; mais la Parole du Seigneur subsistera pour toujours, et c'est cette Parole qui est prêchée par l'Évangile. Ne craignons pas la critique moderne ; elle ne peut nous priver d'un seul iota de la vérité de Dieu. L'Écriture la repoussera, comme l'apôtre a repoussé la vipère qui s'était accrochée à sa main, sans ressentir aucune blessure.

L'amour de Dieu. — L'amour de nos amis peut être ébranlé par une rumeur, un moment d'indifférence, un changement dans notre situation ; mais l'amour de Dieu est à son image, immuable. Aucune tempête ne peut s'élever assez haut pour atteindre l'empyrée de son amour. Il n'a jamais commencé à nous aimer pour quelque chose en nous-mêmes, et il ne cessera pas de nous aimer à cause de ce qu'il découvre que nous sommes. L'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur, est inattaquable par le changement ou le choc.

Le Royaume éternel de Dieu. — « Nous recevons un royaume qui ne peut être ébranlé. » Au milieu de toutes nos révolutions et de tous nos changements politiques, ce Royaume vient. Il prend corps, forme et puissance. Il est encore dans le mystère, mais il sera bientôt révélé. Et il ne peut être affecté par aucune attaque soudaine ni par aucune révolte des passions humaines. « Le Dieu du ciel établira un royaume qui ne sera jamais détruit. »

Comptons nos trésors inaliénables et impérissables ; et bien qu'autour de nous règne la terreur des ténèbres ou la peste de midi, nous serons gardés dans une paix parfaite ; comme lorsqu'un souverain insignifiant observe avec sérénité la foule qui se lève pour piller son palais, parce qu'il y a longtemps, il a envoyé tous ses trésors pour qu'ils soient conservés dans les caves fortifiées de la Banque d'Angleterre.

Ce monde de changements et de bouleversements n'est ni notre repos ni notre demeure. Ceux-ci nous attendent là où Dieu réside, dans la cité aux fondations inébranlables, et dans le pays où la tempête ne fait pas rage, mais où la mer de verre repose paisiblement au pied du trône de Dieu. Nous pouvons bien nous armer de force d'âme et de patience, de révérence et de crainte de Dieu ; car nous avons en nous-mêmes et là-bas ce qui participe de la nature de Dieu, et ni le temps qui passe ne peut le voler, ni la teigne le corrompre, ni le changement l'affecter.

C'est grâce à un tel esprit que nous sommes capables d'offrir un service qui plaît à Dieu. Trop souvent, il y a une présomption, une vanité, une énergie de la chair, qui doivent être au plus haut point répréhensibles aux yeux de sa sainte et aimante miséricorde. Cela participe tellement de l'agitation et de l'irritation du monde qui nous entoure. Mais dès lors que nous respirons l'Esprit de l'Éternel et de l'Infini, notre main devient plus sûre, notre cœur plus calme, et nous apprenons à recevoir Sa grâce. Nous ne nous tourmentons pas pour l'obtenir ; nous la revendiquons et l'utilisons, et nous servons Dieu avec assurance, par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur.

Chapitre 32

DIEU, UN FEU DÉVORANT

« Notre Dieu est aussi un feu dévorant. » — **Hébreux 12:9**

Il s'agit de l'un des textes les plus courts de la Bible. Il se range parmi ces trois autres brèves phrases qui définissent la nature de Dieu : Dieu est Lumière, Dieu est Amour, Dieu est Vie. Mais pour beaucoup, c'est l'une des paroles les plus terrifiantes de toute l'Écriture. Elle reste gravée dans la mémoire ; elle revient sans cesse à l'esprit d'une conscience troublée ; et elle fait retentir son tocsin d'alarme aux oreilles de celui qui cherche avec angoisse. Et pourtant, il existe un aspect sous lequel on peut l'envisager qui en fera l'un des passages les plus réconfortants et les plus précieux de toute l'Écriture.

Le feu est en effet un mot qui évoque l'horreur. Être réveillé de son sommeil par ce seul cri effroyable fait trembler la chair et s'arrêter le cœur. Un berceau de bébé enveloppé de flammes ; une silhouette bien-aimée soudainement engloutie dans une fournaise ardente ; un navire en feu au milieu de l'étendue sauvage de l'océan sans repères, et se consumant lentement jusqu'au niveau des vagues : dans n'importe laquelle de ces images, vous avez une suggestion d'horreur presque sans pareille.

Et pourtant, malgré tout cela, quel réconfort, quelle atmosphère chaleureuse et quelle douce félicité se dégagent de la lueur bienveillante d'un feu de cheminée ! Il n'y a pas de signe plus flagrant de misère que l'âtre éteint. Et aussi bien chauffées que soient les pièces en Russie ou en France, le voyageur aspire avidement à la flamme de la cheminée ouverte de son pays natal. D'ailleurs, que ferions-nous sans ce géant puissant et bon enfant, qui travaille pour nous avec tant de vigueur ? Il tire nos voitures le long des rails métalliques. Il actionne les machines de nos usines. Il sépare le minerai précieux de sa matrice rocheuse. Il rend momentanément malléables nos métaux les plus durs, afin que nous puissions les façonner à notre guise. Les arts de la vie civilisée seraient impossibles sans ce titan du travail.

Il est donc évident que, si le feu est synonyme d'horreur et de désarroi, il est également source de bénédictions et de bienveillance. Il n'est le premier que lorsque ses lois nécessaires sont violées. Il est le second lorsque ces lois sont rigoureusement et respectueusement observées. Oui, et la destruction et la ruine ne sont-elles pas l'œuvre étrange et contre nature du feu ? — alors que sa mission choisie est de bénir, d'embellir et d'enrichir ; ne consumant que les scories, les épines et les déchets, afin qu'il y ait une révélation plus claire des réalités durables sur lesquelles il n'a aucun pouvoir.

Lorsque, par conséquent, notre Dieu est comparé au feu, est-ce uniquement en raison des aspects les plus redoutables de sa nature, que les transgresseurs doivent craindre ? N'y a-t-il pas aussi, et peut-être davantage encore, une allusion à ces qualités bienfaisantes qui sont nécessaires à notre pureté et à notre réconfort ? Il y a assurément une forte connotation de ces caractéristiques dans l'assurance que nous donne le prophète Isaïe : « La lumière d'Israël sera un feu, et son Saint une flamme ; elle brûlera et dévorera ses épines et ses ronces en un seul jour » (**Ésaïe 10:17**).

LE FEU DANS LA PAROLE DE DIEU.

Le feu dans la Parole de Dieu n'est pas toujours redoutable. — Lorsque, dans les temps anciens, Dieu descendit sur le Sinaï, ses sommets étaient voilés de nappes de fumée impénétrables, semblables à la fumée d'une fournaise. Et au cœur de cette fumée, on apercevait un feu dévorant. Il y a là de quoi effrayer ! Des barrières avaient été érigées pour retenir le peuple ; mais un message spécial devait être envoyé pour les mettre en garde contre toute tentative de franchir ces barrières afin de regarder, de peur que le feu ne s'abatte sur eux. Mais il n'y avait aucun danger tant qu'ils restaient en dehors des barrières ; et lorsque Moïse pénétra au cœur même de ce feu, celui-ci ne lui brûla pas un cheveu, et ne lui fit pas plus de mal que lorsqu'il jouait autour du fragile buisson d'acacia, qui brûlait sans être consumé — pas une feuille ne se flétrit, ni une brindille ne fut brûlée. Il est tout à fait vrai que, durant le pèlerinage dans le désert, le feu divin revêtait largement un aspect punitif ; comme lorsque sortit un feu de la part du Seigneur, qui consuma les deux cent cinquante hommes munis d'encensoirs qui s'étaient joints à la rébellion de Koré et avaient parlé avec mépris des serviteurs oints de Dieu : mais,

d'un autre côté, il ne fit de mal à aucune autre âme ; et ceux-ci furent détruits, certes de manière terrible, mais presque trop soudainement pour ressentir la vive douleur. Et assurément, ce feu accomplit une œuvre bienfaisante en empêchant la progression du mal, qui aurait rongé toute la nation et conduit à sa destruction en tant que peuple.

À l'époque d'Élie, le feu de Dieu consuma deux chefs de compagnie et leurs cinquante hommes ; mais ces chefs et leurs troupes étaient animés d'une insolence débridée. Aucun mal ne fut fait à celui qui s'agenouilla au pied de la montagne, implorant l'homme de Dieu avec respect et humilité. Et lorsque, peu après, le grand prophète dut rentrer chez lui, c'est dans un char de feu qu'il prit place, comme dans un élément qui lui était familier et bienveillant, pour être transporté jusqu'à sa demeure.

Et le jour de la Pentecôte, alors que chacun baissait la tête sous le bruit semblable à celui d'un vent impétueux, un instant plus tard, chacun fut enveloppé de feu. Apôtres, disciples et femmes connurent tous cette investiture sacrée ; mais cela ne leur fit aucun mal. Ils étaient loin d'être des personnages parfaits ; et pourtant, il n'y avait manifestement rien à craindre dans la descente de ce baptême de feu. Ils furent baptisés du Saint-Esprit, mais ils ne furent pas consumés. Ces exemples n'éclairent-ils pas notre texte ?

Notre Dieu est un feu dévorant ; et ce symbole inspire la terreur. — Mais cette terreur est réservée à ceux qui enfreignent sans cesse et avec obstination Ses lois et méprisent Son amour. Pour ceux qui suivent volontairement la voie du péché, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il y a sans aucun doute une attente effrayante du jugement et d'une indignation ardente. Sur ceux qui n'obéiront pas à l'Évangile du Seigneur Jésus, qui leur a été clairement présenté, la vengeance s'exercera par un feu flamboyant. Aucun mot ne saurait exagérer la terreur, l'angoisse, l'horreur de leur sort. Le péché n'est pas une affaire à prendre à la légère. Dans ce monde même, il est puni de manière redoutable. Parcourez certains services de nos hôpitaux, et dites-moi si quoi que ce soit pourrait dépasser l'horreur, l'agonie, de la punition qui est infligée à ceux qui ont flagramment violé les lois de la nature. Et, pour autant que nous puissions le voir, les punitions physiques qui découlent des mauvaises actions ne mènent pas à la vie et à la guérison, mais à la mort et à la destruction. Il est nécessaire que ces souffrances soient voilées aux yeux de l'homme ; mais elles doivent assurément être prises en compte lorsque nous évaluons la manière dont Dieu traite le péché. Et si une telle douleur, aussi vive que le feu, consume ceux qui enfreignent les lois physiques, nous devons assurément admettre qu'il existe un sort encore plus terrible pour ceux qui enfreignent les lois de l'amour, de la grâce et de la miséricorde implorée de Dieu.

CONFORT ET BÉNÉDICTION.

Dieu nous en préserve de prononcer un seul mot qui puisse atténuer la crainte des hommes face aux conséquences punitives du péché. Il existe un grand danger que, au milieu de nos conceptions grandissantes de l'amour de Dieu, nous en venions à penser qu'il est tout à fait semblable à ce que nous sommes enclins à être dans nos relations avec nos enfants : doux, indulgent et complaisant. Dieu est amour ; et pourtant, Il permet qu'un petit enfant se brûle s'il joue imprudemment avec le feu. Dieu est amour ; mais Il permet que des corps pourrissent dans une maladie répugnante, sans espoir de guérison, si les hommes persistent à mépriser Sa loi. Dieu est amour ; mais Il permet que le cours entier d'une vie soit anéanti par celui qui cède à la transgression et au péché. Et ainsi, bien que Dieu soit amour, Il est possible que les péchés soient punis par des souffrances, amères comme le ver qui ronge, vives comme le feu qui ne s'éteint pas.

Si nous prenions conscience de ces choses (et nous devrions en prendre conscience si nous considérions sereinement les déclarations claires de la Parole de Dieu sur ces sujets), nous en viendrions à comprendre bien mieux la nature désespérée du péché ; et nous éprouverions une compassion plus profonde pour ceux qui résistent obstinément à la grâce de Dieu, soit en suivant les mauvaises voies suggérées par leur propre cœur, soit en se laissant captiver par le diable à sa guise.

Ô âme désobéissante, qui avez lu ces mots jusqu'ici, arrêtez-vous et réfléchissez au danger qui vous menace ! Prenez garde de ne pas finir comme la balle ou les épines, qui sont consumées par un feu inextinguible, par la main du Seigneur lui-même. Hâtez-vous de vous tourner vers lui et vous vivrez. Mais si vous subissez une ruine irrémédiable, souvenez-vous que vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même ; car vous avez enfreint les lois élémentaires de votre nature et vous vous êtes opposé au Dieu qui vous aime et qui voudrait vous racheter, mais que vous avez refusé et défié. Si seulement vous vouliez plier votre cou obstiné et vous soumettre pour vous mettre à l'abri en la

personne et l'œuvre de Jésus, la sainteté parfaite de Dieu vous apporterait, non pas du mal, mais la bénédiction et l'aide.

Notre Dieu est un feu dévorant ; et il y a du réconfort et de la bénédiction dans cette pensée. — Lorsque nous nous soumettons à l'amour de Dieu et que nous Lui ouvrons notre cœur, Il entre en nous et devient en nous un feu dévorant ; non pas pour nous-mêmes, mais pour le mal qui est en nous. Ainsi, dans un sens très profond et béni, on peut dire que nous demeurons avec le feu dévorant et que nous marchons au milieu des flammes éternelles.

Le feu, c'est la chaleur. — Nous parlons de désir ardent, d'émotion chaleureuse, de la lueur et du feu de l'enthousiasme ; et lorsque nous disons que Dieu est en nous comme le feu, nous voulons dire qu'Il suscitera en nous une affection forte et constante à Son égard. Aspirez-vous à davantage d'amour ? Vous avez en réalité besoin de plus de Dieu : car Dieu est amour ; et lorsqu'Il habite dans le cœur, l'amour y réside avec puissance. Et il n'y a aucune difficulté à L'aimer ou à aimer les hommes de cet amour qui est entré en procession majestueuse à l'entrée de Dieu. Vivez en Dieu, faites de la place pour que Dieu vive en vous ; et l'amour ne manquera pas, amour qui illustrera dans l'action quotidienne chaque précepte du saint psaume de l'amour (**1 Corinthiens 13**).

Le feu est lumière. — Nous sommes assez sombres dans notre état naturel ; mais lorsque Dieu entre dans le tabernacle de notre être, la shékinah commence à rayonner dans le lieu très saint, et déverse ses vagues de gloire à travers tout l'être : de sorte que le visage est baigné d'une lueur sacrée, et qu'il y a une élasticité et une gaieté manifestes de l'esprit qu'aucune joie du monde ne peut produire ni même imiter. La lumière qui resplendissait sur le visage de Moïse était différente de celle qui resplendissait sur le visage de Jésus. Celle-ci lui était projetée de l'extérieur ; celle-là jaillissait de l'intérieur. Mais c'est cette dernière, plutôt que la première, qui est le véritable type de l'effet béni produit sur cette nature qui devient le temple du Dieu qui y habite.

LE FEU, C'EST LA PURETÉ.

Le feu, c'est la pureté. — « Combien de temps, selon vous, faudrait-il à un ouvrier muni d'un marteau et d'un ciseau pour extraire le minerai des roches dans lesquelles il est si étroitement enfoncé ? Mais si on les jette dans le grand cylindre, si l'on attise les feux jusqu'à une chaleur torride et si le courant d'air rugit à travers la masse en fusion, à la tombée de la nuit, le flot incandescent de métal pur et fluide, débarrassé de tous ses scories et de tous ses déchets, se déverse dans le moule qui l'attend. » C'est là une parabole de ce que Dieu fera pour nous. Non, plus encore : il brûlera le bois, le foin et la paille, le sable et les scories, l'égoïsme et le mal de notre nature ; de sorte qu'à la fin, seuls l'or, l'argent et les pierres précieuses subsisteront. Les liens qui nous entravent seront consumés ; mais pas un cheveu de notre tête ne tombera à terre.

« Le Seigneur siégera comme celui qui affine l'argent. » Lui, l'affineur, et lui, le feu. Le contact avec Dieu, le fait d'être baigné dans son Saint-Esprit, la soumission perpétuelle de notre nature à lui, opéreront en nous un changement merveilleux. Au début, la surface du métal en fusion peut être sombre et sinistre — d'un rouge orangé profond — sur laquelle passera une flamme vacillante ; mais, à mesure que le processus se poursuit, la couleur s'éclaircira, les fumées sombres se dissiperont, et le métal prendra l'aspect d'un miroir hautement poli, reflétant le visage de celui qui le contemple. Le processus peut être long ; mais le résultat est certain.

Le feu n'est-il pas douloureux et terrible, même s'il est appliqué par un amour infini ? Il se peut que ce soit le cas ; mais il ne nous imposera pas plus que ce que nous pouvons supporter, et il nous donnera la force d'endurer. Et ce sera plus qu'une compensation, car nous verrons les anciens maux perdre leur emprise les uns après les autres. Nous ne serons jamais, en cette vie, libérés d'une tendance au péché qui semble faire partie de notre nature humaine. Nous ne serons jamais non plus, de ce côté-ci du ciel, parfaits ; mais nous pouvons espérer être progressivement transformés à l'image du Fils de Dieu.

Ô Dieu, qui es comme le feu, sois un feu dévorant pour nos péchés innés ; brûle profondément au plus profond de nos cœurs, jusqu'à ce que tout ce qui t'attriste soit contraint de céder à la sainte intensité de ta grâce, et que tout notre être, libéré du péché, commence à te servir dans la sainteté et la justice, par Jésus-Christ, qui est venu allumer ton Feu sacré sur la terre !

Chapitre 33

LE SAUVEUR QUI NE CHANGE PAS

« Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement. » — **Hébreux 13:8**

À trois reprises dans ce chapitre, qui clôt une épître dont l'étude s'est avérée si agréable et si utile, l'auteur sacré exhorte ses lecteurs à garder une pensée bienveillante envers ceux qui les dirigeaient. La pleine force du mot grec est mieux rendue par le terme « guide » figurant en marge que par le mot « diriger ». Mais en tout état de cause, il faisait référence à ceux qui étaient les chefs spirituels et les enseignants du troupeau. Les trois injonctions sont : _Souvenez-vous (verset **13:7**) ; Obéissez (verset **13:17**) ; Saluez (verset **13:24**).

C'est un titre prestigieux pour un ministre chrétien d'être appelé « leader ». Mais à moins qu'il n'ait d'autre titre à ce titre que celui qui découle de la force de caractère, de l'éloquence ou de la puissance intellectuelle, son titre ne sera qu'un son vide, le signe de ce qu'il pourrait être plutôt que de ce qu'il est. Ceux qui sont qualifiés pour diriger d'autres hommes doivent être eux-mêmes des disciples fidèles du Christ ; afin qu'ils puissent se tourner vers les autres et dire : « Soyez mes disciples, comme moi-même je suis celui du Christ ; » « Soyez mes disciples, comme moi je suis le disciple du Christ. »

Mais le ministre chrétien doit aussi veiller sur les âmes (verset **12:17**). Il n'est pas envoyé auprès de ses protégés pour prêcher de grands sermons, pour élaborer de brillants discours, ni pour éblouir leur intellect ; mais pour veiller sur leurs âmes, comme le berger veille sur ses troupeaux dispersés sur les collines, tandis que la lumière passe du gris du matin, aux teintes profondes de midi, jusqu'à la dernière lueur délicate du soir, loin au sommet des falaises les plus élevées. Il doit en effet veiller attentivement, car il devra rendre des comptes le soir venu ; de chaque âme manquante, il devra rendre compte.

On raconte à propos du saint Melville que sa femme le trouvait parfois à genoux dans la froide nuit d'hiver ; et lorsqu'elle lui demandait de regagner son lit, il répondait : « J'ai mille cinq cents âmes sous ma responsabilité, et je crains que certaines d'entre elles ne soient pas en bonne voie. Il n'est pas difficile de se souvenir de tels hommes, de leur obéir ou de les saluer. Ils portent le signe de leur Maître sur leur visage. Ils comptent parmi les dons les plus précieux que le Christ ait faits à son Église.

Mais il y a cette tristesse qui touche tous les dirigeants et enseignants humains. Aussi chers et utiles soient-ils, la mort les empêche de rester parmi nous. L'un après l'autre, ils s'en vont dans le monde des esprits, pour entamer leur service plus élevé, pour rendre compte de leur vie, pour voir le Maître qu'ils ont aimé. Le dernier sermon reste inachevé sur la table du bureau ; mais ils ne reviennent jamais là pour le terminer. Le mot de la fin a été prononcé. La bénédiction finale a été donnée. Le ministère est achevé. Mais quel soulagement que de se détourner des hommes pour se tourner vers le Christ : du changement constant des enseignants humains vers le Maître immuable ; des sous-bergers qui sont là aujourd'hui mais qui auront disparu demain, vers le Berger suprême et l'Évêque des âmes qui veille sur ses brebis dans les ombres du soir de cette ère, tout autant que dans les premiers rayons lumineux de son matin pentecôtiste !

LE TEMPS NE PEUT RIEN CHANGER.

Tel est le sens de notre auteur (verset **12:7**) . Le verbe est au passé : « Souvenez-vous de ceux qui vous ont guidés et qui vous ont annoncé la parole de Dieu : en considérant la fin de leur vie, imitez leur foi. » De toute évidence, ils avaient récemment été appelés à assister à la fin de la vie et du ministère de certains qui leur avaient été très chers. Et, alors que leurs cœurs étaient affligés, leur attention s'est détournée du guide et du chef éphémère pour se tourner vers le Seigneur éternel et immuable, Jésus-Christ, qui est le même hier, aujourd'hui et pour toujours.

Ce qui est nié. — On nie que le temps, l'humeur, les circonstances, la provocation ou la mort puissent altérer Jésus-Christ, notre Seigneur.

Le temps nous change. — Votre portrait, pris il y a des années, alors que vous étiez dans la fleur de l'âge, est accroché aux murs de votre maison. Vous le comparez parfois avec tristesse à ce que vous êtes aujourd'hui. À l'époque, votre regard brillait d'une flamme qui s'est éteinte sous le poids de nombreuses larmes. À l'époque, les cheveux étaient noirs et épais, alors qu'ils sont aujourd'hui abondamment striés des signes grisâtres de la décrépitude. À l'époque, le visage n'était pas marqué

par les soucis, ni entaillé par les conflits ; mais aujourd'hui, comme il est fatigué et sillonné de rides ! La silhouette droite est courbée, le pas a perdu son élan.

Mais il existe une différence plus grande encore entre deux portraits mentaux et deux portraits physiques. Les opinions changent. Le radical devient conservateur ; le tempérament change, et les affections se refroidissent. Des noms et des visages qui faisaient autrefois vibrer le cœur sont aujourd'hui évoqués sans émotion. Des couronnes fanées gisent là où, autrefois, des fleurs de la texture la plus rare rendaient leur dernier souffle dans une adoration insuffisante. Il en va ainsi de ceux qui sont nés d'une femme. Le temps accomplit pour eux ce que les épreuves, l'autorité et la souffrance ne parviendraient pas à faire. Et parfois, la question se pose : le temps peut-il altérer celui dont le portrait est accroché aux murs de nos cœurs, peint de couleurs éternelles par les mains des quatre évangélistes ?

Bien sûr, le temps n'a aucune emprise sur Dieu, qui est le « Je Suis », éternel et immuable. Mais Jésus est à la fois homme et Dieu. Son être comporte des temps : l'hier du passé, l'aujourd'hui du présent, le demain du futur. On peut au moins se demander si sa nature humaine, en phase avec les expériences de l'homme, n'emporte pas avec elle, voire n'influence pas son cœur royal, cette sensibilité au passage du temps qui caractérise notre race. Mais la question ne s'attarde qu'une seconde. Dès qu'elle se formule, elle est noyée par le grand élan de voix qui s'écrient : « Il est le même au zénith du présent qu'il l'était dans l'hier de sa vie terrestre ; et il sera le même lorsque, demain, nous aurons laissé loin derrière nous les rivages du temps et que nous voyagerons avec lui sur les profondeurs sans marées et sans tempêtes de l'océan de l'éternité. »

Si nous pouvions demander aux bienheureux défunts s'ils l'ont trouvé différent de ce qu'ils s'attendaient à voir d'après les pages des saints Évangiles, ils réitéreraient les paroles des anges — ce même Jésus ; ils nous diraient que ses cheveux sont blancs comme la neige, non par l'âge, mais par la lumière d'une pureté intense ; que son visage brille toujours comme le soleil dans sa force, sans aucun signe de déclin ; et que sa voix est aussi pleine que lorsqu'il a rappelé Lazare de la tombe, aussi mélodieuse que lorsqu'elle a appelé Marie à le reconnaître. Le temps est vaincu en Jésus. Il est sorti de sa sphère et est insensible à son emprise.

Les humeurs nous transforment. Nous connaissons des gens qui sont comme des oranges un jour et des citrons le lendemain ; tantôt une journée d'été, tantôt un gel mordant ; tantôt un rocher, tantôt un roseau. Il faut s'adapter à leurs sautes d'humeur, demander aujourd'hui ce que l'on n'oserait pas évoquer demain ; et ainsi, il règne une agitation et une ruse constantes dans le cœur de leurs amis.

COURONNÉ DE GLOIRE.

Mais il n'en va pas ainsi de Jésus. Jamais fatigué, ni contrarié, ni changeant. Sans ombre projetée par ses revirements. Au cours de Sa vie terrestre, où que nous L'apercevions — à flanc de montagne, sur les eaux du lac, sous les oliviers le soir ; à la synagogue, ou seul ; au travail sous le soleil, en prière au clair de lune, au souper dans la chambre haute — Il était toujours le même Jésus. Et les exceptions apparentes, lorsque, dans un but précis, Il modifiait son comportement et se rendait étrange, ne faisaient que mettre davantage en relief Son immuable identité. Et il en est de même aujourd'hui. Et nous deviendrons heureux et forts lorsque nous nous détacherons de toute pensée concernant l'humeur des autres ou la nôtre, et que nous nous installerons sous l'empyrée immuable de Son amour.

Les circonstances nous transforment. — Les hommes qui, dans la pauvreté et l'obscurité, se montraient accessibles et affables, deviennent impérieux et hautains lorsqu'ils sont idolâtrés pour leur génie... et flattés pour leur richesse... Le majordome qui aurait rendu n'importe quel service à Joseph en prison l'a oublié lorsqu'il a été réintégré au palais... De nouveaux amis, de nouveaux cercles, un nouvel environnement transforment merveilleusement les hommes.

Quel changement s'est opéré en Jésus-Christ depuis que les yeux des mortels l'ont contemplé ! Couronné de gloire et d'honneur ; assis à la droite du Père ; occupé au gouvernement de tous les mondes ; adoré par les esprits les plus élevés. Peut-il s'agir de celui qui a foulé notre monde, confessant son ignorance des temps et des saisons, entouré d'une poignée de pauvres et de méprisés, un paria et un souffrant ? C'est bien lui. Mais il serait certainement trop demander de s'attendre à ce qu'il soit tout à fait le même ! Non, mais il l'est. Et l'une des preuves en est que les grâces qu'il a

répandues sur les premiers temps de l'Église étaient exactement de la même nature que celles dont nous jouissons aujourd'hui.

Nous savons que la nature de la lumière reste inchangée ; car l'analyse d'un rayon qui vient de nous parvenir d'une étoile lointaine, d'où il a pris naissance au moment où Adam franchissait le seuil de l'Éden, est exactement de la même nature que l'analyse du rayon de lumière qui frappe actuellement cette page. Et nous savons que Jésus-Christ est le même qu'Il était ; car la vie qui animait les premiers croyants a produit ces mêmes fruits qui sont manifestes dans nos propres cœurs et nos propres vies, tous émanant de Lui-même. Il doit gouverner les mondes ; mais Il est toujours aussi accessible aux plus vils, aussi doux et tendre de cœur, aussi humble et aimable, que lorsque cette femme juive ne put retenir son envie envers la mère qui L'avait enfanté, et lorsqu'Il s'assit pour se reposer parmi les sycomores de Béthanie, et que les sœurs se reposaient à ses pieds.

Le péché et la provocation nous transforment. — Nous pardonnons sept fois, mais nous nous arrêtons à la huitième. Notre âme se referme sur ceux qui ont trahi notre confiance. Nous sommes aimables en apparence, mais notre cœur reste glacé. Nous pardonnons, mais nous n'oublions pas ; et nous ne sommes plus jamais les mêmes qu'avant. Mais le péché ne peut changer le cœur du Christ, même s'il peut influencer son comportement. S'il en était ainsi, il aurait dû modifier Ses sentiments envers Pierre. Or, le seul changement apparent provoqué par ce triste reniement fut une tendresse et une attention accrues. « Va dire à mes disciples, et à Pierre, que je suis ressuscité. » Il apparut à Céphas, puis aux douze. « Il dit à Pierre : M'aimes-tu ? »

LE MÊME CŒUR BAT.

Vos péchés sont peut-être nombreux et graves ; et vous êtes enclins à penser que vous devriez renoncer à toute profession de foi en Lui. Mais vous ne Le connaissez pas. Il n'ignore pas vos péchés ; Il les a tous remarqués avec une vive douleur. Son regard vous a suivis dans toutes vos errances capricieuses ; mais Il est absolument inchangé. Vous lui êtes aussi cher qu'au moment où, dans l'éclat de votre jeune espoir, vous vous êtes agenouillé à Ses pieds, et où vous avez été revêtu, comme l'étaient autrefois les vieux guerriers, d'une tunique immaculée par-dessus votre armure de protection. Rien de ce que vous avez dit ou fait n'a diminué Son amour d'un seul grain, ni ne l'a détourné d'un cheveu. Il vous a aimé pour l'éternité ; Il savait d'avance tout ce que vous deviendriez avant de mettre Son cœur en vous ; il ne peut être surpris par aucune manifestation soudaine de votre mal. Vous le serez peut-être, mais pas Lui ; et Il en a tenu compte, et plus encore, lorsqu'Il a entrepris de vous racheter. Vos péchés, ô enfant de Dieu, ne peuvent pas plus altérer le cœur de votre Seigneur que la caprice d'un enfant ne peut altérer celui de sa mère.

Ce qui est affirmé. — Il est le même en sa Personne (**Hébreux 1:12**). — Son apparence change. Il a troqué la tunique du paysan contre les habits dont Il s'était dépouillé à la veille de Son incarnation ; mais sous ces habits bat le même cœur qui se serrait d'angoisse devant la tombe où reposait Son ami. Nous verrons encore, bien que dans la gloire de la résurrection, le visage sur lequel perlaient les gouttes de sueur sanglante ; et nous toucherons les mains qui furent clouées à la croix ; et nous entendrons la voix du Fils de l'homme. Que nous enseigne le mystère des quarante jours, si ce n'est ceci : qu'il a emporté avec lui depuis le tombeau, et vers sa demeure céleste, le corps même de Son incarnation — bien que ce qui était corruptible ait revêtu l'incorruptibilité, et que ce qui était mortel ait revêtu l'immortalité ? Ainsi, il est le même que « Jésus ».

Il est également le même dans sa fonction (**Hébreux 7:24**). — Aaron est mort sur le mont Hor, et tous ses successeurs l'ont suivi dans une procession mystique. Les anciens cimetières regorgent des restes de prêtres, d'abbés et de pères. Les cendres des bergers se mêlent à celles de leurs troupeaux. La fonction demeure, mais ses occupants passent. Mais le Christ, en tant que Prêtre oint, est toujours le même. Sans relâche, Il poursuit l'œuvre qu'Il s'est choisie en tant que Médiateur, Prêtre et Intercesseur des hommes. Il ne faillit pas, et Il ne se décourage pas. Bien que le vaste monde des hommes ne Le connaisse ni ne s'intéresse à Lui, Il le porte néanmoins dans Son cœur, comme lorsqu'Il a plaidé pour la première fois en faveur de Ses meurtriers depuis Sa croix. « Pardonne-leur, Père, pardonne-leur ! » est son cri constant et inlassable. Et bien que l'époque soit assombrie par la tempête et rougie par le sang, sa pitié jaillit comme l'une de ces fontaines éternelles que ni la chaleur ne peut brûler, ni le froid geler ; car elles puisent leur eau dans des sources éternelles. Il est le même que le Christ. »

Ce que cela implique. — Cela implique qu'il est Dieu. Cela implique également que les Évangiles constituent une page tirée de Son journal intime éternel et peuvent être considérés comme un témoignage authentique de sa vie actuelle. Ce qu'il était, Il L'est encore. Il navigue toujours avec nous dans la barque ; Il marche l'après-midi avec nous vers Emmaüs ; Il se tient parmi nous à la tombée de la nuit, nous expliquant les Écritures. Il réveille nos enfants le matin par Son « Talitha koumi » ; appelle les garçons à Ses genoux ; les regarde jouer ; et réprimande ceux qui voudraient leur interdire leurs hosannas. Il nous nourrit de pain et de poisson ; allume des feux sur le sable pour nous réchauffer ; nous indique le bon côté du bateau pour nos filets ; et s'intéresse aux résultats de nos efforts. Il nous emmène avec Lui au sommet du mont de la Transfiguration et dans les clairières de Gethsémané.

Lorsque nous tardons à croire, Il est encore plus lent à se mettre en colère. Il nous enseigne de nombreuses choses, adaptant Ses leçons à notre capacité de compréhension. Lorsque nous ne pouvons plus en supporter davantage, Il atténue la lumière. Lorsque nous aspirons à des places élevées, Il nous réprimande. Lorsque nous sommes souillés, Il nous lave les pieds. Lorsque nous sommes en péril, Il traverse les vagues agitées pour venir à notre secours. Lorsque nous sommes fatigués, Il nous conduit à l'écart pour nous reposer.

Oh, ne lisez pas les Évangiles comme un simple récit du passé, mais comme le témoignage de ce qu'Il accomplit sans cesse. Chaque miracle, chaque parabole et chaque trait de caractère est un exemple de réalités éternelles qui se produisent par myriades, à chaque instant du jour et de la nuit ; ce sont là les œuvres du Seigneur qui vit éternellement et qui œuvre sans cesse. Il n'y a pas de lac sans cette silhouette marchant sur ses eaux. Il n'y a pas de tempête sans cette voix plus puissante que son rugissement. Aucun repas sans ce visage levé en signe de bénédiction, ou cette main occupée à rompre le pain. Aucune tombe sans ce cœur tendre touché par la douleur. Aucun fardeau sans ces épaules disposées à partager le joug.

Oh, ne me ramenez pas à travers les longs siècles vers un Christ qui fut ! Il est ! Il vit ! Il est ici ! Je ne pourrai plus jamais être seule, plus jamais tâtonner dans l'obscurité à la recherche d'une main, plus jamais être abandonnée ou désespérée. Je n'aurai plus jamais besoin d'un Guide, d'un Maître, d'un Ami ou d'un Époux pour mon âme. Je l'ai, lui qui suffit à d'innombrables myriades dans le midi sans fin de l'éternité. Celui qui était tout dans l'hier du passé, et qui sera tout dans le demain du futur, est mien aujourd'hui ; et à chaque instant présent de mon existence ici, et dans tous les mondes.

La Version révisée ajoute un « oui » significatif à ce verset, afin de faire ressortir l'accentuation emphatique que l'auteur met sur l'immutabilité de Jésus. Il est bien placé. Et avec quel tonnerre d'assentiment ce mot pourrait-il être prononcé ! Tous ceux qui partagent cette opinion répondent « OUI ». D'abord, l'innombrable multitude des anges le prononce ; ensuite, les esprits des justes rendus parfaits le réaffirment ; puis l'univers des choses créées, dont la régularité des lois et des processus lui est due, éclate en un seul grand Amen. Dieu lui-même dit Amen ; « car, quel que soit le nombre des promesses de Dieu, en Lui est le oui ; c'est pourquoi, par Lui aussi, est l'Amen, à la gloire de Dieu. »